50

25948

13375

De Ryckhaurier
Clout 1923.
542

SOUVENIRS D'AFRIQUE

CONGO

Léopoldville, Bolobo, Équateur

(1883-1889)

BRUXELLES. — IMP. J. JANSSENS, 25, R. DES ARMURIERS.

L'AUTEUR

DT
646
L717
1909
AFA

SOUVENIRS D'AFRIQUE

CONGO

Léopoldville, Bolobo, Équateur

(1883-1889)

PAR

LE MAJOR CH. LIEBRECHTS
Conseiller d'État honoraire

SMITHSONIAN
NOV 19 1993
LIBRARIES

BRUXELLES
J. LEBÈGUE & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADELEINE, 46

Ces notes nous reportent aux premières années de l'œuvre congolaise. En les livrant à la publicité j'obéis à un double sentiment :

Au moment où la Belgique entre à son tour dans la voie de la colonisation qui a tenté l'énergie de tous les peuples virils aux belles années de leur histoire, il semble que le devoir s'impose particulièrement à ceux qui furent témoins des débuts de nos entreprises coloniales, de contribuer par l'apport de leurs souvenirs personnels à la formation des éléments dont il appartiendra à l'historien de l'avenir de dégager les tendances et les lignes générales de la colonisation belge en Afrique.

Il est au pouvoir de la Belgique que son expansion coloniale se résolve en un accroissement de son patrimoine moral et de sa prospérité matérielle, mais il importe qu'elle sache que le succès dépendra de la ténacité qu'elle mettra à le poursuivre. Il faut que la colonisation soit l'œuvre de la Nation, car toute l'activité, tout le dévouement d'une minorité ne suffiraient plus désormais à en supporter le poids.

Nous venons d'entrer en jouissance d'un bien précieux qui déjà éveille des convoitises. Nous ne serons certains de conserver notre domaine africain que si nous nous y attachons avec la même passion qu'à une parcelle du territoire national.

La nature humaine est ainsi faite que la valeur des

choses se mesure à l'effort qu'elles ont coûté. Il n'est donc pas de moyen plus sûr pour arriver à tresser solidement le lien moral qui doit nous unir à notre colonie que de rappeler sans cesse à la Belgique quelle somme d'intelligence, d'audace, d'esprit de sacrifice, une poignée de ses enfants a dû prodiguer pour lui conquérir un empire.

Nous avons assumé devant le monde la lourde tâche de guider vers un état social supérieur des millions d'êtres primitifs.

Pour y parvenir, nous n'avons pas le choix entre plusieurs méthodes, car il n'en est qu'une qui nous garantisse le succès. Gardons-nous de céder à la tendance qui consiste à imposer aux noirs de l'Afrique la forme de nos sociétés européennes. Ce serait stériliser à jamais un sol où fermente un levain plein d'espérances. Stimulons au contraire par une intervention intelligente l'évolution naturelle qui semble arrêtée chez ces peuples, consolidons les bases sur lesquelles repose la vie sociale indigène, en lui imprimant seulement la direction générale qui dans le cours des temps la rapprochera lentement de notre propre idéal tout en lui laissant son activité et son originalité.

Ceci exige la connaissance préalable et approfondie de l'organisation familiale, des coutumes et des institutions indigènes.

Il m'a paru qu'il appartenait à ceux d'entre nous qui ont pénétré les premiers dans l'intérieur du Congo et y ont vécu en contact étroit et prolongé avec les noirs, de noter les traits de la vie indigène telle qu'elle se déroulait à l'époque où elle n'avait encore subi à aucun degré les influences étrangères qui tendent à la déformer.

Tel est l'objet que j'ai eu en vue en publiant ces souvenirs qui n'ont d'autre prétention que d'apporter une contribution modeste à notre œuvre nationale.

*
* *

L'on sera peut-être frappé au récit de certains événements se rattachant aux débuts de notre occupation du Congo, du lien étroit qui existe entre la période antérieure à 1890 et les événements mieux connus qui se déroulèrent ensuite avec une déconcertante rapidité. Les deux périodes sont étroitement unies, la seconde ne peut se comprendre qu'à la lumière des circonstances qui la précédèrent.

La conquête pacifique du Congo fut conduite par Sa Majesté Léopold II avec une remarquable continuité et une ténacité rare, suivant un programme général systématiquement conçu, ne laissant nulle place au hasard. Ce récit contribuera peut-être à mettre en évidence les lignes caractéristiques de ce plan grandiose qui devait logiquement et nécessairement amener les résultats aujourd'hui acquis.

L'histoire portera un jugement définitif sur l'œuvre accomplie par nos compatriotes en Afrique et le temps consacrera son succès. Ceux qui l'ont vécue n'en veulent plus douter, car au début de chacune de ses étapes, ils ont vu dresser par la nature hostile ou la malignité des hommes des obstacles en apparence insurmontables qui finalement ont toujours été brisés.

LIEBRECHTS.

Juin 1909.

CHAPITRE PREMIER

UN « DÉPART » AUTREFOIS

Il y a vingt-cinq ans, le port d'Anvers ne connaissait pas les départs périodiques pour le Congo. Les voyageurs à destination du Congo — on les appelait, en ce temps, invariablement les « explorateurs » — s'embarquaient en quelque port étranger, le plus souvent à Liverpool. Ce fut aussi à Liverpool que je m'embarquai à bord du *Biafra*, de la firme Elder-Demspter, le 2 février 1883.

Cette date nous ramène à l'époque de nos premières difficultés avec la France : de Brazza avait devancé Stanley sur le Stanley-Pool et se créait des droits sur les deux rives du vaste lac. Le sergent Malamine avait été préposé à la garde du drapeau français planté à Kinshasa. L'Association internationale africaine voyait ainsi ses projets menacés ; il fallait donc prévoir des compétitions ardentes et résister aux empiétements des entreprises rivales par une forte organisation. Ce fut le point de départ de ma carrière africaine.

Mission secrète. — Il avait été décidé que deux batteries complètes de canons rayés de montagne de 7c,5 seraient envoyées au Congo. J'allai au polygone de Meppen, en compagnie du lieutenant adjoint d'état-major Van Kerckhoven et d'un maréchal des logis chef d'artillerie, procéder aux tirs d'essais et à la réception de ce matériel, fourni par les usines Krupp. Notre réception chez Krupp fut enthou-

siaste et aucune attention ne nous fut ménagée. Nous représentions, aux yeux des ingénieurs de Krupp, une jeunesse hardie, prête à courir les plus périlleuses aventures pour servir son pays. L'Allemagne qui, depuis, s'illustra en terre africaine par les exploits de plusieurs de ses enfants, ne s'était guère préoccupée jusqu'alors des entreprises lointaines. Le prince de Bismarck avait de la colonisation une conception à laquelle l'Allemagne ne resta pas longtemps fidèle et qui ne comportait pas l'occupation directe par l'empire des territoires demeurés sans maître en Afrique.

Cette circonstance faisait qu'en ce pays, comme en Belgique, l'explorateur africain apparaissait comme un être d'exception, une façon de héros.

Ce voyage en Allemagne, précédant de peu un départ précipité, ne me permit guère de présider aux préparatifs de mon voyage. A raison du caractère de ma mission, le but de mon départ devait rester secret et il m'était interdit de faire allusion à ma présence en Allemagne, même, jusqu'à nouvel ordre, de parler du Congo. C'était l'idéal recherché de l'époque : mission secrète et spéciale. Si l'on me questionnait, la consigne était de dire que j'étais attaché à la direction technique de l'artillerie au Ministère de la guerre. Je n'y manquai pas, et le soir de mon entrevue avec le chef de l'artillerie belge de l'époque, qui avait été chargé de m'offrir une mission au Congo, je m'en fus en Allemagne par le train de minuit, clandestinement, comme si j'accomplissais une fuite. Le matin même, j'avais pris des arrangements à l'administration congolaise, où les fournisseurs avaient été convoqués pour recevoir les ordres relatifs à mon équipement. Je devais retrouver les pièces de cet équipement, sans les avoir ni vues ni essayées, à mon retour d'Allemagne qui ne précéda que de quarante-huit heures mon départ d'Ostende. Ces quarante-huit heures furent consacrées aux adieux. Le Roi nous reçut à Laeken

pour nous tracer ses instructions et nous confier ses ordres destinés aux officiers qui nous avaient précédés en Afrique. Sa Majesté, en se séparant de nous, étendit les bras sur nos têtes, appelant sur nous la bénédiction divine : « Que Dieu vous protège ! »

Mes camarades de régiment, avec lesquels j'allai passer une dernière soirée, me reprochèrent de leur avoir caché mes projets, m'excusant d'ailleurs généreusement et fort amicalement d'avoir été si discret, au lieu de leur avoir crié les sentiments dont mon cœur débordait. Les regrets de les quitter n'en furent que plus vifs. A Ostende, au départ de la malle, les officiers du 3e régiment de ligne tinrent à dire adieu à leur camarade de régiment Van Kerckhoven ; je comptais parmi eux quelques amis de l'Ecole militaire : ils ne crurent à mon départ qu'après m'avoir vu franchir la passerelle reliant le quai au vapeur qui allait nous séparer pour longtemps. L'un d'eux même voulut me retenir, me reprochant de me livrer à un simulacre d'embarquement qu'il considérait comme une grave imprudence.

Ces départs étaient des cérémonies tristes qu'aucune solennité n'embellissait. Les partants étaient peu nombreux, et ceux qu'ils laissaient au pays montraient trop clairement leur crainte de ne les revoir jamais. C'était de part et d'autre des sentiments angoissants dont on cherchait à écourter autant que possible la manifestation.

Aussi, quel soulagement de sentir le souffle du vent au large ! Dès ce moment, notre mission était commencée et ce sentiment ne laissait plus en nous de place ni au chagrin ni aux regrets. Aller de l'avant jusqu'au bout, ne s'accorder de trêve qu'après avoir surmonté les obstacles accumulés sur la route, telle devenait désormais notre devise.

Le séjour à Liverpool fut dépourvu d'agrément. Nous n'y passâmes du reste que quelques heures. Mais déjà des incidents se produisaient.

Embarquement de l'artillerie à Liverpool. — L'artillerie avait été chargée sous la dénomination de pièces mécaniques; le malheur voulut qu'à l'embarquement, une caisse à munitions vint à tomber sur le pont et de ses parois rompues les obus se répandirent pêle-mêle aux pieds des officiers du bord stupéfaits. Il ne fallut pas moins que des communications télégraphiques échangées entre Londres et Bruxelles, pour obtenir le permis d'embarquement. Fort heureusement, en prévision de toute éventualité, le sympathique M. Verbrugghe, directeur à l'administration de la marine belge, à Bruxelles, avait été délégué à Liverpool. Il eut vite fait de prendre toutes les dispositions qu'exigeait la situation, mais son émoi fut cependant un instant assez vif.

C'est au cours d'un entretien avec lui que Van Kerckhoven et moi fûmes dévisagés par des Anglais, vieux côtiers de Lagos au visage ravagé de paludisme, qui échangèrent avec M. Verbrugghe leurs impressions à notre sujet. M. Verbrugghe, nous croyant l'âme suffisamment trempée, nous offrit de nous communiquer ces impressions et nous apprîmes ainsi que j'étais voué à une mort certaine en Afrique à cause de ma corpulence, — je l'avais ignorée moi-même jusque-là — tandis que mon collègue, sec et nerveux, avait toutes les chances d'échapper au minotaure africain.

Le 2 février, à 2 heures de l'après-midi, le *Biafra* leva l'ancre par un temps maussade et un vent plus que frais. Nous n'étions évidemment pas à bord d'un vapeur d'une ligne de paquebots rapides, mais d'un caboteur qui touchait à l'embouchure du Congo accidentellement, lorsque le frêt en valait la peine. Semblable voyage, d'une durée de cinquante-cinq jours, constituait pour le voyageur novice une véritable étude, tout un apprentissage qu'il pouvait mettre à profit tout en se distrayant. Nous visitâmes successive-

ment Madère, Las Palmas, Sierra-Leone, Monrovia, Accra, Lagos, Old Calabar, Bonny, l'île de Fernando Pô, le Gabon, Landana et enfin Banana, sans compter quelques points intermédiaires. Nous profitions de toutes ces escales pour prendre contact avec la terre d'Afrique.

En certains endroits, à Bonny notamment, nous passâmes plusieurs jours. C'était l'escale habituelle. Aussi, tout y était organisé pour distraire les passagers et les engager à se délester de quelques livres sterling.

Une visite au palais du roi de Bonny. — L'ancre était à peine jetée, qu'on annonça l'arrivée à bord du chef de l'endroit, baptisé pour la circonstance du titre pompeux de « roi de Bonny ». A vrai dire, sa visite à bord ne se fit pas sans un certain apparât. La grande pirogue qu'il montait portait au centre un dais couvert, en guise de trône et l'embarcation était menée par une cinquantaine de noirs en costume de cérémonie, pagayant au rythme d'une mélodie d'un charme langoureux. C'était assez impressionnant pour des Africains en herbe et cette mise en scène n'avait d'ailleurs d'autre but que de frapper l'imagination des novices. Le chef monta à bord, accompagné de deux « ministres ». Les présentations furent bientôt faites et le roi voulut bien nous inviter à déjeuner le lendemain en son palais.

A l'heure dite, nous fûmes rendus en cette royale demeure, dont notre auguste amphitryon en personne nous fit les honneurs. Il était visiblement heureux de nous montrer ce que nous appellerons la salle du trône : c'était une vaste chambre, copieusement ornementée, d'un style grossier et lourd, où l'or avait été prodigué. Au centre d'une des parois s'élevait un trône flanqué de deux lions. Le roi nous expliqua qu'il devait toutes ces splendeurs, contre écus sonnants, à la magnanime intervention

d'un négociant anglais de la place. Ce palais était légendaire à Bonny, car nous en entendîmes parler à diverses reprises et nous apprîmes qu'il avait coûté des sommes fabuleuses. Mais le roi en était content, et c'était l'essentiel. Il me souvient encore d'avoir aperçu, au cours de cette visite dans la salle du trône, accoudée près d'un des lions, une plantureuse négresse au regard fuyant : c'était la reine que son époux nous présenta, non sans une certaine fierté, tandis que, indifférente, elle ne semblait nous voir ni nous entendre.

Le dîner fut bientôt servi, et, ma foi, nous dûmes reconnaître que les plats étaient bien préparés et savamment dressés.

A notre grand étonnement, vers le dessert, on fit sauter le champagne et pour nous rassurer sur sa qualité, le maître de céans fit passer le bouchon qui portait la marque d'authenticité « G.-H. Mumm ». Nous étions ravis. Jusque-là, tout allait bien, la conversation était enjouée et nous échangeâmes maints propos sur l'agréable et réelle surprise que nous causait cette réception tout à fait inattendue. Il est bien certain que si un ancien Africain nous avait fait entrevoir pareille réception en pleine barbarie, nous ne l'eussions point cru et nous eussions crié à la mystification. Mais nous étions en pleine réalité, acteurs nous-mêmes d'une scène réellement enchanteresse.

Nous eussions quitté ces lieux sous cette heureuse impression, si l'entrée subite d'un groupe de « princesses », fort avenantes du reste, mais singulièrement entreprenantes, ne nous eût ramenés à la réalité des choses. La fête eût été complète sans cet épilogue, qui nous enleva les illusions que nous nous forgions déjà sur la majesté et la parfaite dignité de cette auguste maison. Notre déception fut profonde, et je crains que l'on dut nous considérer comme des rustres, dédaigneux du beau sexe.

Quelques instants après, nous nous retrouvions dans les rues de Bonny. Bien que l'occupation anglaise remontât à près d'un siècle, les apparences ne révélaient dans cette colonie aucun souci du bien-être matériel et du progrès moral des indigènes. Beaucoup étaient à peine vêtus, les enfants et même les adolescents des deux sexes couraient parmi la ville complètement nus. A part la maison de notre hôte de tantôt, les factoreries et leurs annexes, les habitations n'étaient que des taudis construits de paille et de bambous. Nous attendions autre chose du génie colonisateur de la race anglo-saxonne. Les escales suivantes nous permirent de constater que l'état misérable de Bonny ne constituait pas une exception parmi les établissements anglais de la côte occidentale d'Afrique. Tous présentaient à cette époque le même aspect d'abandon et la seule activité qui s'y révélât se rapportait à l'affreux commerce d'alcool de traite.

A notre retour à bord du *Biafra*, nous fûmes l'objet de la curiosité générale des officiers de l'équipage et des vieux côtiers passagers, qui étaient évidemment au courant des mœurs du palais du monarque africain. Nous ne laissâmes cependant rien percer de notre déception et nous nous renfermâmes dans une réserve toute diplomatique, comme si les secrets de la cour ne devaient pas en franchir les murailles. Cette attitude laissa nos compagnons de voyage fort intrigués.

Cet incident ramène mon souvenir vers le groupe de nos compagnons de voyage. Groupe hétéroclite où toutes les professions et quatre ou cinq nationalités différentes étaient représentées, ce qui n'en excluait ni la gaieté ni la cordialité. Un capitaine de l'armée suédoise s'était constitué notre mentor et quatorze ans de séjour au Damaraland lui donnaient à ce titre des droits que nul d'entre nous n'eût songé à contester. D'une bonne humeur inaltérable, il

était le boute-en-train de la compagnie, mais pour des novices, quel détestable initiateur à la vie des tropiques! Pendant nos courses à terre, il n'était pas une imprudence à laquelle il ne se livrât : en plein soleil, il mettait un point d'honneur à ne pas s'abriter la tête sous le casque; il se plaisait à se tremper plus qu'il n'était nécessaire au passage des lagunes. Quand, timidement, nous lui en faisions la remarque, le vieil Africain répondait invariablement d'un ton péremptoire : « Quand vous aurez, comme moi, quatorze ans de séjour sous les tropiques, vous pourrez en parler. »

L'excellent homme ne devait pas tarder à payer bien cher son mépris ostentatoire des règles élémentaires de prudence auxquelles nul ne peut déroger impunément en Afrique.

Communications du large avec la côte africaine. — La quiétude de la vie du bord était parfois brusquement troublée par un coup de canon. Le premier tressautement passé, le sens pacifique de cette bruyante manifestation apparaissait : elle signalait que le navire allait s'arrêter et qu'il était désireux d'entrer en rapport avec les indigènes ou quelque factorien perdu sur cette côte africaine dont la ligne désolée se dessinait vaguement au loin dans le miroitement d'un soleil impitoyable.

A la côte de Kroo, nous avions à embarquer cinquante hommes, appelés à transporter les lourds colis d'artillerie de la rive du Congo au plateau de Vivi. A peine le signal eut-il retenti que nous vîmes apparaître, sortant de toutes les criques, une multitude de frêles embarcations pouvant contenir deux ou trois personnes à condition que celles-ci fussent rompues aux difficultés de cette navigation périlleuse. Il est à peine concevable que ces embarcations puissent passer la terrible barre côtière. Elles n'y réussis-

sent d'ailleurs pas toujours au premier bond. Prompts comme l'éclair, les hardis marins qui la montent, remettent alors d'aplomb la pirogue chavirée et en expulsent l'eau en lui imprimant un balancement longitudinal. Et leur hâte et leur agilité sont singulièrement stimulées par la crainte des requins, qui, nombreux en ces parages, guettent les proies que leur livre la barre côtière africaine. A voir la gaieté de toutes ces frimousses noires approchant le vapeur, on ne dirait pas que ces gens ont affronté un danger qui ferait frémir les plus vaillants.

L'échelle de corde jetée du navire fut bientôt saisie par une vraie grappe humaine, un fourmillement d'individus qui, s'accrochant les uns aux autres autant qu'à l'échelle, cherchaient à se devancer pour atteindre plus rapidement le pont. C'est un spectacle inoubliable que cette escalade, en quelque sorte infernale.

Tout ce monde offrait ses services, les uns apportant des victuailles, les autres cherchant à s'engager comme travailleurs à destination des différents ports de la côte : un vrai marché et à la fois une « Bourse du travail ».

Les engagés furent aussitôt mis à fond de cale car, lorsque le navire s'ébranle pour reprendre le large, quelques-uns regrettant leurs foyers, ne manquent jamais de se jeter par-dessus bord malgré la crainte des requins. Et cette fois encore, bien que nous fûmes déjà franchement au large quand les kroomen reparurent sur le pont, l'on ne put retenir un de ces pauvres hères qui, prompt comme l'éclair, se précipita par-dessus bord aussitôt qu'il revit la lumière du soleil. Pendant longtemps, nous le vîmes s'éloigner, puis il nous sembla qu'il disparut brusquement! Un miracle seul pouvait lui permettre de regagner la côte sain et sauf.

La vie de bord se prolongea ainsi pendant de longs jours et nous atteignîmes enfin Landana, proche du but de notre

voyage. Landana intéressait, à cette époque, l'Association internationale africaine. Nous verrons pourquoi par la suite.

En rade, nous reçûmes la visite du lieutenant Harou, de l'armée belge. Nous nous empressâmes de nous présenter au premier camarade qui fût à même de nous donner des nouvelles de notre grande entreprise, mais il ne se montra pas expansif et lorsque, au bout de peu d'instants, il quitta le bord, il nous laissait perplexe sur les causes d'une réserve qui nous parut un peu excessive.

CHAPITRE II

ARRIVÉE AU CONGO

PREMIÈRES IMPRESSIONS D'AFRIQUE.
SITUATION INTERNATIONALE. — SITUATION INTÉRIEURE.

L'arrivée au Congo. — Enfin nous atteignîmes le Congo. Un vapeur de l'Association internationale africaine, le *Héron*, vint bientôt se ranger le long du bord, et nous reçûmes avec joie les premières nouvelles de la bouche du lieutenant Liévin Van de Velde, chef de Vivi, en réalité chef aussi de toutes les entreprises d'aval. Il ne se lassait pas de nous renseigner et nos innombrables questions, qui par certains côtés devaient lui paraître bien naïves, ne purent mettre en défaut l'inaltérable obligeance de cet excellent camarade. Vers 10 heures du matin, nous devions abandonner notre navire, car nous venions d'être informés que le *Héron* nous prendrait le soir même à son bord, pour aller jeter l'ancre le plus loin possible en amont et passer la nuit en rivière. Déjà nos lettres avaient été expédiées. Nous annoncions à l'administration centrale à Bruxelles que tout allait bien et que nous étions tous en excellente santé.

Hélas, il fallut bientôt déchanter !

Décès d'un de nos compagnons de voyage. — Depuis la veille, notre compagnon suédois était souffrant. Son état, jugé d'abord peu grave, — nous ne pouvions supposer que cette espèce d'ancêtre africain aurait pu être affecté par le

climat des tropiques, — empira rapidement et le docteur du bord diagnostiqua un coup de soleil. Il était en danger de mort et cette nouvelle nous glaça, car notre nouvel ami, bien qu'un peu fruste, avait gagné tous les cœurs.

Il fut décidé que j'accompagnerais à terre notre pauvre compagnon. Je descendis l'échelle et m'installai à l'arrière du canot qui devait nous conduire à terre, prêt à recevoir sur mes genoux la tête du malade. A peine y fut-elle posée, que je remarquai avec effroi que le regard était fixe et vitreux. Je levai les yeux, et criai à Van de Velde : « Faites descendre le médecin, notre compagnon est mort! » On me répondit du navire par des plaisanteries : « C'était la fièvre d'Afrique qui donnait cet aspect au malade, » et on me conseilla de ne pas m'épouvanter pour si peu de chose. Au milieu des éclats de rire des anciens, je renouvelai mon invitation au docteur du bord. Celui-ci, consentant enfin à venir à mon appel, n'eut qu'un mot pour résumer la situation : « *Finished* » Et il remonta aussitôt à bord, considérant apparemment qu'il en avait fait assez. Il fut convenu que je transporterais quand même le corps à terre. Là m'attendaient d'autres épreuves morales.

Au début des entreprises de l'Association internationale africaine, c'était la maison Daumas-Béraud. à Banana, qui hébergeait les agents venant d'Europe et y retournant. Elle recevait les marchandises destinées à l'amont, faisait en quelque sorte office de mandataire de l'Association internationale à Banana. Chacun de nous était muni d'une lettre d'introduction auprès du chef de la firme française à Banana. Nous avions de son importance la plus haute opinion. Mais il ne fallait pas de longs rapports avec lui pour deviner la réalité : c'était un vieux côtier, glorieux de ses vingt-cinq années d'Afrique, au langage dur, aimant à impressionner les nouveaux venus par des contes barbares, dont parfois il n'hésitait pas à se charger la conscience. Particu-

larité : il avait été transporté à l'embouchure du Congo à bord d'un voilier, à l'époque où les vapeurs ne fréquentaient pas ces parages lointains et si mal réputés. Au fond cependant, je ne crois pas que son âme fût si noire qu'il se plaisait à la représenter, car j'ai senti, à bien des nuances, qu'il était capable de mouvements spontanés et généreux.

Dès qu'il m'aperçut et put contater la triste mission qui me menait vers lui, il feignit la colère et s'exprima en termes que le respect humain m'interdit de répéter. Il se résuma en ces termes, réellement anodins pour lui : « Qu'on le f... là-bas, entre quatre planches ! » J'essayai de lui faire comprendre le respect dû aux morts. Encore ici, je n'étais qu'un novice et ne comprenais rien à ces sortes de choses. Je me tus, réprimant mon indignation, car je comprenais que, devant cette puissance, il valait mieux ne pas insister davantage.

A table, la conversation manqua naturellement d'animation. Mais notre hôte eut vite fait d'y remédier. Il parla des affaires de l'Association africaine et, en matière de péroraison, finit par déclarer que tous les gens de l'Association étaient des voleurs. Je me récriai énergiquement, mais encore une fois, je compris qu'il valait mieux laisser parler cet incorrigible bavard. Il expliqua son interprétation par une série de considérations à propos de fusils à silex qui n'auraient pas reçu leur destination. Il citait un nom pour justifier ses dires et nous permit de répéter ses propos à loisir. Nul de nous ne s'y aventura.

Enfin l'heure de l'enterrement de notre compagnon était arrivée. Notre hôte avait fait creuser une tombe, à l'extrême pointe de Banana. Mais il refusa de nous donner des hommes pour nous aider à procéder à l'inhumation de notre pauvre ami et nous dûmes nous en charger nous-mêmes en portant le corps à tour de rôle. Ce fut un cortège impressionnant dans sa simplicité. Nous étions en proie à une profonde

émotion, et aucun de nous n'eut la force de prononcer une parole. L'impression fut plus pénible encore, quand nous dûmes descendre le cercueil dans la fosse, contenant au moins trois pieds d'eau...

Au retour de notre triste pèlerinage, nous nous embarquâmes à bord du *Héron*, heureux de quitter la pointe de Banana où, pour notre arrivée au Congo, nos sentiments avaient été si durement heurtés. Il était tard, le jour commençait à tomber et chacun s'occupait de s'installer au mieux pour la nuit, car Van de Velde nous annonçait que nous allions faire notre première rencontre avec les moustiques. Nous eûmes vite fait d'installer notre campement sur le pont du *Héron*, un ancien remorqueur de la mer du Nord acquis par M. Verbrugghe pour le compte de l'Association internationale africaine.

Ce bon vieux *Héron*, devenu le patriarche de notre flottille fluviale, fait encore allègrement son service aujourd'hui dans le bas Congo!

Je me souviens, à ce propos, que ce fut sur un bâtiment de l'espèce que Stanley regagna l'Afrique en 1882, au plus fort des compétitions qui s'agitaient alors autour du Congo.

Cette traversée entreprise sur un navire aussi peu approprié aux nécessités d'une pareille traversée, fit sensation. Elle s'entoura de circonstances vraiment romanesques :

Stanley s'était embarqué à Cadix; aussitôt qu'il fut hors de vue de la côte, il fit repeindre et débaptiser son navire. Cette opération s'exécuta en pleine mer et ce ne fut qu'après qu'un maquillage complet eut rendu le bâtiment méconnaissable que Stanley reprit sa course le long de la côte d'Afrique. L'on perdit ainsi sa trace et il arriva inopinément à l'embouchure du Congo. Quelques navires signalèrent à leur arrivée en Europe la rencontre qu'ils avaient faite en mer d'un vapeur inconnu qu'ils n'avaient

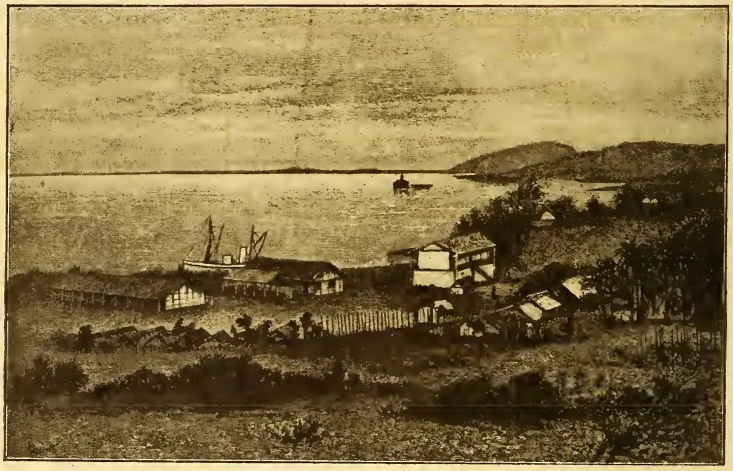
pu identifier ; l'on supposa bien que ce bâtiment mystérieux portait Stanley, mais à ce moment celui-ci, devançant les entreprises rivales, était déjà en marche vers le Stanley-Pool.

La première nuit que nous passâmes sur le Congo, à bord du *Héron*, fut excellente, chacun s'était protégé de son mieux contre les moustiques et y avait assez bien réussi. Cette plaie, que l'on nous avait dépeinte comme intolérable, nous semblait déjà de la légende, mais personnellement je fus détrompé, plus tard, à Lukoléla et à Bolobo, patrie de prédilection de ces aimables insectes.

La première factorerie belge au Congo. — De grand matin, le vapeur reprit sa course vers l'amont, et nous arrivâmes bientôt à Boma. Ce n'était pas la cité actuelle, bien qu'il y existât des entreprises commerciales de diverses nations : Portugal, Hollande, France, Angleterre, et même de la Belgique. La factorerie belge avait été fondée et continuait à être dirigée par un Belge, M. Gilis. L'hospitalité y était familiale et on s'y trouvait comme chez soi. Faut-il ajouter que cette entreprise, d'allure commerciale, était destinée à préparer l'action de l'Association internationale dans le bas Congo, soumis tout entier à l'influence directe des commerçants étrangers. Ceux-ci y régnaient en véritables maîtres, tranchaient les différends entre les chefs et toutes les questions politiques, réglaient à leur guise le régime commercial de la région. Les factoriens organisaient à l'occasion de véritables expéditions militaires pour châtier les indigènes quand ceux-ci manquaient à la parole donnée, ou avaient inquiété leurs « linguister » de commerce, ces intermédiaires qu'ils envoyaient au loin nouer en leur nom les relations commerciales. Dans ce milieu, l'Association internationale africaine, dont les droits politiques ne

s'étaient pas encore manifestés en Europe et dont les pouvoirs n'émanaient que d'elle-même et des traités conclus avec un nombre toujours plus grand de chefs indigènes, l'Association, dis-je, était considérée comme usurpant les droits des premiers occupants et exerçant la piraterie. Aucun moyen ne fut négligé pour contrarier l'action des Belges.

La présence de M. Gilis à Boma facilita notre tâche. Il convient aussi de signaler qu'un autre Belge, Alexandre



VUE DU CONGO ET DE LA FACTORERIE DE M. GILIS, A BOMA, EN 1883.

Delcommune, attaché alors à la maison Daumas, n'écouta que son patriotisme et seconda nos projets de tout son pouvoir. Il se montra aussi homme de cœur, et toujours les Belges trouvèrent chez lui l'appui le plus large et l'hospitalité la plus généreuse. Tous les Africains de la première heure lui doivent une dette de reconnaissance et, à cette époque, je n'eus qu'un regret, c'était de n'avoir pu faire la connaissance personnelle de cet excellent compatriote. Tous les intérêts de l'Association

à Boma étaient confiés à Gilis et nul n'était mieux qualifié pour s'acquitter, à la satisfaction de tous, de cette mission à laquelle il apportait un dévouement inlassable et toutes les ressources d'un cœur bien placé.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous fîmes route vers Vivi, avec arrêt à Noki où était établie une maison portugaise. En face, sur l'autre rive, un chemin de montagne conduisait de la rive à la station de Vivi. Nous résistâmes à la tentation d'en faire sans retard l'escalade, car la journée était assez avancée et il fallait plusieurs heures d'une marche fatigante pour atteindre Vivi.

Pour en faciliter la défense, Stanley avait placé Vivi sur un haut plateau dont les versants abrupts étaient coupés par une rampe créée par le grand explorateur. Les habitations n'étaient visibles qu'à distance et pour un œil exercé. Nous entreprîmes l'escalade de la rampe, ce que nous fîmes lentement, car elle était très raide, et notre longue traversée nous avait déshabitués de la marche. Sur le plateau nous attendaient le docteur Allard, le baron von Dackelman et l'explorateur polaire Palmarts, revenu récemment des régions glaciales. Nous fûmes bientôt installés dans nos chambres respectives qui, bien que primitives, abritaient très bien le voyageur. Leur simplicité s'accommoda parfaitement de notre matériel de campement, qui allait en constituer le seul ameublement.

La station se composait de deux rangées d'habitations, entre lesquelles il fallait passer pour atteindre le pavillon à étage, assez coquet, qui constituait l'habitation du chef de station. Pour le surplus, le plateau était aride et aucune végétation n'y reposait la vue. Le soleil dardait partout ses rayons brûlants, sans qu'il fût possible d'y échapper autrement que par la fuite sous les vérandas. Aussi régnait-il à Vivi une température de fournaise, bien que le plateau fût balayé constamment par une forte brise, qui, plus d'une

fois, provoqua des fièvres pernicieuses. Les tornades y faisaient rage et la pluie aussi. Pendant les orages, les coups de tonnerre se répercutant sur les collines des deux rives du fleuve, se prolongeaient en un roulement continu d'un effet réellement terrifiant.

Résidence du roi Masala. — Dans les environs immédiats, peu ou point de villages. Le plus rapproché était celui de Masala. Le « roi » Masala, si fêté naguère à Anvers, était en réalité le chef besogneux d'une bourgade misérable comptant quelques pauvres huttes. Mais il avait compris tout de suite le prix de l'amitié du blanc et l'Histoire impartiale lui rendra cette justice qu'en nous fournissant de temps à autre quelques poules et une douzaine d'œufs, le grand Masala fit tout ce qu'il était en son pouvoir pour assurer le succès de nos premières entreprises au Congo.

Arrêtons-nous un instant pour préciser quelle était au moment de notre arrivée à Vivi, en mars 1883, la situation exacte de l'Association internationale africaine.

La situation de l'Association internationale africaine en 1883. — A son arrivée au Congo, en 1879, Stanley avait cherché à gagner en grande hâte le Stanley-Pool. Il disposait d'un faible personnel blanc et de cent cinquante noirs engagés à Zanzibar. Ceux-ci durent supporter, avec le renfort incertain d'hommes venant de Cabinda, tout le fardeau de la première occupation. Le départ s'effectua de Vivi par la rive droite du fleuve pour atteindre Issanghila d'abord, puis Manyanga; le trajet fut continué par la rive gauche où fut fondé Lutete. De là Stanley poussant directement jusqu'au Stanley-Pool, fonda Léopoldville sur ses rives, puis revint en Europe, en 1881. Trois steamers avaient été transportés à bras d'hommes le long de ce chemin épouvantable, où les montagnes suc-

cédaient aux montagnes. Au prix d'efforts réellement surhumains on fit flotter, en amont d'Issanghila, l'*En Avant*, l'*A. I. A.* et le *Royal*, trois petits vapeurs dont les noms allaient remplir l'histoire de l'exploration du bassin du Congo. Cette dernière embarcation continua un certain temps à assurer le service sur le bief Issanghila-Manyanga, mais l'*En Avant* et l'*A. I. A.* furent bientôt démontés et dirigés sur Léopoldville.

Stanley a dit lui-même ce qu'il en coûta de peine à surmonter toutes ces difficultés, mais j'ai tenu à résumer le premier effort, celui qui porta le drapeau étoilé d'or du bas Congo au Stanley-Pool.

1883 constitue une grande date dans l'œuvre congolaise, elle marque un succès dont les conséquences furent considérables.

Nous l'avons dit déjà, l'Association était menacée sur la rive gauche du Stanley-Pool. Il fallait, pour n'être pas coupé également du Stanley-Pool en aval, opérer au nord du fleuve et y acquérir des droits souverains. Cette impérieuse nécessité fut reconnue par le Roi qui en conféra avec Stanley. Il fut décidé qu'une série d'expéditions seraient organisées pour occuper la vallée du Niadi-Kwilu, en même temps qu'une action parallèle serait menée par Stanley en personne pour occuper rapidement le haut Congo sur ses deux rives.

L'occupation de Niadi-Kwilu. — Dès son retour au Congo, Stanley chargea le capitaine Hanssens de diriger les explorations vers le Niadi-Kwilu, tandis que de Bruxelles on envoyait des émissaires qui devaient pénétrer dans la région en partant de la côte. Cette action, vigoureusement menée, s'étendit aux années 1882 à 1884. Elle aboutit à la fondation de toute une chaîne de stations : Strauchville, Grantville, Stéphanieville, Kitabi, Baudouinville, Franck-

town, Alexandreville, Sengi, Philippeville, Stanley-Niadi, Mukumbi, M'Boko, Sete-Kama, Mayumba, Rudolfstadt dont les noms ne sont, plus, hélas, qu'un souvenir. Ce fut un titre de gloire pour le capitaine Hanssens d'avoir mené rapidement à bien cette vaste entreprise. Le capitaine Hanssens était d'ailleurs un officier d'élite, une des plus nobles figures de l'armée belge. Il tint dans la conquête du Congo un rôle considérable, hors de pair, et pourtant le nom de cet homme qui rendit aux débuts de notre œuvre coloniale des services si éminents est si peu connu en Belgique qu'il menace de s'ensevelir dans l'oubli.

Il n'est pas douteux que Stanley, dans son histoire de la fondation de l'Etat, ne lui a pas rendu tout l'hommage qu'il méritait. Ce fut cependant le capitaine Hanssens qui, en 1882, pendant l'absence de Stanley, exerça le commandement suprême du haut Congo. Bien qu'il n'eût que peu de moyens à sa disposition, il remonta le fleuve en baleinière, et c'est lui qui fonda la station de Bolobo.

L'opinion courante au Congo était que tout fut mis en œuvre pour entraver sa liberté d'action. Il est un fait certain, c'est que la veille du jour où Stanley quitta le Stanley-Pool pour rentrer en Europe, une pièce essentielle de l'*En Avant* disparut, mettant le vapeur irrémédiablement hors d'usage jusqu'à l'arrivée d'Europe d'une pièce identique; or les communications étaient fort lentes. Le chef de l'expédition reparut à Léopoldville, retour d'Europe, que le rechange n'était pas encore arrivé à destination. Mais Stanley ayant fait opérer des sondages au port de Léopoldville par son fidèle Duala, celui-ci, après quelques instants de recherches, comme par miracle, retira du fond de l'eau la pièce perdue! C'était la navigation à vapeur de nouveau ouverte vers le haut Congo.

Comme nous le verrons par la suite, Hanssens ne devait

pas borner son action dans le haut Congo aux faits qui précèdent.

Disons en passant que ce n'était pas Hanssens qui était destiné à remplacer Stanley pendant l'absence de ce dernier en 1882, mais un étranger, savant botaniste, qui arriva au Congo en même temps que le capitaine belge. Heureusement que cet homme, sur le compte duquel on s'était gravement trompé, ne dépassa pas Issanghila et rentra prématurément en Europe. Ses mérites apparents ne trompèrent pas un instant Hanssens dont l'humour s'épanchait à ses dépens en bonnes plaisanteries dans le goût du terroir. Un jour que, sur la route des caravanes, notre botaniste cherchait une fois de plus à éblouir ses compagnons par l'étalage de sa science et décrivait une plante qu'il venait de cueillir, Hanssens lui dit : « Pardon, docteur, ce n'est pas la plante que vous pensez, mais bien le *Spekschietrium vulgaris.* » Et les Belges de rire, tandis que l'homme de science, convaincu, se ralliait à l'opinion de son éminent interlocuteur !

Hanssens possédait au plus haut degré les qualités qui font les conducteurs d'hommes. Il avait le don du commandement et savait se faire obéir tout en suscitant les dévouements et en s'attachant les cœurs. Il jouissait d'un parfait équilibre mental et physique qui se reflétait dans son caractère d'une jovialité, d'une bonne humeur constantes. Ce sont des qualités qui résistent rarement aux épreuves de la vie d'Afrique !

Le capitaine Hanssens avait l'aspect imposant. Sa voix sonore, la belle barbe pleine qu'il portait au Congo, contribuaient à lui gagner le respect des indigènes.

A côté de Hanssens au Niadi-Kwilu, il faut citer le nom du major anglais Grant Elliot. Je le vis à Vivi, où il ne fit qu'une apparition d'un jour. C'est à lui que l'on dut la conception de l'organisation d'une force armée spéciale,

appelée corps de gendarmerie, qui fonctionna pendant un temps au Kwilu. Aucun des Européens n'y possédait un grade inférieur à celui de major et jamais entre eux ils ne manquaient de se désigner par leur grade respectif.

Cette conquête rapide et toute pacifique du Niadi-Kwilu fit le plus grand honneur aux Belges qui y participèrent. Elle permit à l'Association internationale africaine de faire renoncer notre puissant voisin à toute prétention sur la rive gauche du Congo en amont du Stanley-Pool, sauf à lui abandonner l'occupation du bassin du Niadi-Kwilu. Ceci fut acquis par la convention franco-congolaise de 1885.

Parmi les plus vaillants explorateurs du Niadi-Kwilu, il convient de citer les lieutenants Liévin Van de Velde et Harou, MM. Destrain, Hodister, Weber, Husson et le sergent Legat.

Avant d'entreprendre le récit du séjour que je fis à Vivi, fixons rapidement l'état de notre occupation sur le haut fleuve.

Issanghila était commandé par le lieutenant Avaert; Manyanga par le lieutenant Haneuse qui détacha à Lutete un officier bavarois; Léopoldville était commandé par le lieutenant Valcke qui venait de succéder au lieutenant Braconnier; M'Suata, par le lieutenant Janssen; Bolobo, le poste extrême vers l'amont, par M. Boulenger, un Français.

Stanley, revenu en Afrique en 1882, ne perdit pas de temps : il fit occuper Kinshasa et Kimpoko, sur le Stanley-Pool, et fonda même sur la rive droite, à N'Gali, un poste qui dut être évacué peu après, tant à cause de l'hostilité des indigènes que par suite de la maladie de l'officier suédois qui y avait été placé.

L'important était de prendre pied rapidement dans le haut Congo. Stanley disposait à cet effet de deux officiers belges d'élite : les lieutenants adjoints d'état-major

Van Gèle et Coquilhat. Leurs noms sont immuablement liés à l'histoire de l'œuvre congolaise, à laquelle ils ont rendu des services éclatants. Leurs travaux sont connus. Stanley tout le premier s'est plu à faire d'eux un éloge mérité et la suite de leur carrière africaine a confirmé la haute opinion que le chef de l'expédition s'était faite, dès le début, des mérites de ses deux jeunes collaborateurs.

L'expédition montée sur l'*En Avant* atteignit l'Equateur le 8 juin 1883; une station y fut fondée et Stanley, qui projetait d'accomplir, avec des moyens plus puissants, un voyage jusqu'aux Stanley-Falls, redescendit au Stanley-Pool. Là venaient d'être transportés les vapeurs *A. I. A.* et *Royal.*

Mais les nouvelles reçues des officiers belges étaient désastreuses. Le sous-lieutenant Van de Velde, frère de Liévin, venait de mourir non loin de Vivi sur la route des caravanes; le sous-lieutenant Parfonry mourait à Manyanga et le sous-lieutenant Grang, épuisé par le dur labeur qu'il avait dû fournir pour effectuer le transport à Léopoldville des deux petits steamers, succombait en arrivant à destination.

Stanley, qui affectionnait Grang, fut fort attristé de cette perte. L'énergie et la ténacité dont cet officier avait donné tant de preuves en Afrique, me remit en souvenir son brillant passage à l'Ecole militaire, où il fut chef de promotion.

Séjour à Vivi. — Ayant fixé ainsi la situation exacte de l'occupation belge au moment de mon arrivée à Vivi, je vais m'efforcer de passer rapidement en revue quelques menus incidents qui se produisirent avant le départ définitif de Stanley pour les Stanley-Falls, cette fois avec une flottille de trois vapeurs.

Le matériel d'artillerie était déposé à la rive. Il fut con-

venu que je le classerais dans un magasin mis à ma disposition dans ce but et que le lieutenant Van Kerckhoven, aidé du sous-officier d'artillerie Lommel, se chargerait du transport. Nos cinquante krooboys, cependant puissamment musclés, avaient examiné avec une certaine crainte les gros colis qu'ils auraient à manier. Les plus volumineux n'étaient d'ailleurs pas les plus lourds. Le matériel comprenait deux batteries, de six pièces chacune, de canons rayés Krupp de 7c.5 de montagne, avec munitions et accessoires. Et quels accessoires! L'on avait voulu des batteries modèles et l'on entendait par là que le matériel devait comprendre des bâts, des harnachements complets pour mules. A vrai dire, ce matériel était superbe, mais à part les canons et les munitions, rien de tout cela ne quitta et ne pouvait quitter Vivi, le pays manquant absolument de bêtes de somme.

J'évacuai d'abord le magasin. Tout y était pêle-mêle et sujet à surprise. J'y trouvai un grand baril (contenance : 760 litres) de clous de girofle, un autre de noix muscade et, surprise incroyable, dont ne revinrent pas les habitants de Vivi, six caisses de fine champagne excellente! Personne ne soupçonnait l'existence de pareil trésor!

Le transport et le classement du matériel se poursuivirent monotones, pendant trois semaines. Certains de mes compagnons de voyage allaient partir pour l'intérieur et j'aspirais au moment de me mettre en route à mon tour, car il était décidé que je partirais aussi vite que possible, avec un canon et les munitions pour une pièce.

La plus parfaite harmonie régnait parmi les Européens de Vivi. Le lieutenant Van de Velde avait dû nous quitter pour régler à la côte certaines affaires du Niadi-Kwilu et avait remis le commandement au baron von Danckelman, un savant aussi érudit qu'aimable. Le médecin de la station, le sympathique Dr Allard, qui fut par la suite consul géné-

ral de Belgique à la côte occidentale d'Afrique, se multipliait pour donner ses soins aux malades. Il avait cependant la manie de mettre ses patients, en pleine fièvre, sous une douche d'eau froide, dans un local ouvert à tous les vents. Il m'a dit plus tard, faisant allusion à cette circonstance, combien il était dangereux d'envoyer sous les tropiques des médecins non préparés à leur mission. Il ajouta aussi que j'avais une rude constitution pour avoir résisté à ce traitement que j'avais subi à diverses reprises.

A cette époque, le transport était fait presque exclusivement par nos Zanzibarites. De temps à autre, mais bien rarement, des indigènes se présentaient à la station pour offrir leurs services comme porteurs. Je me souviens qu'une femme s'offrit un jour pour transporter une charge.

Stanley, non par dureté de cœur, mais par nécessité, avait prescrit que chaque Européen ne pourrait recevoir qu'une charge trimestriellement pour son usage personnel. Cet ordre donna lieu à un incident fort vif. Un jour que Stanley demanda qu'on lui fit parvenir à Léopoldville vingt-quatre charges arrivées à son adresse, le chef de station de Vivi lui répondit qu'aussi longtemps qu'il exercerait ses fonctions, il lui appliquerait les ordres généraux et qu'en conséquence il ne pouvait lui transmettre qu'une charge. Il aggrava son cas en ajoutant qu'un chef devait, en toutes circonstances, montrer l'exemple! On devine ce que l'énergique Stanley répondit à ce chef de station trop logique!

Les nouvelles parvenaient très rares à Vivi sur les entreprises du haut Congo et du Niadi-Kwilu. Il fallut pour en obtenir de précises attendre le passage du capitaine Braconnier qui rentrait en Europe son terme de service expiré. Il était des plus intéressant à écouter, car il fut le premier chef de Léopoldville, qu'il atteignit avec Stanley.

Le valeureux sous-lieutenant d'artillerie Orban descendit également à la côte, pour essayer de se remettre de trop grandes fatigues. Hélas, il ne devait plus se rétablir et mourut peu de temps après. Orban était un homme de cœur autant que de devoir, et j'eus avec lui de charmants entretiens. Il ne cessait de me répéter : « Va dans le haut Congo, tu y seras bien, et j'y retournerai dès que je le pourrai. »

Comme j'avais été souffrant, le Dr Allard m'engagea fort à l'accompagner à Boma, pour changer d'air pendant un jour ou deux. Il était secrètement désireux aussi de me faire apprécier les agréments du plateau de Boma, qu'il destinait à recevoir un sanatorium. Il y aurait conduit tous les passagers car ce projet était la marotte du bon docteur. Le pèlerinage au plateau était devenu classique. Aussitôt qu'on débarquait à Boma, le docteur se répandait en une longue conférence sur l'insalubrité des bords immédiats de la rivière, ainsi que sur la chaleur intolérable qui y régnait. A peine avait-il obtenu le signe d'approbation escompté, qu'il fallait prendre la route du plateau dont on ne descendait plus avant que, de gré ou de force, on eût vanté la fraîcheur de la brise bienfaisante qui y régnait.

Il attachait d'autant plus d'importance à obtenir l'approbation générale, que le bâtiment en bois devant servir de sanatorium était déjà arrivé en Afrique et se trouvait déposé à Vivi. Malheureusement, quand on voulut en reconstituer les parties, on s'aperçut que la moitié des planches avaient servi à alimenter les feux du personnel noir de Vivi. Quelle désolation ce fut pour le Dr Allard quand il s'aperçut de ce cataclysme! Il répara, il est vrai, le méfait en achetant, au poids de l'or, les planches nécessaires.

Le séjour à Boma me fit grand bien et nous remontâmes bientôt à Vivi. En rivière, nous rencontrâmes M. N... Il

avait simplement remis son commandement de Manyanga au lieutenant Haneuse et se rendait à la côte pour se distraire! Aux grands yeux que j'ouvris en écoutant ses récits, il m'engagea vivement à quitter cette terre inhospitalière, où, d'après lui, ne devait pas venir se risquer un jeune officier. Je dois à la vérité de dire que ce discours n'eut absolument pas sur moi l'effet attendu et que je n'en persistai pas moins dans le désir qu'avait définitivement enraciné en moi mon camarade Orban, de pénétrer le plus loin possible dans l'intérieur du Congo.

De Vivi à Léopoldville. — Bien que souffrant encore, je quittai Vivi en juin, avec quelques nouveaux voyageurs arrivés d'Europe, notamment le lieutenant Pagels et un autre Suédois, un civil, qui laissa au Congo un mauvais souvenir. Plus tard, pour récompenser les Belges de toutes les attentions qu'ils avaient eues pour lui, cet individu au cerveau mal équilibré, se répandit en calomnies sur leur compte en Europe. Ce peu intéressant personnage avait quitté Vivi la veille, et alors qu'on le croyait définitivement en route à destination d'Issanghila, on le vit vers 3 heures de l'après-midi réapparaître dans un piteux état. Ses vêtements étaient en lambeaux, complètement mouillés comme s'il s'était plongé dans l'eau et son ombrelle rappelait assez bien ces indicibles riflards qui s'étalent par les rues de Bruxelles en temps de carnaval. Son retour fut salué d'un éclat de rire général et c'est avec peine que nous parvinmes à nous ressaisir pour le questionner. Son attitude était d'ailleurs aussi étrange que son costume et le lendemain nous n'avions pas encore pu obtenir de lui un mot d'explication sur ce qui lui était survenu. C'est par un indigène envoyé à la station par Masala que nous connûmes le détail de l'aventure; le chef craignait probablement de s'y présenter lui-même. Il paraît que notre Suédois

avait fait un détour en apercevant le village de Masala et qu'il avait cru devoir le visiter. Il y exigea à boire et, toujours d'après les indigènes, à un certain moment il gesticula, cria et n'obtenant pas ce qu'il désirait, les indigènes ne comprenant ni son langage ni ses gestes, il les menaça de sa fameuse ombrelle. Aussitôt les habitants du village se précipitèrent sur lui et le mirent dans l'état où il s'était présenté à nous, lui faisant au surplus prendre un bain forcé dans un ruisseau du voisinage. Masala fit ajouter que s'il n'avait pas eu connaissance de ce qui se passait et n'avait pu intervenir à temps, notre bravache aurait passé un plus mauvais quart d'heure encore. Je sais qu'il devint par la suite d'une prudence extrême. Coquilhat, dans son livre, croque de façon originale, mais méritée, ce grotesque personnage.

En route vers le haut Congo. — Notre première étape se passa sans incident et se termina au centre même d'un superbe village. Les habitants en étaient très accueillants et nous fournirent tout ce dont nous avions besoin. La nuit fut superbe : c'était la pleine lune et sa clarté était imposante. Le campement était plongé dans le calme le plus absolu, quand tout à coup tout le monde fut éveillé en sursaut. C'était le lieutenant Pagels, un Scandinave au tempérament de méridional, qui, trompé par le clair de lune, s'efforçait de mettre tout le monde sur pied pour lever le camp. Je ressentais une telle lourdeur que je fus plutôt désagréablement surpris, mais, en réalité, cette fatigue apparente résultait de ce que je venais d'être dérangé dans mon premier sommeil. Pagels avait mal regardé l'heure et avait cru s'apercevoir qu'il était 5 1/2 heures du matin, heure que nous avions fixée pour le réveil, alors qu'il n'était que minuit et demi ! Cette constatation fut accueillie avec grande satisfaction. Il faut croire que Pagels ne dormit

guère, car c'est encore lui qui, à l'heure convenue cette fois, fit entendre le chant du réveil. Jamais je n'ai vu un homme plus réjoui à l'idée de pénétrer au centre de l'Afrique, et même en escaladant les côtes les plus abruptes, il faisait résonner les échos d'alentour de chants lui rappelant le pays natal.

La route menant de Vivi à Issanghila est beaucoup moins accidentée que celle partant de Matadi que l'on adopta par la suite. Bien que gravissant quelques pentes longues et difficiles, elle se déroulait sur de longs plateaux où la marche était fort aisée. Seules quelques vallées, notamment celle de la Bundi, où l'on avait de l'eau jusqu'à la ceinture, offraient une traversée pénible. Quatre petites étapes séparaient Vivi d'Issanghila. En cours de route il ne se produisit d'autre incident digne d'être relaté, sinon que, pris de violentes fièvres la veille de l'arrivée à Issanghila, il me fut impossible d'achever l'étape le lendemain et je dus m'arrêter en vue de la station. Le lieutenant Avaert, qui y commandait; me fit prendre en hamac. Ce fut la première fois, et aussi la dernière, que, durant mes six années d'Afrique, j'eus recours à ce mode de transport, cependant bien commode, et que certains ont affectionné au point de ne jamais se déplacer sans y recourir. La plupart des Belges préféraient du reste marcher que de se faire porter en hamac. Ils s'en faisaient un certain point d'honneur, bien ou mal placé, comme on le voudra, mais qui témoignait à coup sûr d'une belle énergie sous ce climat de feu.

J'appris bientôt que mon départ d'Issanghila se ferait dès le surlendemain, car Stanley avait hâte de me voir et de m'entretenir de l'emploi de l'artillerie que j'amenais. La réception du lieutenant Avaert fut charmante et son hospitalité des plus généreuse. Il mit tout en œuvre pour me seconder, et s'employa à assurer mon voyage vers Manyanga dans les meilleures conditions.

Une navigation émouvante. — Mon départ en baleinière d'Issanghila me charma d'autant plus, que j'aimais la navigation et que ce que j'avais pu apercevoir de la rivière m'avait vite convaincu que le voyage par eau ne manquerait ni d'émotion, ni d'imprévu. C'étaient huit jours de navigation, à passer avec les douze Zanzibarites qui composaient l'équipage. Quand la brise soufflait, l'on mettait à la voile, mais le plus fréquemment il fallait marcher à la nage. Souvent aucun de ces moyens ne pouvait être employé, au milieu des rapides blancs d'écume et des tourbillons qui semblaient devoir engloutir ceux assez téméraires pour s'y aventurer. C'était à l'aide de cordages accrochés aux roches émergeantes qu'on avançait dans ces passages difficiles qui se présentaient fréquemment. Des heures entières étaient parfois employées à accrocher ainsi successivement les rochers. Les Zanzibarites se jetaient à l'eau pour accomplir ce travail et c'était un spectacle admirable que celui des prodiges qu'ils accomplissaient sans aucun souci des dangers continuels auxquels ils étaient exposés. Ils en étaient arrivés à un degré de hardiesse et d'adresse réellement surprenant. Parfois le câble s'accrochait au fond, et ils n'hésitaient pas à plonger pour aller le dégager. Je fus littéralement émerveillé! Mais j'eusse voulu descendre le courant; à la descente qui ne durait qu'un jour, l'embarcation prenait le milieu du fleuve et avançait à une vitesse souvent vertigineuse. Parfois aussi elle était prise par un tourbillon, qui la faisait tournoyer plusieurs fois sur elle-même. Ce qui me surprenait le plus, c'est que le *Royal* avait pu opérer cette navigation pendant plusieurs mois, sans avoir jamais été brisé comme un fétu de paille : mais aussi, à la montée comme à la descente, le vapeur prenait le large et n'était guère exposé à heurter des roches insuffisamment immergées.

Au cours de ce voyage, je fis quelques expériences nouvelles. C'est alors que j'appris ce qu'étaient les chiques. Vivi en était indemne, mais il faut croire qu'Issanghila ne jouissait plus du même et précieux privilège. Les Zanzibarites ayant remarqué qu'à tout instant j'enlevais mes bottines pour me gratter les pieds, m'engagèrent à les livrer à leur examen. Ils s'écrièrent aussitôt « Dudu » ! Quel fructueux travail ils opérèrent! J'avais littéralement les pieds remplis de chiques et celles-ci depuis Issanghila avaient eu le temps de prendre un développement que le voyageur avisé ne leur permet généralement pas d'atteindre.

Un autre jour l'aventure qui me survint était plus étrange. Nous étions arrivés au campement vers 2 heures de l'après-midi et peu après mon dîner était servi. Que m'arriva-t-il? Je ne le saurai jamais exactement, mais je m'endormis profondément, étendu sur mon lit de camp. Quand je me réveillai, j'avisai mon dîner et, poussé par la faim, je me mis à manger, et vraiment d'un appétit qui, depuis quelque temps, ne m'était plus habituel. Je m'étonnai que le dîner fût si froid, car, dans mon esprit, je ne m'étais pas assoupi bien longtemps. Mon repas terminé, heureux de me trouver si bien, je me recouchai. A voir le soleil, il me semblait qu'il était 5 heures de l'après-midi, mais à peine couché, ma tente fut secouée par mes hommes qui voulurent absolument que je me levasse, et qui m'indiquaient que la baleinière était prête à partir.

J'essayai de leur faire comprendre que c'était folie de repartir encore le soir, que nous aurions à nous arrêter tout de suite. Il était évident que nous ne nous comprenions pas. Et à force de me montrer la position du soleil, ils fixèrent mon attention, et je m'aperçus que nous n'étions pas au crépuscule, mais à l'aurore! Les hommes finirent par me faire comprendre que, frappé sans doute d'un coup de soleil

au cours du voyage, j'étais tombé la veille à côté de mon lit et qu'ils m'y avaient étendu, croyant bien faire en ne m'éveillant pas. Ils ajoutèrent qu'habitués à voyager avec des blancs, — ces gens avaient tous entrepris de longs voyages avec les premiers explorateurs à la côte orientale d'Afrique et certains d'entre eux étaient d'anciens compagnons de Stanley et de Livingstone, — ils n'avaient éprouvé aucune crainte à mon sujet.

Les haltes étaient toujours ménagées au pied des falaises élevées qui bordent le fleuve, la vallée étant généralement très étroite dans ces parages. Aucun village ne s'y trouve, mais les sentiers qui mènent chez les indigènes y aboutissent et ceux-ci venaient parfois, par petits groupes, visiter les campements.

De la station de Manyanga même, située sur un plateau assez élevé, on n'apercevait pas le fleuve dans ses parties les plus rapprochées. Aussi dûmes-nous tirer un coup de feu pour avertir de notre présence. Une chose nous intrigua fort : de loin, nous avions aperçu le drapeau de la station, et à un moment donné, on l'avait mis en berne. C'était le capitaine de marine, de nationalité anglaise, notre ancien compagnon à bord du *Biafra*, qui venait de succomber. Bien que corpulent, il s'était montré fort alerte. C'était surtout un bon compagnon que nous perdions pour le haut Congo, car il avait l'esprit pratique très développé et était toujours prêt à rendre service; il avait un don spécial, précieux au Congo, de savoir tirer parti de tout, surtout à l'étape.

Je fus reçu chaleureusement à Manyanga par le chef de station, le lieutenant Haneuse. Il était aux prises avec les difficultés quasi insurmontables du portage. Bien que les indigènes se présentassent de jour en jour plus nombreux, leur nombre était loin de suffire aux besoins du transport du haut Congo.

Une des préoccupations de l'endroit consistait à fournir Léopoldville de petit bétail pour aider à la subsistance des Européens. Léopoldville, déjà à cette époque, ne parvenait pas à se ravitailler dans ses environs directs.

Le lieutenant Haneuse était un compagnon charmant, très actif, désireux de se faire entendre et écouter par les indigènes et son influence sur eux était devenue réelle. Ils venaient volontiers à la station entretenir leur chef blanc des intérêts communs. Des rapports de mutuelle confiance s'étaient établis.

Cette situation me permit de voir de près de nombreux indigènes, et je commençai à approfondir la mentalité spéciale du noir. Les diverses races noires présentent des traits de mœurs et de caractères qui les différencient fortement; les uns sont craintifs, les autres belliqueux et l'Européen, pour faire œuvre utile, doit savoir traiter avec les uns comme avec les autres. Une règle générale, c'est qu'il faut allier beaucoup de patience à une bienveillante fermeté. Celui qui saura faire dire par le noir qu'il est bon, mais énergique et juste, est assuré d'acquérir un ascendant considérable sur les populations.

Je quittai bientôt mon camarade Haneuse pour me diriger vers Léopoldville.

Un étrange chef de poste. — A mon passage à Lutete, je devais revoir un autre de nos passagers du *Biafra* qui venait de prendre la direction de ce poste. Il m'apparut bien tel que je l'avais vu à bord.

A l'approche de la station, j'entendis le bruit causé par une grande réunion d'indigènes, mêlé de cris et d'explosions de gaîté. L'attention des indigènes était tellement absorbée que je dus les inviter à me livrer passage pour pouvoir pénétrer au milieu du cercle où j'aperçus l'hôte distingué du lieu. A ce moment il brandissait un bâton,

se ruant sur les rangs serrés des indigènes, qui, à son approche, fuyaient en tous sens, en proie à une folle hilarité. Notre homme semblait furieux et avant même de songer à me tendre la main, il m'exposa que ces nègres étaient tous des c... et des lâches, que pas un n'osait lui résister. Je lui fis la réflexion que c'était fort heureux pour lui, car il aurait pu, sinon, passer un bien mauvais quart d'heure. Je fus très heureux, le lendemain, de reprendre le chemin de Léopoldville, ayant hâte d'y arriver et de me trouver enfin en présence du grand Stanley.

Première rencontre avec Stanley. — Comme souvent en pareille occurrence, je m'étais fait d'avance une opinion sur mon chef et je m'étais imaginé que Stanley devait être, au physique comme il était au moral, une espèce de géant. Mon erreur venait aussi de l'impression que donnaient les portraits que j'avais vus de lui, ornant les émouvants récits de ses voyages.

Bien que très différent du type que mon imagination avait forgé, je n'hésitai pas quand je l'aperçus au moment où je pénétrai dans la station de Léopoldville et j'allai droit à lui.

Stanley produisit sur moi une impression incomparable de grandeur et d'énergie; c'était bien là l'homme qui avait étonné le monde par ses exploits extraordinaires et son indomptable énergie. On ne pouvait s'y tromper, l'effet était irrésistible.

Il me reçut d'une façon aimable et quand je lui eus décliné mon nom, il le répéta en ajoutant : « Oui, je le sais, » avec la signification : « Je vous attendais. »

Il me demanda de suite des nouvelles de mes canons. Il sembla satisfait d'apprendre qu'une pièce avec ses munitions me suivait de près.

A Léopoldville, je retrouvai certains de mes anciens compagnons de voyage et quelques compatriotes, notamment

le docteur Van den Heuvel. Valcke avait été envoyé par Stanley en mission dans le bas Congo. Je l'avais rencontré près de Manyanga. J'appris coup sur coup la perte de mon excellent ami le sous-lieutenant Orban et la mort du sous-lieutenant Janssen, chef de poste à M'Suata, noyé dans le fleuve. Il avait reçu la visite d'un Père français rencontré à Vivi. A deux, pour voyager plus agréablement, ils avaient établi, sur deux pirogues accouplées, une plate-forme montée d'une voile. En cet appareil, ces navigateurs novices s'étaient risqués au milieu du fleuve pour essayer leur création et ils ne tardèrent pas à être engloutis par les flots : le vent était assez fort, soufflant du sud-ouest, c'est-à-dire dans la direction opposée au courant, dans cette partie du fleuve. Les vagues soulevées en étaient d'autant plus fortes et les pirogues jumelées se contrariant mutuellement au point de ne pas se plier au mouvement des vagues, l'eau les envahit et elles ne tardèrent pas à sombrer. Jamais on ne retrouva les cadavres des deux infortunés. Janssen, avec son caractère enjoué, bon enfant — bien que ferme — était adoré des indigènes, à tel point que Gobila, le chef de M'Suata, surnommé Papa Gobila, conserva toujours le souvenir des rapports amicaux qu'il eut avec Janssen et voua, par la suite, à tous les Européens une affection qui ne se démentit jamais. Ce chef était sincèrement attristé quand les vapeurs passaient au large sans que les Européens vinssent lui serrer la main.

Pour que le lecteur puisse se rendre compte de toutes les circonstances, bonnes ou mauvaises, qui se rattachent à la fondation de l'Etat du Congo, nous croyons devoir mettre encore en évidence ici quelques incidents dont la nouvelle nous parvenait du bas Congo.

Coup d'œil en arrière. — A Vivi, la discorde s'était glissée parmi les Européens; il y avait là des Belges, des

Suédois, des Anglais, et Stanley avait fait choix comme chef, après le baron von Danckelman, d'un ancien agent consulaire américain. Cet homme n'était qu'un aventurier. Il leva le pied emportant les fonds de l'Association internationale, confiés à sa garde dans le but de faire face, sur les lieux, à certaines dépenses urgentes. Mais comme les autres agents de Vivi avaient voulu mettre le holà à des irrégularités par trop flagrantes, on en était arrivé à de véritables hostilités. Heureusement que les soldats restés fidèles à l'ancien consul ne furent pas nombreux et il dut prendre la fuite.

Stanley ne fut pas ému outre mesure en apprenant cette nouvelle et fit la simple réflexion qu'il savait que son protégé était un homme sans foi ni loi, mais que sa grande intelligence avait pu faire espérer qu'il aurait servi loyalement un protecteur indulgent aux fautes passées.

Ce ne fut pas la seule occasion où l'on put noter le mauvais esprit de certains des collaborateurs de Stanley.

A l'assaut d'une station. — L'incident de Vivi était à peine apaisé qu'il en éclata un autre, qui aurait pu également avoir les plus graves conséquences. On venait de décider l'engagement de soldats haoussas. Le premier détachement fut amené au Congo sous la conduite d'un capitaine anglais du nom de Sauley. En arrivant à Manyanga, cet officier avait établi son campement au pied de la colline sur laquelle s'élevait la station, sans s'être cru obligé, ne fût-ce que par convenance, de faire la visite au chef de station, le lieutenant belge Haneuse. Celui-ci apprit par hasard l'arrivée du détachement.

Le lendemain, le capitaine anglais envoya un petit billet au chef de station demandant du savon pour ses hommes. On dut lui exprimer le regret de ne pouvoir en donner, le précieux produit faisant totalement défaut même à l'usage

des Européens. Quel ne fut pas l'étonnement du lieutenant Haneuse, de voir, quelques instants après, sa station envahie par les Haoussas, qui se ruèrent littéralement à l'assaut du magasin! Ce ne fut que devant l'énergie déployée par notre camarade que les nouveaux venus renoncèrent à leurs projets. Chose presque incroyable, c'était l'officier anglais lui-même qui, devant ce qu'il appelait le refus d'obtempérer à sa demande, avait envoyé ses hommes à l'assaut. Cette nouvelle ne troubla pas la confiance de Stanley en cet étrange collaborateur. Je ne sais s'il n'augurait même pas du bien de l'intervention à Léopoldville de cet officier dont il fit le chef de cette importante station. L'avenir, en tous cas, devait le détromper.

Une nouvelle qui, cette fois, fit bondir Stanley, car les faits étaient en opposition formelle avec les ordres qu'il avait donnés à tout le personnel d'éviter avant tout les procédés violents. L'incident eut pour héros le chef de station de Lutete. Stanley reçut de lui une lettre absolument laconique, ainsi conçue : « Les habitants de Balabumba sont des c... J'ai brûlé leur village; rayez-le de la carte. »

Et le rideau fut baissé sur les exploits par trop fantasques de cet extraordinaire serviteur d'une œuvre de civilisation.

Choix de l'emplacement de Léopoldville. — Stanley avait installé Léopoldville au fond d'une large baie, protégée contre les tornades et située immédiatement en amont des chutes de Kintamo. Pour un port, la situation était plutôt dangereuse, car à la sortie comme à la rentrée, au moindre accident, les embarcations risquaient de se perdre dans le véritable gouffre constitué par la succession des rapides formidables d'aval. Le grondement de ces rapides ressemble à s'y méprendre au bruit de l'Océan.

Les bâtiments furent placés sur une terrasse coupée à

flanc du coteau, baptisé du nom de mont Léopold, et qui se déroulait à environ trente mètres au-dessus du niveau du fleuve. De cette terrasse, la vue sur le fleuve était grandiose : on apercevait, dans le lointain, les premières îles du Stanley-Pool ; à la rive gauche le point extrême, Kalina Point, s'avançait hardiment dans le fleuve, produisant un rapide violent ; la vue s'étendait aussi à la rive française. Les vapeurs quittant ou se dirigeant vers le port restaient en vue à des distances de 8 à 12 kilomètres. C'était, sous ce rapport, une situation idéale. Cette terrasse était également à l'abri d'un coup de main des indigènes, et, avec les faibles garnisons dont on disposait alors, ce point de vue n'était pas à négliger.

Stanley avait choisi avec un remarquable discernement l'emplacement des stations de Vivi, Issanghila, Manyanga. Cela lui avait permis de réserver pour le haut Congo la majeure partie des faibles effectifs dont il disposait. Les garnisons du bas étaient dérisoires : elles comportaient de dix à quinze hommes en moyenne par station. Et quels soldats d'occasion ! Cette ligne de communication, combien mal protégée, était cependant tout ce qui reliait le haut fleuve à la mer. N'est-ce pas la preuve manifeste que la conquête du Congo fut pacifique, plus encore que l'ont dit ceux qui ont défendu l'entreprise contre de méchantes calomnies. Car il ne faut pas oublier que notre œuvre africaine a eu toujours des détracteurs irréductibles. Le thème de nos ennemis a varié suivant les époques, exploitant au profit de leurs obscurs desseins tour à tour les faiblesses et les sentiments les plus respectables de la foule, sa pusillanimité, voire même son scepticisme, et sa pitié. Pendant vingt-cinq ans, les serviteurs de l'œuvre africaine ont lutté contre une opposition passionnée qui n'a rien épargné. Que de légendes l'on vit propager ! Ne sont-ce pas les mêmes hommes qui ont voulu entourer le nom de Stanley

d'une réputation de cruauté, qui ont traité de chimériques les grandes espérances que faisaient concevoir ceux qui avaient vu le Congo, pour finalement dépeindre sous les couleurs les plus sombres les malheurs de la race noire au relèvement de laquelle tant des nôtres ont sacrifié leur vie? Le peuple belge fera justice de cette parodie au jour prochain où il verra à son tour dénaturer systématiquement ses intentions les plus droites.

J'affirme ici, et j'aurai l'occasion de le répéter et de le prouver, que Stanley, agissant au nom du Roi des Belges et en vertu de ses ordres, fut un conquérant d'empire pacifique. Que d'incrédulité provoquera cette affirmation, conforme cependant à la plus stricte vérité! Qu'on me confonde en disant où Stanley combattit au cours de sa prise de possession du Congo? J'ai souvent été indigné quand on représentait Stanley comme brutal et cruel. On en cite comme preuve, qu'au cours de ses grandes explorations, il passa outre à tous les obstacles. Qu'on nomme l'explorateur qui, devant atteindre un but déterminé et voulant le réaliser, a su en agir autrement?

Livingstone, l'illustre Livingstone, fut pacifique, mais c'était un apôtre : il avait en vue un but humanitaire et géographique et se laissait dévier de sa route au gré des caprices des indigènes. A l'est comme à l'ouest, la mission qu'il s'était tracée se poursuivait également bien.

Quand Stanley fut chargé de retrouver le grand missionnaire, mort ou vif, quand il força son chemin à travers l'Aruwimi pour secourir Emin Pacha, il agit en vertu de mandats impératifs, peu assimilables, à coup sûr, au rôle du missionnaire.

Séjour à Léopoldville. — La vie à Léopoldville se déroulait assez monotone. Toute l'activité était absorbée par les travaux matériels. Il fallait songer fort peu aux visites chez

les indigènes. Ceux des rives, les Bateke, venus de l'autre côté du Stanley-Pool, étaient des marchands d'ivoire en relation avec les Bayanzi. Ils avaient conservé des rapports avec les indigènes de leur race demeurés sur la rive droite du fleuve et soumis à l'influence de Brazza. Certains de ceux-ci venaient chez nous chercher à soulever les indigènes contre Boula-Matari, leur promettant dans ce but l'appui de Brazza, du « commandant », comme ils l'appelaient. Cette population bateke était très remuante et don-

PORT ET STATION DE LÉOPOLDVILLE EN 1882.

nait à tout moment des inquiétudes, bien qu'elle n'entreprit jamais une offensive nette, ni sérieuse. Il importait néanmoins de se tenir sur ses gardes et surtout de ne pas compromettre la situation en s'exposant inutilement dans les villages indigènes. Ce fut d'ailleurs une précaution qu'il fallut observer partout au début de l'occupation. C'est progressivement que nous dûmes nous concilier les populations, toute hostilité enlevant pour longtemps leur confiance et arrêtant d'autant nos progrès. De leur côté,

les indigènes — les chefs surtout — s'entouraient de mille précautions quand ils venaient dans la station. En somme, il fallait du tact et de la prudence pour ne pas en venir aux mains.

Une préoccupation permanente et obsédante venait de la difficulté d'assurer la subsistance du personnel blanc et noir de Léopoldville. L'on ne pouvait évidemment pas compter pour l'entretien des noirs sur les ravitaillements d'Europe. La route des caravanes, telle qu'elle s'organisait, ne pouvait pas suffire aux transports des choses indispensables. Quatre-vingts Zanzibarites constituaient l'appoint le plus sérieux au service des transports. Et quel métier que le leur! Mais il fallait se résigner à exiger d'eux cet effort surhumain ou renoncer à l'œuvre. Chacun, blanc et noir, prenait sa part de souffrances dans l'âpre combat qui devait nous ouvrir l'accès de l'Afrique centrale.

Nous l'avons déjà dit, Manyanga envoyait de temps à autre quelques chèvres et aussi des poules. Mais elles arrivaient à Léopoldville dans un état de maigreur extrême. Que de repas où figuraient sur la table commune, une épaule de chèvre, quelques patates douces et une seule tranche de chickwangue par convive! Combien nous eussions été heureux d'en recevoir une seconde! Ni thé, ni café; les huit derniers morceaux de sucre furent tirés au sort entre douze convives! Ces détails feront sourire les esprits forts, mais où étaient-ils à l'heure du péril et de la fièvre?

Après quelque temps de ce régime, nous étions anémiés au point d'avoir le corps couvert d'ulcères. Tous nous souffrions à cette époque de ce mal terrible et affreux.

Stanley organisait son voyage vers le haut Congo : ses trois vapeurs étaient prêts. Il n'attendait plus pour fixer le jour de son départ que quelques marchandises et outils indispensables au ravitaillement des stations existantes et

de celles qu'il comptait fonder. Malheureusement, je ne devais pas être du voyage. J'étais tombé malade et bien que je revendiquasse l'honneur d'affronter les fatigues du voyage, Stanley me conseilla de rester provisoirement à Léopoldville aux soins du médecin.

CHAPITRE III

BOLOBO ET LES BAYANZI

Nous étions au début du mois de septembre 1883. Stanley, qui n'avait pas rencontré un bon accueil à Bolobo à son précédent voyage, y fut reçu, cette fois, plus mal encore. Comme ses vapeurs longeaient les rives du fleuve, il essuya de nombreux coups de feu, partis des villages bayanzi. Il apprit en arrivant à la station même de Bolobo, que deux Zanzibarites du personnel avaient été assassinés par les indigènes et que leurs têtes avaient été placées sur des piquets au village de Manga, vieux chef très hostile aux blancs, qui fit sa soumission plus tard, nous verrons dans quelles circonstances.

Bolobo jouait de malheur. Après un homme admirable comme le sous-lieutenant Orban, la station fut commandée par un impulsif, qui d'une crainte extrême, un véritable affolement, passait sans transition à un semblant d'énergie irraisonnée. Au milieu de populations nombreuses et turbulentes comme les Bayanzi, la situation devait évidemment se tendre. L'indigène ne s'y trompait pas, il disait que ce blanc était sans force et sans volonté. Toutes ses manifestations pour faire croire à son énergie ne changèrent rien à la situation et jusqu'au dernier jour de sa présence à Bolobo son influence sur les indigènes fut nulle.

Stanley ne répondit pas par la force à l'agression dont

l'expédition avait été l'objet. Il parlementa avec les chefs, chercha à obtenir satisfaction, à convaincre les indigènes que le forfait qu'ils avaient commis méritait un châtiment sévère et qu'ils avaient aggravé leur situation en tirant sur les vapeurs de Bula-Matari. Quand il vit que ces moyens restaient sans effet sur les belliqueux Bayanzi, il avisa aux mesures à prendre pour les ramener à l'obéissance. Jugeant tout d'abord qu'il ne pouvait pousser plus avant sans avoir réglé ce grave différend et estimant encore que

ASPECT DES VILLAGES A BOLOBO (MAISON TYPE).

la station devait être sérieusement renforcée pour ne pas courir le risque d'être enlevée après son départ, Stanley renvoya l'*En Avant* à Léopoldville pour me prendre et me prier d'amener un canon avec ses munitions.

Bolobo et les Bayanzi. — Je quittai Léopoldville le 19 septembre 1883, fort heureux de la décision de Stanley. Le vapeur était conduit par l'Irlandais Benni qui devint, comme nous le verrons, le premier chef de la station des Stanley-Falls. Il remplissait aussi les fonctions de capitaine

de son vapeur. En passant à M'Suata, nous rendîmes visite à « Papa » Gobila et à Kwamouth, nous serrâmes la main au lieutenant Pagels, laissé en ce point par Stanley lors de son passage au cours du présent voyage. Je passai quelques instants agréables avec cet excellent compagnon. Il restait enthousiaste de l'œuvre à laquelle il se consacrait et n'était nullement influencé par la solitude complète dans laquelle il vivait. Si j'avais eu huit jours à lui consacrer, il ne serait pas arrivé au bout de l'exposé des projets qu'il se proposait de réaliser. D'après les ordres reçus de Stanley, nous dûmes passer au large de Tshumbiri, agglomération importante de Bayanzi, et le 24 septembre, à 3 heures de l'après-midi, nous atteignîmes Bolobo. Stanley vint aussitôt se rendre compte de mon état de santé, et me demanda si la pièce d'artillerie pouvait être immédiatement débarquée.

Quelques minutes après, le canon était placé bien en vue, en face du bâtiment principal de la station. Stanley, naturellement, avait annoncé aux indigènes l'arrivée d'un fusil de dimension, valant à lui seul les fusils ordinaires de milliers de combattants. Mais ils ne s'étaient guère laissé impressionner par ces discours. La vue de l'engin produisit un effet plus décisif. Cette fois, c'était au tour des indigènes à décrire la terrible arme et si Stanley avait quelque peu exagéré, ils allèrent bien au delà. C'est Ibaka, le grand chef de Bolobo, qui vint le premier examiner le canon. Ce qui l'étonna le plus, ce furent les roues et l'affût. Mais sa surprise tourna en stupéfaction quand, sur sa demande, on lui exhiba un obus. Très entreprenant, il demanda à pouvoir tenir celui-ci en mains. Sa main céda d'abord sous le poids et, quoiqu'il fût grand et robuste, il était à ce point suggestionné qu'il semblait devoir faire appel à toutes ses forces pour porter ce projectile. Il mit l'obus au regard de son abdomen et s'exclama qu'il préférait ne pas songer à

ce qui arriverait d'un homme qui serait frappé par un semblable projectile. Très calme d'habitude, il fut pris d'une véritable panique et s'en retourna au village pour convaincre ses sujets de cesser une lutte qui, désormais, serait par trop inégale. Néanmoins, jusqu'au lendemain à 10 heures du matin, délai extrême stipulé par Stanley, les

FAMILLE BAYANZI.

indigènes ne passèrent à aucun acte qui décelât leur intention de faire la paix.

En présence de ces hésitations, je reçus l'ordre d'aller occuper avec le canon et six hommes, une île située en face de l'agglomération bayanzi. Cette agglomération s'étendait sur toute la rive, concave en cet endroit, et de ma position, je surveillais d'autant mieux tous les mou-

vements des indigènes. Je devais ouvrir le feu en cas d'hostilités directes des indigènes, ou d'un signal convenu, ou encore si des embarcations tentaient de fuir. Stanley avait envoyé un détachement en tirailleurs dans les herbes entourant les villages et lui-même se tenait à la station, prêt à entrer en négociations. Je restai ainsi

PIROGUES A LA RIVE EN FACE DES VILLAGES DE BOLOBO.

dans ma situation d'observation depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures de l'après-midi. A la rive, les indigènes se montraient très actifs, préparaient les pirogues, mais pas une ne se détacha du rivage. Généralement si bruyants quand ils ont pris les dispositions de guerre et revêtu les mille oripeaux de circonstance, ils ne poussaient aucun cri; il régnait un silence impres-

sionnant. Aucun coup de feu ne fut tiré; le gong même ne résonnait point. J'étais dans l'ignorance complète de ce qui se passait, prêt à suivre ma consigne. A 4 heures, l'*En Avant* m'apporta l'ordre de regagner la rive. J'appris alors que Stanley avait négocié continuellement avec Ibaka, le porte-parole des autres chefs, le seul qui osât l'approcher et que, finalement, les Bayanzi avaient apporté le nombre de mitakos correspondant à l'amende stipulée, qui constituait en même temps que la réparation exigée le signe de leur soumission. Stanley, à qui l'on attribua un si grand mépris de la vie humaine, que l'on a dépeint comme un brutal toujours prêt à abuser de la force et qui disposait en ces circonstances de plus de cent fusils, Stanley avait négocié patiemment pendant quinze jours pour atteindre ce résultat !

Dès que je débarquai, Ibaka vint me serrer la main et me demanda mille renseignements sur ce qu'il serait advenu des fuyards qui se seraient exposés à mes coups. Stanley avait averti les indigènes que la fuite par le fleuve leur était devenue impossible et que, cernés par terre et par eau, ils n'avaient que la ressource de céder. Je répondis de mon mieux à Ibaka et les effets meurtriers de tous les explosifs inventés depuis ne sont rien à côté des théories balistiques inédites que me suggéra mon imagination. Il fut convenu que le lendemain tous les notables viendraient à la station et que j'exécuterais un tir à leur intention.

A l'heure dite, Ibaka se présenta accompagné seulement des plus braves parmi les chefs. Par contre, les indigènes de moindre importance étaient extraordinairement nombreux. La curiosité et l'angoisse se lisaient sur les figures de tous ces primitifs.

L'ouverture de la culasse fut le signal d'une fuite générale. Cette première alerte passée, les spectateurs restèrent stoïquement à leur poste d'observation. La pièce

fut pointée à 2,000 mètres dans la direction du fleuve. On vit très bien l'obus éclater et les éclats se répandre à la surface de l'eau. Ce coup à obus fut suivi immédiatement par un autre à boîte à balles. Cette séance publique de tir, où la puissance du blanc se manifestait de façon si éclatante, sans mal pour personne, nous avait acquis toutes les sympathies. Tandis que j'écouvillonnais la pièce — tous les servants et le chef de pièce étaient représentés par mon unique personne — je fus très admiré. Nombreux furent ceux qui sollicitèrent le privilège de pouvoir prendre en mains un obus et quelle joie pour ces favorisés! Pris d'émulation, les indigènes demandèrent également à être initiés aux mystères des machines des vapeurs.

Bien que Stanley fût à Bolobo depuis longtemps, les farouches Bayanzi n'avaient encore pu examiner à l'aise la flottille. Ils avaient bien vu tourner les deux roues à aubes de l'*En Avant*, mais ils ne parvenaient pas à comprendre le mode de propulsion des deux autres vapeurs dont l'hélice n'apparaissait pas clairement à leurs yeux. Pour l'*En Avant*, c'était peu malin : le mécanicien entretenait un grand feu pour cuire les aliments nécessaires à la nourriture des esclaves de Bula-Matari qui, dissimulés dans le bateau, faisaient tourner la roue. Comme ils travaillaient beaucoup, ces esclaves avaient aussi de grands appétits, les chauffeurs furent donc baptisés aussitôt du nom de Malam-Malamba (cuisiniers). L'*A. I. A.* et le *Royal* les intriguèrent davantage, pourtant un homme monté dans une pirogue ne tarda pas à découvrir sous l'eau une des hélices. Après un examen consciencieux et maintes discussions animées, il fut convenu que l'hélice faisait office de roue et les Bayanzi déclarèrent n'avoir plus rien à apprendre.

Stanley resta deux jours encore avec nous et plus une ombre n'apparut entre les indigènes et lui. Ibaka fut appelé

et Stanley lui fit connaître que je resterais à Bolobo pendant son voyage en amont. Il en parut enchanté et exprima le désir que je restasse seul.

Avant de quitter Bolobo, Stanley nous laissa pour instructions qu'en cas de difficultés avec les indigènes, je serais seul juge des décisions à prendre, le chef de station n'étant compétent que pour le service intérieur de la station. La flottille quitta Bolobo au milieu de l'allégresse générale des noirs, faisant mille souhaits pour l'expédition et promettant à Stanley que son fils ne serait pas inquiété pendant son absence. Leur promesse ne fut pas de longue durée et chaque jour amena de nouvelles difficultés.

Ce vieux renard d'Ibaka, très orgueilleux et courageux vis-à-vis des gens de sa tribu, avait accepté, en octobre 1882, de recevoir chez lui le capitaine Hanssens et Orban, malgré l'opposition des autres chefs. Il s'était bien promis d'accaparer complètement les blancs, afin de se réserver toutes les richesses apportées par eux d'Europe. Vis-à-vis des indigènes, il prétendait qu'ayant seul admis les blancs, il lui appartenait de traiter avec eux, tandis qu'aux blancs, il représentait les autres chefs comme irréductibles et refusant d'entrer en relations avec eux. Il entretenait aussi le secret désir de trouver en nous des alliés puissants pour le soutenir dans ses différends continuels avec ses voisins. Cette situation délicate créait bien des malentendus. Ils s'aggravaient de cette circonstance que le chef de station ne cessait d'envenimer ses relations personnelles avec Ibaka, par des vexations dont je ne parvins pas à le déshabituer.

Bref, il se créa une situation telle que bientôt il ne put plus se rendre dans le village d'Ibaka et encore moins dans les autres tandis que, de jour en jour, j'étendais mes relations sans qu'Ibaka en prît ombrage. Il fallut une diplomatie constamment en éveil pour éviter des hostilités toujours immi-

nentes. Avec les indigènes de l'intérieur, les Batendi, et ceux de la rive en amont de la station, les Ba-Nunu, population très dense, les relations étaient absolument nulles, ni amitié, ni inimitié; ils voulaient nous ignorer. Il en était ainsi fort heureusement, car sinon, nous eussions été placés dans l'impossibilité absolue de nous maintenir dans le pays.

Incendie de Bolobo. — Les jours s'écoulèrent avec des alternatives de tranquillité et d'inquiétude, quand, par une nuit sombre du mois de novembre 1883, un indigène mit le feu à notre habitation. Celle-ci, entièrement construite en paille, parois et toiture, était établie sur une terrasse en argile battue, un peu surélevée. Une cloison centrale en paille séparait les chambres des deux occupants et dans le fond, sur la largeur, régnait un petit couloir étroit, servant de magasin : c'est là que se trouvaient toute notre paccotille ainsi que les munitions d'artillerie et les cartouches pour fusil Albini. Je m'éveillai en sursaut, alors que la maisonnette était déjà en feu. J'essayai d'enlever les objets placés sur une table en tirant à moi l'étoffe qui la recouvrait. Déjà la chaleur était intense, et ce ne fut qu'avec peine que je parvins à saisir mon casque. Je songeai au danger des munitions et dès que je fus sorti, je m'abritai contre le talus de la terrasse. Les obus et les munitions commencèrent à éclater. Personne n'était près de moi. J'appelai, mais aucune voix ne me répondit. Enfin, alors que je me protégeais de mon mieux, je vis s'étaler à mes côtés mon boy, qui, d'après ce qu'il m'apprit, était à ma recherche depuis le début du sinistre. J'étais envahi par les moustiques et le brave garçon s'occupa d'écraser à pleines mains sur ma peau ces insupportables insectes. Il prenait un plaisir exempt d'effroi à contempler le feu d'artifice qui se produisait à chaque explosion nouvelle des projectiles. Les cartouches éclataient en un crépitement

intermittent. A tout instant, je dus obliger mon gamin à se baisser, car, préoccupé et curieux de voir mieux l'effet des explosions, il passait la tête au-dessus du talus.

Après une demi-heure, combien longue, l'incendie se ralentit et les explosions cessèrent. Chose extraordinaire, plusieurs obus et nombre de cartouches avaient résisté au feu. Elles permirent de faire croire aux indigènes qu'il serait imprudent pour eux de profiter des circonstances pour assouvir leur vengeance.

Longtemps, bien longtemps après, j'entendis des voix, d'abord celles de mes Zanzibarites. Je les appelai. Ils s'approchèrent et m'apprirent que l'autre blanc les accompagnait. Je n'ai jamais su où ils s'étaient cachés, ce dut être loin, car ils n'osèrent pas me l'avouer. Les Zanzibarites prétendirent qu'ils avaient voulu venir à mon secours, mais que le blanc le leur défendit sous prétexte que j'avais aussi dû fuir.

Je décidai qu'au lever du jour, j'irais seul au village d'Ibaka lui demander une pirogue et des hommes pour me conduire à Kwamouth et y demander à mon camarade Pagels toute l'aide qu'il pourrait nous donner. Des circonstances sur lesquelles il est inutile d'insister, me décidèrent à y aller seul et sans escorte. C'est ce que je fis. Ibaka, en m'apercevant, se jeta à mes pieds, déclara au nom de son peuple que l'incendiaire était un fou, irresponsable et qu'il était chassé déjà. Il fut sincère en ceci, car le coupable en fut réduit à errer en forêt et les Bayanzi montrèrent son cadavre à mes hommes, deux mois après l'attentat. Ibaka m'implora surtout pour que ses gens fussent mis à l'abri d'une punition trop rigoureuse de Stanley qui, ainsi que nous l'avons dit, était en voyage vers l'amont et pouvait être attendu à tout moment puisque l'on ne pouvait prévoir à deux mois près la durée de son absence.

Une heure après mon entrevue, je descendais le fleuve en pirogue montée par dix Bayanzi. Nous nous arrêtâmes à Tshumbiri, centre hostile à notre influence. Les indigènes voulurent m'y refuser l'hospitalité, mais j'avisai un hangar au centre du village, m'y installai et je dormis profondément sans autrement me préoccuper des criailleries assourdissantes des noirs. Le lendemain matin, l'hostilité semblait s'être calmée et je reçus une poule en signe d'amitié. Elle fut rôtie sur l'heure, en la présentant au feu, appuyée sur deux bâtons verticaux.

Le lendemain, à minuit, je frappai à la porte de mon ami Pagels. J'étais arrivé à Kwamouth en pleine obscurité, sans que personne soupçonnât ma présence. Pagels, sur qui mon singulier costume, réduit à la chemise et au casque, produisit une impression d'ahurissement, écouta avec effroi le récit de mon aventure, ne sachant au juste s'il rêvait ou si j'étais l'objet d'une hallucination. Il faut croire que j'avais fort faim, car je dévorai, tout en causant, un superbe gigot de chèvre qui devait faire le lendemain les délices de mon hôte. Il me céda tout ce dont il disposait, se privant même du nécessaire, car ses magasins étaient très démunis. Le lendemain matin, je le quittai, et le cinquième jour après mon départ de Bolobo, je m'y retrouvai vers 3 heures de l'après-midi. Les Bayanzi me déposèrent chez Ibaka. J'y fus à peine que les Zanzibarites arrivaient au-devant de moi, manifestant une joie sincère de me revoir et me serrant les mains. Mon léger butin fut bien reçu. Les indigènes avaient pris pour des conserves certaines petites caisses de munitions que j'avais emportées de Kwamouth.

Après l'incendie, la vie se passa assez tristement à Bolobo. Heureusement que les indigènes m'accueillaient de jour en jour plus ouvertement et, sauf dans le village de Manga, je pouvais partout circuler librement et assister à toutes les scènes de la vie quotidienne des Bayanzi.

Stanley, que les circonstances avaient retardé dans le haut, ne fut de retour à Bolobo que le 15 janvier 1884. Il était déjà au courant des événements qui s'y étaient déroulés. Il s'en entretint plusieurs heures durant avec le nyampara des Zanzibarites et avec Ibaka lui-même, de sorte que finalement je n'eus plus rien à lui apprendre. Stanley avait coutume d'en agir ainsi et de se renseigner directement auprès des noirs en dehors de ses adjoints. Ce fut la cause de nombreux froissements, mais il prétendait que la méthode avait du bon et était seule de nature à le renseigner toujours très exactement sur tous les incidents survenus en son absence.

Ibaka déclara que si je restais à Bolobo, la population entière s'en montrerait satisfaite et Stanley décida, en conséquence, de se rendre à son avis.

En remontant la rivière, Stanley avait fondé à Lukolela un poste, dont il avait confié le commandement à Glane, un Anglais. Il avait trouvé toutes choses en ordre à l'Equateur et m'apportait d'excellentes nouvelles de mes camarades Van Gèle et Coquilhat. Il avait tenté, tant à la montée qu'à la descente, de fonder un établissement auquel il destinait le lieutenant Coquilhat, au centre de la population bangala, mais l'hostilité des indigènes ne le lui permit pas. Aux Stanley-Falls, il avait dû laisser comme chef le mécanicien Benni, M. Roger, à qui il réservait ce poste, ayant dû descendre à la côte pour cause de maladie. Roger avait déjà fait un voyage à la côte orientale avec le commandant Becker. La situation aux Stanley-Falls était mauvaise, car les Arabes y étaient solidement établis et ils s'étendaient chaque jour davantage. De ce côté, les entreprises de l'Association internationale africaine se trouvaient donc sérieusement menacées.

Un courrier venu de Léopoldville en baleinière avait apporté à Stanley une longue lettre du capitaine Hanssens,

dont les travaux au Niadi-Kwilu étaient en plein développement. A Stanleyville, le grand explorateur avait reçu une missive du lieutenant Storms, qui lui annonçait la fondation du poste de M'Pala à la rive occidentale du lac Tanganika. C'était la jonction opérée entre les entreprises belges parties des côtes orientale et occidentale d'Afrique et la réalisation d'un point important du programme du Roi.

Le 17 janvier, Stanley prit congé de moi, en me recommandant, une fois de plus, beaucoup de prudence et de tact avec les Bayanzi et spécialement avec leur chef Ibaka. Il ne me laissa aucun des secours que je lui demandais, mais promit de revenir bientôt m'apporter des approvisionnements et des effets personnels. Les indigènes assistèrent en nombre à son départ. Dès que la flottille eût quitté la rive, je me rendis à ma besogne, tandis que les noirs, d'une façon toute naturelle, prirent congé de moi comme si rien ne s'était passé.

Ma première tâche fut de relever la station. Je disposais d'un personnel très réduit : onze Haoussas et dix Zanzibarites. Tous rivalisèrent de zèle et, un mois après, quand je reçus la visite de M. de Brazza, je pus le recevoir fort décemment. Il venait de l'Alima et connaissait les difficultés avec lesquelles nous étions aux prises chez les turbulents Bayanzi. Il n'y fit que de discrètes allusions. Nous passâmes fort agréablement quelques heures ensemble et il me quitta vers le milieu de l'après-midi, bien que je l'engageasse vivement à passer la nuit à Bolobo. Il était accompagné d'une flottille de trois pirogues, escortées par quelques Sénégalais. Il toucha à Tshumbiri, mais n'y obtint rien de tangible, malgré ses tentatives de nouer des relations avec les Bayanzi de cet endroit.

Relations avec les indigènes. Leurs mœurs et croyances. — Mes relations avec les indigènes devinrent réellement

cordiales. J'étais de toutes leurs cérémonies et ils n'éprouvaient aucune gêne en ma présence. De mon côté, je m'efforçais de me plier aux coutumes locales autant que le permettaient les devoirs d'humanité et je participai ainsi aux manifestations de joie et de douleur des indigènes. A la naissance de l'enfant d'un notable, j'envoyais un présent; à la mort d'un indigène, j'offrais également une pièce d'étoffe pour aider à l'ensevelissement.

Seul, le vieux chef Manga — c'était dans son village que deux de nos Zanzibarites avaient eu la tête tranchée — resta longtemps rebelle à mes avances. Je n'en continuai pas moins à avoir pour lui les mêmes attentions qu'envers les autres notables. Un matin, je reçus la visite d'un émissaire de ce chef qui exprimait le désir de me voir, faisant ajouter que seul son grand âge l'empêchait de se rendre lui-même à la station. Je ne me fis point prier et bientôt je me trouvai en la présence du vieux potentat. Il me serra la main, m'engagea à m'asseoir et remplit immédiatement une coupe de malafu (bière de canne à sucre) à mon intention. Il y trempa les lèvres le premier et, malgré la malpropreté repoussante du bonhomme, je dus vider la coupe. Il n'avait guère été loquace jusque-là. Je ne perdis rien pour attendre. Il fit débuter son discours à l'époque du premier passage de Stanley, en 1877, pour en venir, enfin, à l'objet de ma visite. En manière de péroraison, il m'assura de sa grande amitié et affirma que depuis longtemps il m'aurait remercié de toutes les attentions que j'avais eues pour lui, si on ne lui avait pas dit tant de mal des blancs. Et je dois dire, à la louange de Manga, qu'il resta fidèle à ces sentiments et que, par la suite, il m'exprima souvent ses regrets d'avoir fait tuer deux de nos hommes. Mon amitié avec Manga devait avoir sa répercussion sur mes relations avec les Ba-Nunu. L'espèce de crainte que j'inspirais à ceux-ci provenait de l'influence que Manga

exerçait sur eux. C'était surtout Manga, parmi les Bayanzi, qui, en mariant ses filles aux chefs Ba-Nunu, s'était créé des appuis chez ceux-ci. Il y possédait une réelle influence et aussi un certain prestige à cause de son grand âge. Dès que je fus devenu l'ami de Manga, tous les villages Ba-Nunu s'ouvrirent comme si une fée y avait été porter la bonne parole pour moi. Je n'avais eu jusque-là que des relations — mais celles-ci très suivies et très cordiales — avec le jeune chef du village Ba-Nunu le plus rapproché de la station, du nom de N'goie. Il avait en moi une confiance aveugle et se plaisait à s'entretenir des pratiques du fétichisme. Il avait parfois des aveux surprenants.

Depuis que mes relations s'étaient ainsi généralisées, je me promenais librement des heures entières dans les villages. Je m'y rendais souvent le soir et il arrivait que je prisse place dans le cercle, autour du feu, sans que les indigènes, distraits par la conversation, se doutassent de ma présence. Lorsqu'ils m'apercevaient, c'étaient des exclamations de gaieté à n'en plus finir. Ils me grondaient gentiment de m'aventurer ainsi loin de chez moi, à cette heure insolite. Aussi ne me laissaient-ils jamais m'en retourner seul à la station.

Leurs conversations en disaient long sur les réflexions auxquelles ils se livraient entre eux à mon sujet. C'est ainsi qu'ils me questionnèrent un soir sur ce que je ferais s'il leur prenait envie de m'amarrer. Je répondis d'essayer et qu'ils seraient vite renseignés. « Oui, oui, répondirent-ils, vous vous serviriez du petit fusil (ils faisaient allusion à mon revolver) que vous portez toujours sur la poitrine. » Ce revolver était l'objet de vives préoccupations de leur part. Leur désir eût été que je voulusse m'en servir contre un arbre. Je m'y refusai naturellement, en expliquant que c'était mon amulette et qu'en tirant, la balle devait atteindre un être humain, sans même que je visasse. Ils se

montraient très incrédules à l'endroit de mes explications. Cependant, quand je proposais, à leurs risques et périls, d'en faire la démonstration, ils m'engageaient, avec un certain effroi, de n'en rien faire. Ils préféraient garder leur doute.

Ces relations suivies me permirent d'observer quelques côtés caractéristiques des mœurs et croyances des Bayanzi.

LA SIESTE DANS UN VILLAGE DE BOLOBO.

Pays d'origine des Bayanzi. — Venus probablement de l'Ubangi et de la Giri, ils se répandirent le long des deux rives du Congo en aval de l'Ubangi. Lors de notre arrivée parmi eux, ils occupaient la rive gauche du fleuve depuis Irebu jusqu'à Tshumbiri vers l'aval. Les agglomérations principales étaient : Busindi, Lukolela, Bolobo et Tshumbiri. Sur la rive droite, ils occupaient plusieurs centres importants, dont l'un était situé en amont de l'embouchure de l'Ubangi. Ils s'adonnaient principalement au trafic de l'ivoire. Dans l'intérêt de leur commerce, ils visitaient toutes les agglomérations des deux rives du Congo depuis

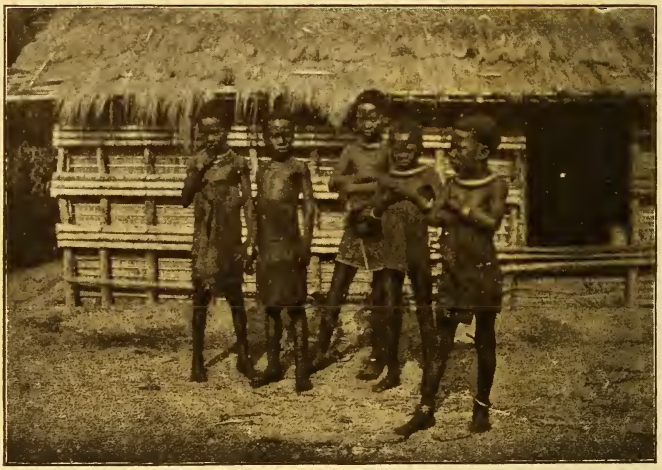
la Lulonga jusqu'au Stanley-Pool ; ils remontaient également le cours de certains affluents. A leur commerce d'ivoire, ils ajoutaient celui des esclaves. Les agglomérations de Bayanzi comprenaient une série de forts villages, variant de cent à trois cents cases, chacun sous l'autorité d'un chef propre. Les chefs choisissaient l'un d'entre eux

TYPES TRÈS PURS DE BAYANZI DE BOLOBO.

qui était chargé de la défense des intérêts communs de la confédération vis-à-vis de l'extérieur. Dans les cérémonies, le chef suprême jouissait de certaines prérogatives ; des honneurs et des égards spéciaux lui étaient dus, mais dans l'agglomération même le village placé sous son autorité directe ne jouissait d'aucune faveur. Ce village devait, vis-à-vis des autres, sauvegarder ses droits

à la façon générale. C'est ainsi que des chefs pouvaient, sans encourir la réprobation, prendre les armes pour défendre leurs droits vis-à-vis du chef suprême qui, à certains égards cependant, avaient des prérogatives considérables.

A Bolobo, le grand chef était Ibaka. C'était un ancien esclave, et le nom d'Ibaka rappelait aux indigènes cette origine. Le signe distinctif de sa qualité consistait en une coiffure, de forme cylindrique, en fibres de palmier



FILLETTES A BOLOBO.

tressé, d'une hauteur de $0^{m},35$ environ. Les chefs bayanzi avaient une réelle autorité sur leurs gens, en tant qu'elle s'exerçât dans les limites fixées par les us et coutumes. S'ils voulaient exiger davantage, ils n'obtenaient rien.

C'est le neveu du côté féminin qui succédait à l'oncle. L'indigène justifiait cette coutume en soutenant que l'enfant de sa sœur perpétuait son propre sang, tandis que son fils était de sang étranger. Il n'était pas rare que pareil successeur vécût loin de son futur fief, pour n'y

apparaître qu'en maître indiscuté. Parfois, il ne connaissait que de nom celui dont il devait tenir tous les pouvoirs.

Mœurs et coutumes des Bayanzi. — La femme cultivait les champs, préparait la nourriture, l'homme construisait la hutte, chassait, pêchait et secondait l'industrie ou le commerce spécial du village; il faisait aussi la guerre.

Jamais les services des gens d'un village n'étaient accor-

ENFANTS.

dés à un chef ou à des gens d'un autre village. A Bolobo, je ne parvins jamais à obtenir l'aide d'un seul homme, le Bayanzi considérant comme dégradant de travailler pour autrui. Au début de notre occupation, ce sentiment leur faisait considérer avec dédain nos Haoussas et nos Zanzibarites. Plus d'un conflit en résulta entre les indigènes et nos hommes.

La polygamie est générale parmi ces populations. Mais ne possédaient plusieurs femmes que ceux qui, par leur rang social et leurs ressources, parvenaient à faire face aux

besoins de cette famille agrandie. Car chez le sauvage, la polygamie n'entraîne pas de constitution d'un harem, où les femmes sont enfermées et étroitement surveillées. Le Bayanzi, quand il est polygame, possède, en réalité, autant de familles qu'il a de femmes; chacune d'elles vit avec sa descendance dans une habitation distincte, et ces habitations forment une agglomération spéciale autour de la demeure du chef ou maître. Le droit de ces femmes d'aller et venir reste entier. Elles cultivent leurs champs,

comme le font les femmes unies aux esclaves. A tour de rôle, elles prennent place au lit conjugal, quatre jours consécutifs pour les femmes libres et trois pour les esclaves.

Les femmes de chef étaient de deux origines : les femmes libres, celles qui lui étaient offertes en mariage par ses pairs et par les hommes libres, et les esclaves qui sont, ou bien des enfants d'esclaves du village, ou des esclaves achetés au dehors. Les enfants nés de ces premières unions sont libres, les autres sont esclaves. Les filles issues d'esclaves du village sont souvent retenues par les chefs dès

l'enfance, en prévision d'épousailles futures. C'est ainsi que l'on entend parfois des enfants appeler leur chef : mon mari. L'enfant sait le sort qui lui est réservé, sans y attacher autrement d'importance, mais déjà en présence de son futur maitre et seigneur, elle ne se comporte pas comme les autres enfants. Elle déploie pour lui une certaine coquetterie affectueuse. Et ces attentions m'ont semblé être agréables à celui qui en était l'objet.

C'est évidemment un grand honneur pour une famille

que d'être ainsi distinguée, et elle y gagne certainement en considération, Cependant, tout bas et en me faisant promettre la discrétion, des parents se sont plaints à moi de cet usage. Il est profondément immoral puisqu'il aboutit à cette conséquence que l'on voit souvent un vieux chef entouré d'un essaim de jeunes et jolies filles, qui feraient le bonheur d'habitants du village, mieux désignés pour réaliser des unions assorties.

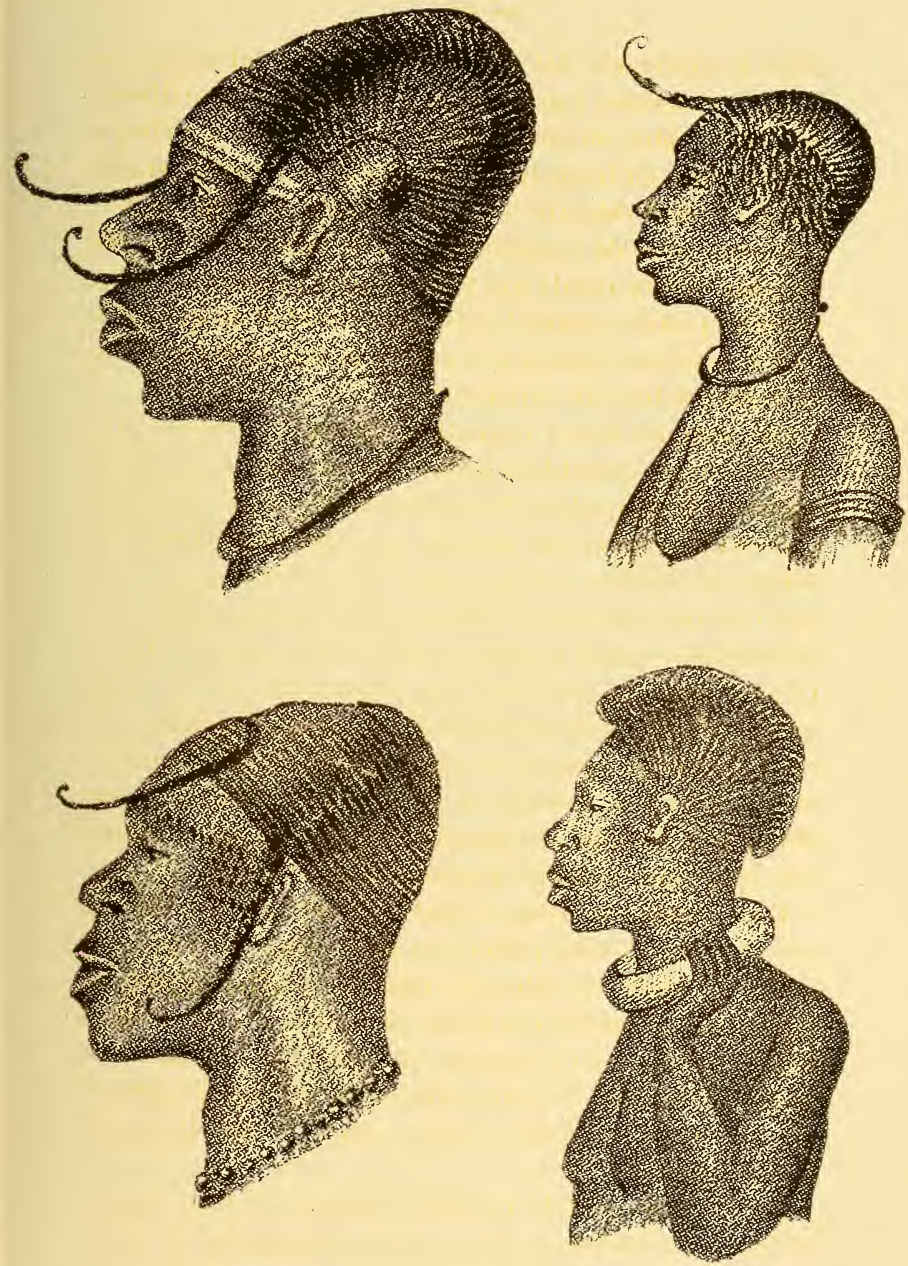
Un chef, pour être admis à épouser une femme libre,

avait à payer une dot qui dépendait de l'importance de l'union contractée. Les éléments d'appréciation sont divers, et le désir plus ou moins grand du prétendant d'arriver à ses fins entre en ligne de compte. La somme payée est rendue si l'épouse retourne chez ses parents. La séparation a lieu pour cause de mésintelligence, de maladie, d'adultère ou pour divers motifs qui font toujours l'objet d'un débat entre les parties. Souvent aussi, les contestations qui s'élèvent à ce propos mènent à la guerre, et sont alors tranchées en vertu du droit du vainqueur.

Les hommes libres peuvent également contracter plusieurs unions, quand leur fortune et les influences dont ils disposent le permettent. S'il jouit d'une grande considération, s'il est riche et possède des esclaves à même de porter les armes, en un mot s'il est de ceux avec qui l'on doit compter, l'alliance d'un homme libre sera recherchée à l'égal presque de celle d'un chef de village. Il n'est pas rare de voir un personnage de ce rang social se dégager de toute tutelle et s'ériger lui-même en chef. Il court évidemment tous les risques de la guerre, mais s'il se sent soutenu et suffisamment puissant pour affronter la bataille, il affirmera sa volonté et se mesurera avec quiconque voudrait s'opposer à ses desseins.

Il est difficile de poser en tout ceci des règles absolues, car c'est avant tout parmi ces populations la force qui prime le droit. Le plus bel exemple d'affranchissement n'est-il pas constitué par Ibaka lui-même, qui né esclave s'éleva au-dessus de tous les chefs de Bolobo? En semblable occurrence, il faut toujours rechercher l'influence des féticheurs et Ibaka, en son temps, le fut lui-même quelque peu.

Les esclaves sont la propriété absolue de leur maître. Mais celui-ci s'efforce, par de bons traitements, de se les attacher. L'esclave qui a un maître humain cherche à lui



COIFFURES BAYANZI.

plaire et à le seconder. De son côté, le maître veille à ne pas mécontenter l'esclave, de crainte que celui-ci ne lui échappe par la fuite et n'aille se mettre à la disposition d'un autre chef. Leurs intérêts sont communs : la prospérité du maître assure celle de toute sa clientèle, la ruine de son crédit la livre sans protection au caprice des puissants. Pour s'attacher ses esclaves, le maître facilite des unions entre eux, il procurera même à l'esclave le moyen de contracter une alliance d'inclination, en achetant, s'il le peut, la femme qu'il recherche. En réalité cet esclavage domestique est très doux.

Tous les habitants d'un village sont frères et il est admis qu'entre eux ils se comportent comme s'ils appartenaient à une même famille. Sous ce rapport, la morale est sévère, et toute atteinte qui y est portée est réprimée sans pitié. La faute n'est plus aussi grave quand on va glaner chez le voisin. Mais si celui-ci n'est pas d'humeur complaisante et, surtout, s'il recherche le conflit, on en arrive vite à un *casus belli*. Mais qu'importe au galant qui court aventure !

Certains auteurs, et non des moindres, affirment que la polygamie est naturelle au noir et qu'elle serait même un bien. Quelle hérésie absolue ! La polygamie est cause de la plupart des malheurs qui s'abattent sur les tribus. Les guerres continuelles, les rapts, les vengeances ne proviennent, en ordre principal, que de cette même cause. Et en faut-il une autre explication que l'examen même des circonstances dans lesquelles la polygamie se pratique? Si les chefs, les puissants, enlèvent la plupart des femmes, et les plus belles, que reste-t-il pour la masse? Les conséquences sautent aux yeux et elles doivent frapper ceux même qui n'ont pas vécu au contact du noir.

Est-il nécessaire d'affirmer que généralement les noirs aiment leurs enfants?

Commerce et industrie. — Certaines choses d'ordre et d'intérêt général étaient parfaitement réglées chez les Bayanzi, pour faire vivre la confédération sur elle-même. Tel village s'adonnait plus spécialement à la pêche, tel autre à la fabrication des armes, tel autre au commerce de l'ivoire et, par les échanges, ils se pourvoyaient mutuellement des produits de leurs industries respectives. Une fois qu'un village avait accepté un de ces rôles, il avait à le

POTIERS A BOLOBO.

poursuivre sans relâche, au risque de représailles de la part des autres.

Dans les échanges, il était fait usage, comme valeurs, de plusieurs unités. L'unité supérieure était l'esclave, qui valait un certain nombre de fusils, chaque fusil valant à son tour un certain nombre de barillets de poudre de traite et ainsi de suite jusqu'aux unités inférieures, le mitako, fil de cuivre de $0^{m},39$ de longueur environ, le caurie et même le coquillage indigène. Aussi l'énumération de ce que valait une pointe d'ivoire d'une certaine

importance était-elle très longue et le propriétaire de l'ivoire, pour ne rien oublier du prix de vente, ne cessait, pendant la transaction, de répéter tout ce qu'elle représentait. Quand il s'agissait de plusieurs défenses, ce devenait un véritable casse-tête. A force de répéter la leçon apprise, celle-ci était débitée avec une apparente aisance, réellement déconcertante.

SENTIER DANS LES HAUTES HERBES CONDUISANT A UN VILLAGE INDIGÈNE.

Le Bayanzi ne cultivait guère que le manioc. Il se pourvoyait des autres denrées nécessaires à sa subsistance aux marchés qui se tenaient tous les quatre jours dans les villages de l'intérieur, où les habitants de la forêt qui s'étend entre le Congo et le lac Léopold II venaient apporter leurs produits. Le lieu du marché était neutralisé, ainsi que

les routes y conduisant. Les ennemis du moment pouvaient s'y rencontrer sans être autorisés à se livrer à aucun acte d'hostilité. Ce trait des mœurs bayanzi, comme bien d'autres, est commun à toutes les peuplades de l'Afrique équatoriale.

Le commerce d'ivoire se pratiquait surtout le long des rives, bien que parfois il en fût apporté aux marchés de

BAYANZI ALLANT PRENDRE POSSESSION DE LEUR PIROGUE.

l'intérieur. Les gens de Bolobo se rendant à Kinshassa, chez les Bateke, pour y échanger les pointes d'ivoire contre les produits d'Europe, avaient à organiser une véritable expédition. Souvent en ces circonstances, les villages se mettaient d'accord et les pirogues réunies en convoi marchaient de conserve.

Ces pirogues ont un aspect très spécial : au centre, recouvert de nattes, sont disposés les marchandises et les vivres; à l'avant et à l'arrière, placés sur deux rangs, se tenaient les pagayeurs, au nombre de douze à vingt-quatre, suivant la grandeur des pirogues. A la proue de l'embarcation opère celui qui la dirige, il frappe en cadence du talon sur le plat bord de la pirogue, pour régler la nage. Les pagayeurs nagent alternativement par file : à babord et à tribord. A l'arrière, hissé sur l'extrême pointe, réellement suspendu au-dessus de l'eau, se tient le timonier qui est toujours un jeune homme. C'est l'homme d'avant qui lui indique par le mot *terre* ou *eau*, s'il doit diriger l'embarcation vers le large ou vers la rive. L'équipe ne se mettrait jamais en marche sans avoir attaché un coq vivant à la proue de la pirogue et, à proximité, le fétiche qui doit protéger la caravane contre les incidents fâcheux. Quand un chef est du voyage, il se fait accompagner de plusieurs femmes, généralement deux ou trois. Un barde accompagne toujours l'expédition. Il improvisera des chants de circonstance et au besoin se répétera tout le long du voyage. Il met en chanson les incidents des voyages présents et passés.

Le départ du village donne lieu à une véritable cérémonie : les adieux sont longs, les recommandations à ceux qui restent et à ceux qui partent, s'entrecroisent sans répit. Ne voyons-nous pas la même chose chez nous, à Ostende, au départ des chaloupes pour la grande pêche? En voyage la prudence se recommande, les voyageurs sont exposés à toutes sortes d'embûches et gare à celui qui y tombe. La femme surtout jouera ici un grand rôle, car l'indigène, sous ce rapport ne connaît pas les articles du Décalogue qui défendent de convoiter et de prendre le bien d'autrui. Elles sont longues et nombreuses les histoires qu'ont à raconter à ce sujet les indigènes. Ils ne manquent d'ailleurs pas

chez eux de tendre les mêmes pièges aux étrangers. Et combien ils sont experts en la matière !

Ces voyages sont pénibles, car ils doivent être entrepris en saison des pluies. En saison sèche, en effet, le vent souffle régulièrement et soulève des vagues qui rendent la navigation dangereuse aux pirogues. Par contre, pendant les pluies les voyageurs auront à subir les tornades contre

BAYANZI PRENANT LEURS DISPOSITIONS DE DÉPART.

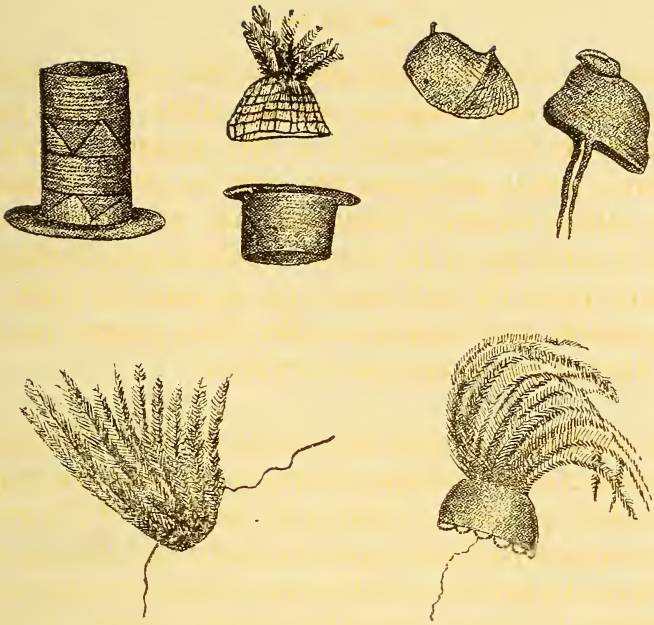
lesquelles la fuite à la rive, en un bon refuge, constitue le seul salut.

Les tornades viennent généralement de l'est et sont annoncées par de gros nuages sombres, qui apparaissent soudain à l'horizon. Ils marchent avec une rapidité très grande vers le zénith, où ils ne tardent pas à se déchirer et à déverser vers la terre de véritables cataractes accom-

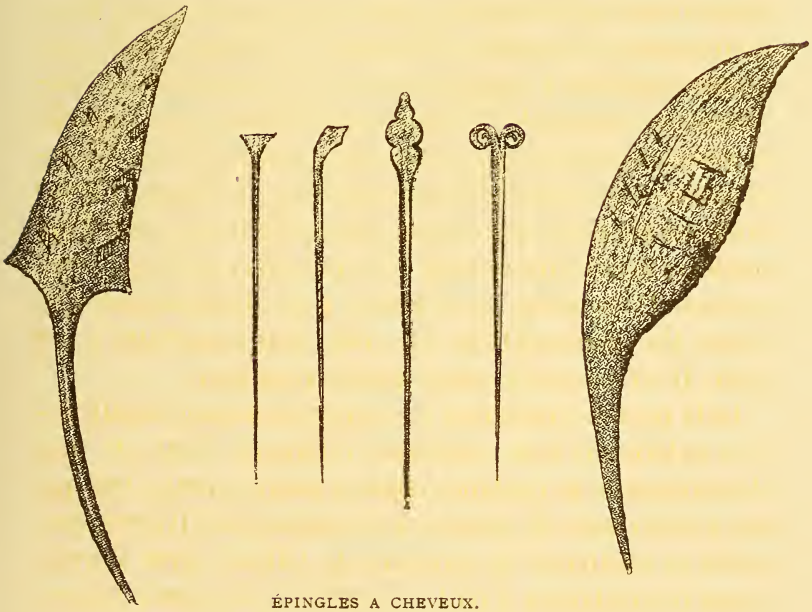
pagnées de vent et d'orage qui, par leur violence, jettent l'épouvante. Les indigènes ont un talent spécial pour s'abriter. Ils lient ensemble à la rive quelques branches d'arbres, jettent par-dessus une natte ou deux et, après avoir allumé un feu, se blottissent sous cet abri et y sont aussi à l'aise que si les éléments n'étaient pas déchaînés. A terre quand ils sont surpris par la pluie, ils fuient et au préalable pour ne pas mouiller leurs pagnes, ils les enroulent et les placent sous leurs bras.

Le fétichisme. — Chez les noirs du Congo le fétichisme est autant d'ordre politique que religieux, pour autant que l'on puisse qualifier de religion les pratiques d'une grossière superstition. Tout ce qui se rattache au fétichisme est réglé, par les prêtres ou féticheurs, d'accord avec les chefs indigènes. C'est une institution destinée surtout à faire adopter par la masse les décisions des dirigeants, en leur donnant une consécration occulte. C'est si vrai que j'ai eu fréquemment l'occasion d'entendre de jeunes chefs, non encore habitués à s'appuyer sur les manifestations fétichistes, se moquer de la trop grande crédulité avec laquelle la masse accueillait ces sortes d'oracles. Est-ce de l'auto-suggestion, ou toute autre manifestation d'ordre psychique? Toujours est-il que les anciens féticheurs et les chefs d'âge semblent croire sincèrement à la puissance de leurs invocations. Le profane est d'autant plus impressionné que toutes les manifestations du culte sont soustraites à ses yeux. Il n'en connaît jamais que les résultats.

De la part de l'indigène, on n'aperçoit aucune manifestation extérieure d'un sentiment religieux. Tout au plus s'entourent-ils de quelques objets d'usage courant, tels que des pots en terre de formes et de dimensions diverses, auxquels ils attribuent le caractère de fétiche après y avoir versé des mélanges d'huile, d'arachide, de n'gula (écorce



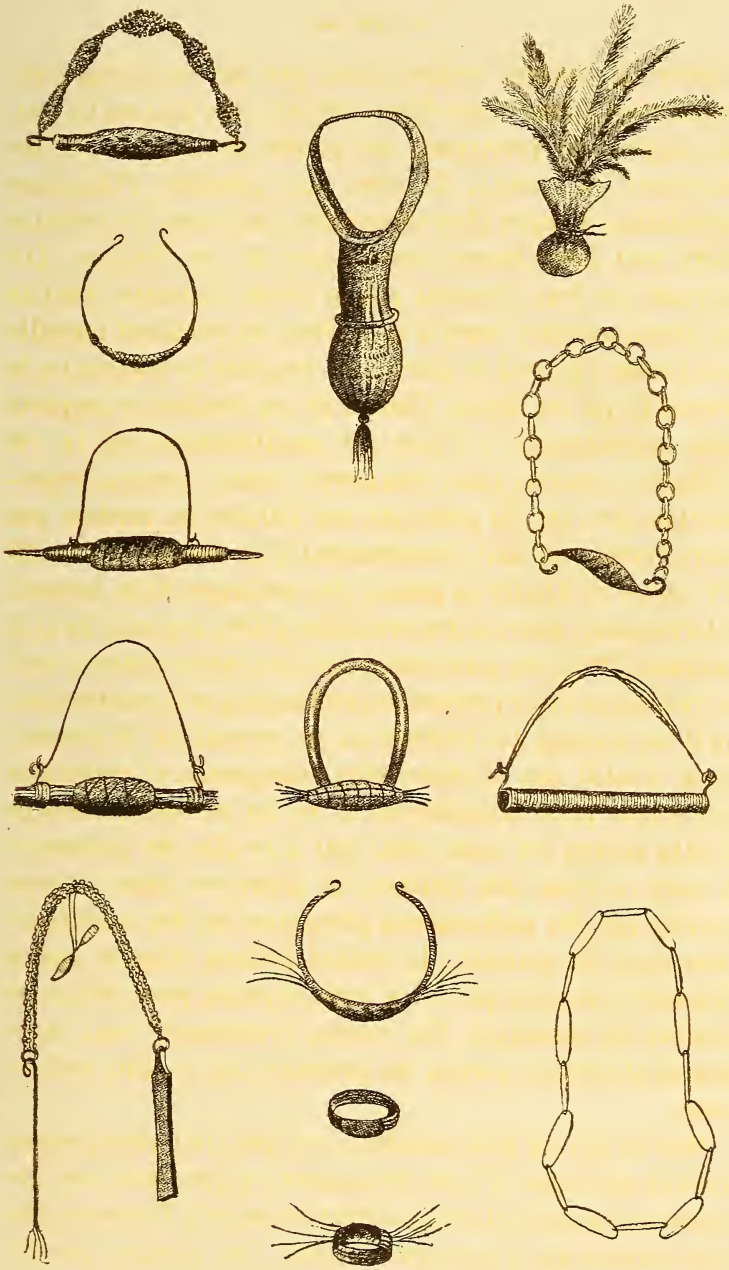
COUVRE-CHEFS.



ÉPINGLES A CHEVEUX.

d'arbre de couleur rouge), ainsi que des coquillages qui renferment à leur tour divers objets : des plumes de coq, de chapon, de perroquet, des griffes de léopard ou des morceaux de peaux. Il n'est pas possible d'imaginer assemblage d'objets plus disparates. Les cases de certains chefs sont littéralement encombrées de ces fétiches. Les Bayanzi ne leur donnent pas la forme humaine. Parfois un dessin grossier tracé à la surface du récipient rappelle une forme d'animal et alors c'est toujours le serpent ou le crocodile qui est figuré. Chacun de ces fétiches se rapporte plus spécialement à l'une des manifestations de la vie indigène : guerre, paix, commerce, santé, voyage, reproduction, etc., etc. Et pour que ces fétiches ne perdent pas leurs vertus, on doit constamment s'en occuper : il suffit d'y verser de l'huile de palme, des mélanges dans lesquels interviennent souvent des arachides pilées, des noix de kola mâchées. Pour ces soins usuels, le chef opère souvent seul et c'est après avoir préparé ces mélanges par la mastication, qu'il en asperge les fétiches en se servant de la bouche; aussi n'est-il pas d'objets plus répugnants et répandant une odeur plus nauséabonde. Il va de soi que le fétiche le plus ancien est aussi celui qui a le plus de puissance. A part ce culte des fétiches, le nègre se laisse impressionner par des phénomènes physiques ou des manifestations de la vie animale : le combat de deux chapons amène la guerre; un chat qui a les poils hérissés peut déchaîner nombre de calamités. Ces menus événements sont enregistrés et servent parfois de prétexte aux conflits recherchés.

Mais ce qui est plus nuisible, c'est que l'indigène prétend trouver une cause à tout événement, et que, dans des circonstances graves, il croit ou feint de croire à l'intervention d'un ennemi qui a provoqué le mal. Une pirogue est-elle renversée par la vague, un crocodile enlève-t-il un



AMULETTES BAYANZI.

baigneur, la mort frappe-t-elle un parent ou un ami, celui qui a jeté le mauvais sort doit être découvert, si on ne veut courir le risque de continuer à s'exposer à ses desseins néfastes. Il en résulte des crimes atroces, commis au nom du principe de justice.

O-HOLÉ!
INDIGÈNE INVOQUANT LA LUNE.

C'est en ces circonstances que l'union s'affirme étroite entre les chefs et les féticheurs. Parfois ceux-ci se réunissent en nombre dans les cas d'importance, et se livrent entre eux à une diplomatie serrée, pour arrêter les conclusions auxquelles ils devront s'arrêter. Car il ne faut pas oublier qu'ils arrivent avec l'aide des chefs à s'arroger le droit de vie ou de mort en ordonnant l'application de l'épreuve du poison. Dans ce dernier cas, ils sont maîtres des mélanges à faire absorber à l'inculpé et peuvent sauver ou tuer à leur guise. On comprend que ceux qui disposent de pareilles armes soient universellement craints. Parfois c'est l'oracle d'un féticheur qui est attaqué, et si les influences et les ressources dont il dispose ne sont pas suffisantes, il succombe dans la lutte. J'ai vu ainsi un de ces féticheurs déchus, mener une existence misérable, dédaigné et méprisé par tous; c'était la vengeance du populaire.

Les féticheurs tiennent commerce d'amulettes qu'ils vendent aux naïfs; elles possèdent des vertus variées et tout

dépend du prix qu'on y met. Il n'y a aucun mal contre lequel le féticheur n'ait la prétention de préserver. Néanmoins, faites mine de saisir une arme pendant qu'un indigène s'étend en de longues phrases pour expliquer qu'il a une amulette le rendant invulnérable et vous le verrez généralement détaler à toutes jambes. Il n'en est pas moins vrai que dans la surexcitation produite par des préparatifs de guerre, l'indigène se convainc de la puissance de ses fétiches et sa croyance l'amènera à accomplir des actes d'une folle témérité.

Je n'ai jamais vu d'indigènes invoquer le soleil. Par contre, la lune est l'objet d'un certain culte de leur part. L'apparition de la nouvelle lune est saluée de cris de joie. On l'implorera pour que la lunaison soit favorable. En voyage, dès qu'elle apparaît, l'indigène l'invoque afin qu'elle détourne de lui les mauvaises rencontres, les maladies, etc., etc. La pleine lune également est l'occasion de réjouissances, de danses qui se prolongent loin dans la nuit. Ces pratiques sont assez générales à toute cette partie de l'Afrique. Les éléments aussi sont l'objet de leurs préoccupations. A l'approche des tornades, les indigènes font de grands gestes vers l'horizon pour écarter le danger.

Croient-ils en Dieu? L'idée de Dieu est certainement bien confuse dans leur esprit; cependant, ils parlent souvent d'un être invisible existant dans les cieux, dont les dispositions sont bonnes ou mauvaises, selon le bon ou mauvais sort qu'ils subissent dans le moment. Ils croient plutôt aux esprits, et ceux-ci sont toujours mauvais. C'est à les apaiser qu'il faut s'employer.

Je citerai quelques exemples qui feront bien voir comment, dans la pratique, les choses se passent.

Incidents journaliers de la vie indigène. — Un matin, j'entendis s'élever, du village de N'Goïe, une clameur

d'épouvante et j'appris qu'un des enfants du chef avait été enlevé par un crocodile. C'était le fait évidemment d'un ennemi qu'il fallait à tout prix découvrir. Ce ne fut pas long : les féticheurs désignèrent la mère, c'est-à-dire une des femmes de N'Goïe lui-même comme étant la coupable, engageant la responsabilité du chef sous le prétexte que le village entier était hanté par le mauvais esprit. Les voisins coururent aux armes et menacèrent N'Goïe. Une palabre de guerre eut lieu, au cours de laquelle N'Goïe proclama son innocence et obtint que les féticheurs déclarassent que les présages semblaient indiquer que N'Goïe aurait le pouvoir de découvrir le coupable. Il opéra donc de concert avec ses complices et le fétiche ayant reçu l'ordre de se diriger vers la maison du coupable s'arrêta obstinément devant la maison du chef d'un village voisin. Le bruit s'en répandit avec la rapidité de la foudre et le malheureux dut fuir hâtivement en pirogue, avec tous ses fidèles, sans quoi il eût subi un sort horrible. Il alla édifier un nouveau village en aval de l'agglomération Bayanzi, en un endroit isolé.

Et voyez jusqu'où va la fourberie de ces faux croyants : si j'ai parlé de l'incrédulité de certains jeunes chefs, c'est précisément en faisant allusion à l'événement que je viens de décrire. Me trouvant quelques jours plus tard chez ce N'Goïe, qui commanda si bien aux fétiches, je lui fis remarquer que j'étais incommodé par une très mauvaise odeur. Il se retourna, me montra le fétiche voyageur, expliquant que les matières variées que le féticheur venait constamment y déposer provoquaient cette odeur nauséabonde et, comme s'il poussait le cri du cœur, il ajouta : « Mais jamais le fétiche n'a bougé ! » Comme je lui rappelais les cérémonies récentes, il partit d'un éclat de rire, mais me pria aussitôt de ne pas divulguer ce qu'il venait de me révéler si imprudemment, car je mettrais ses jours en

danger. Je voulus pousser plus avant l'expérience et je plaignis le chef fugitif si injustement privé de la plupart de ses gens. Comme il affectait de ne pas me comprendre, je lui demandai ce qu'il ferait si cette innocente victime se présentait devant lui. A ma grande surprise, il se leva et brandit sa lance, pour m'indiquer qu'il l'étendrait à ses pieds! Et cette fois, son attitude farouche me parut aussi sincère que les aveux qu'il venait de me faire. Le fétiche n'avait fait que servir une vengeance personnelle de N'Goïe.

Ibaka fait mettre à mort l'enfant de sa favorite. — Lorsque sa favorite le rendit père pour la trente-sixième fois, Ibaka, afin de ne pas être privé de la mère pendant la période de l'allaitement, fit immoler l'enfant.

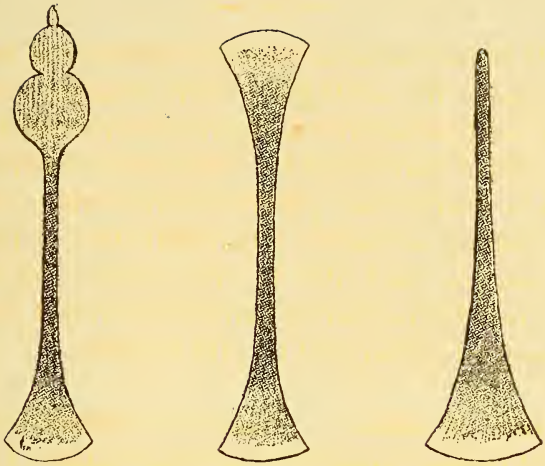
Ayant appris cet épouvantable forfait, je fis entendre de violents reproches au chef et je le menaçai de lui retirer mon amitié. Il se retrancha derrière les manifestations des esprits, qui avaient révélé que le malheur s'abattrait sur la tribu si l'enfant n'était pas sacrifié. Et ce barbare chercha à m'expliquer, sans grande conviction apparente, que les esprits avaient eu raison, car les féticheurs s'étant retirés dans les bois pour examiner les entrailles de l'enfant, avaient constaté qu'elles étaient remplies de choses immondes, preuve certaine que des malheurs épouvantables se préparaient à s'abattre sur son peuple.

Parfois aussi, les mères, pour se débarrasser d'un enfant, provoquent un accident. Je pus constater en une occasion qu'un enfant avait été volontairement noyé. Les mères ont coutume de baigner leurs bébés en les plongeant dans les eaux du fleuve. Normalement, l'enfant est plongé à plusieurs reprises dans l'eau, et est complètement submergé pendant un court instant. La mégère avait tenu l'enfant assez longtemps sous l'eau pour provoquer la mort. Je dois dire que cette fois les fétiches tentèrent de

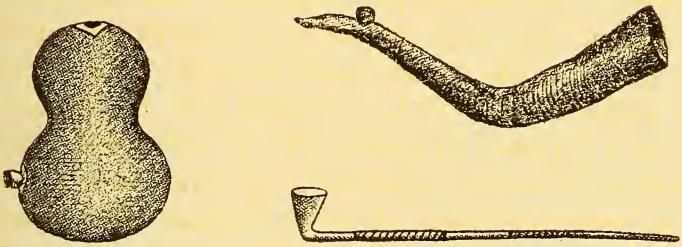
venger la morale outragée, les choses faillirent se brouiller et la coupable fut sur le point d'être écharpée vive. Elle finit par s'en tirer malgré un charivari de plusieurs heures auquel prirent part toutes les commères des environs et grâce à la distribution, plusieurs jours durant, de généreuses libations de malafu : tout finit dans la joie. Il y aurait bien des cas à citer de l'intervention des fétiches dans la vie indigène, mais je finirai en décrivant une autre de ces manifestations parmi les plus usuelles.

L'épreuve du poison. — Toutes les femmes d'un chef nommé Wulewule tombèrent gravement malades, à l'exception de l'une d'entre elles qui, florissante de santé, jouissait d'une magnifique corpulence. Sans nul doute, un mauvais sort avait été jeté et la coupable ne pouvait être que la seule femme restée indemne. Celle-ci était une gaillarde qui avait bec et ongles pour se défendre ; admise à l'épreuve du poison, elle en sortit victorieuse. Quand je fus mis au courant de ce qui venait de se passer, je me rendis au village et je vis l'accusée triomphante, parée de ses plus beaux atours, hissée sur une espèce de trône, autour duquel toutes les femmes accourues proclamaient son innocence en d'innombrables improvisations chantées sur un rythme de danse. Le chef accusateur eut à payer une forte amende qui, suivant l'usage, fut aussitôt convertie en malafu : car tout se termine généralement, au Congo, par des danses et des libations, les bonnes comme les mauvaises fortunes.

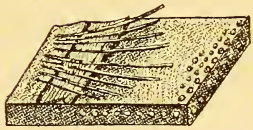
Funérailles indigènes. — Les féticheurs président également aux cérémonies funèbres. Le Bayanzi croit à une vie future, mais il n'établit pas de rapport entre le sort qu'elle lui réserve et les actes méritoires ou répréhensibles dont il aura rempli son existence terrestre.



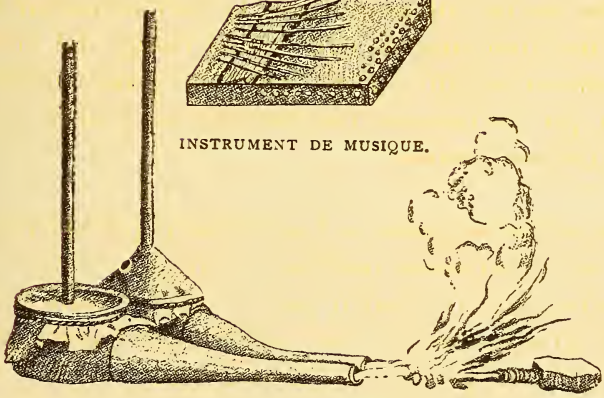
ÉPILOIRS.



PIPES.



INSTRUMENT DE MUSIQUE.

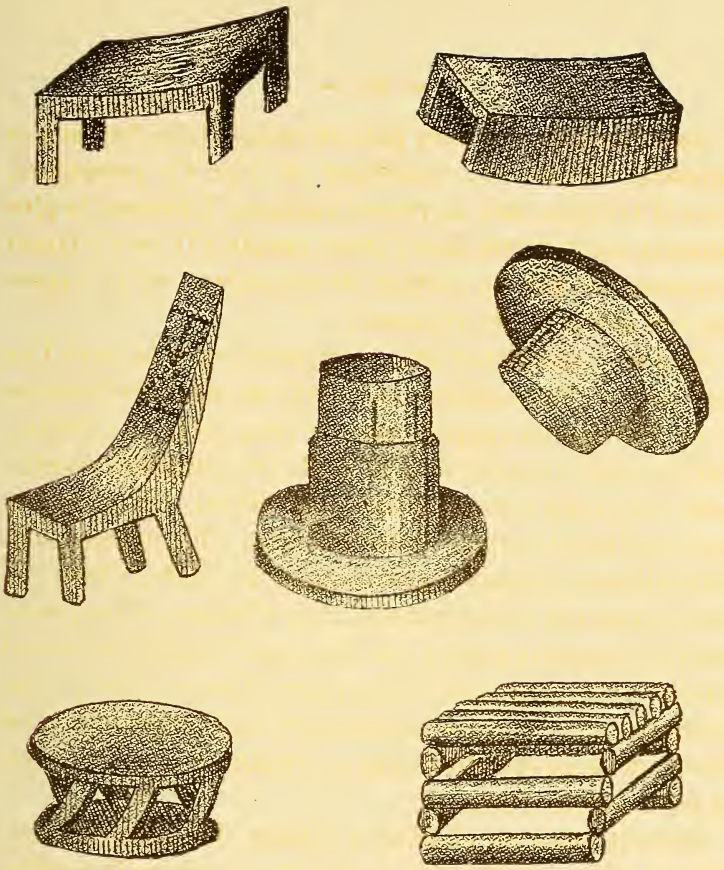


SOUFFLET DE FORGE.

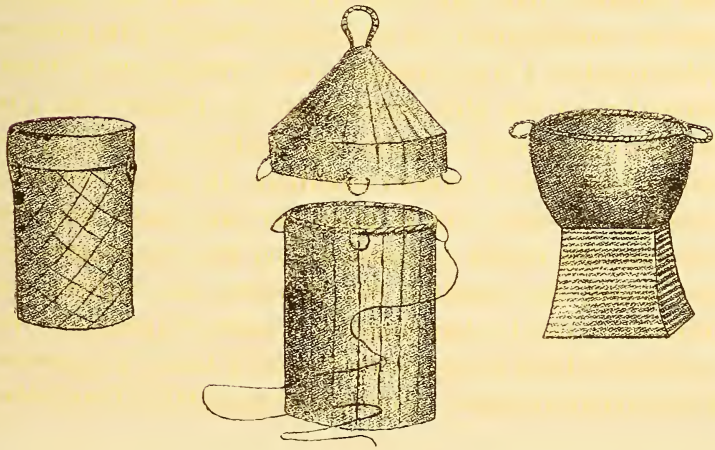
Dans l'au-delà, l'on sera plus ou moins riche, heureux et puissant, suivant les conditions où l'on s'y présentera. C'est là l'origine des sacrifices humains. L'homme le plus puissant serait déchu dans l'autre monde s'il ne s'y faisait accompagner par un cortège de ses esclaves et n'y apportait une partie de ses richesses.

C'est en conséquence de ces croyances qu'à la mort d'un chef ou d'un homme libre, on sacrifie un nombre d'hommes et de femmes en rapport avec le rang social du défunt. Parfois aussi, on place dans la tombe des indigènes vivants, dont les corps servent d'assise au défunt. Ces sacrifices s'accomplissent suivant différents rites : les femmes sont généralement pendues à proximité de la tombe, tandis que les hommes ont la tête tranchée. Les victimes sont exposées pendant plusieurs jours à côté du corps. L'indigène prétend qu'elles sont heureuses de leur sort. Tout ce que j'ai pu constater, c'est que ces malheureux sont épouvantés à tel point, qu'ils ne semblent plus se rendre compte de ce qui se passe autour d'eux.

Souvent aussi on cherche à acheter des esclaves étrangers au village, de façon à ne pas trop entamer la population de celui-ci. Il est d'ailleurs à remarquer que la qualité des esclaves, leur âge, leur force, ne sont pas toujours pris en considération ; on ne semble attacher d'importance qu'au nombre. J'ai pu constater avec certitude que c'étaient généralement les plus misérables, les femmes les plus vieilles, qui étaient immolés. Les étoffes et objets divers faisant partie de la fortune mobilière du défunt servent à ensevelir le corps. On le place sur une chaise que l'on recouvre des étoffes auxquelles l'on fixe extérieurement des perles, des assiettes, des gobelets, des cuillers, des fusils, etc., etc. Le tout forme une masse volumineuse qui constitue la bière à laquelle on cherche à donner l'apparence d'une civière allongée, facilement transportable. Cette bière



SIÈGES.



PANIERS.

est promenée par les villages avant l'enterrement. Les porteurs affichent une violence extrême en accomplissant cette partie du rite funéraire, ils se précipitent à travers les rues des villages, passent et tourbillonnent dans les parties élargies et finalement tombent épuisés, le corps couvert de sueur. Ils ne s'inquiètent guère de ce qu'il peut advenir du cadavre pendant ces courses folles : il appartient aux spectateurs de s'efforcer de le maintenir en équilibre sur ses assises. C'est une cérémonie véritablement infernale, destinée à effrayer les esprits et à écarter leurs noirs desseins.

Les femmes libres sont enterrées en grande pompe. Mais pour l'esclave le cérémonial est plus simple. Il peut devenir imposant quand on désire célébrer certaines vertus extraordinaires que possédait le défunt. En l'espèce, c'est surtout la vertu guerrière qui est exaltée. La tribu honore le mort, dans l'espoir d'hériter de sa bravoure en décidant l'esprit du défunt à passer dans le corps de chacun de ses membres, de façon à faire d'eux autant de héros. La guerre était en honneur, car c'est par elle qu'on imposait la loi au plus faible. Il fallait être fort et vaillant pour ne pas subir le joug du voisin. D'où le culte spécial rendu à la bravoure.

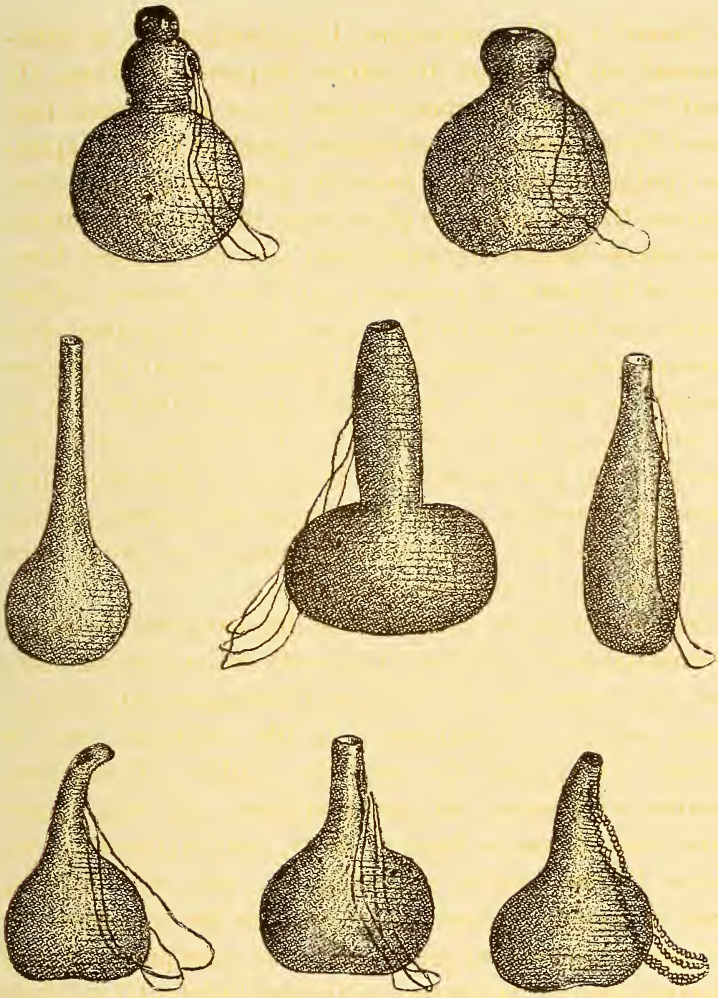
Telles sont les phases émouvantes du drame qui se déroule quand la mort vient frapper l'indigène. Mais ces cérémonies sont précédées d'un apparat moins bruyant et plus impressionnant par sa simplicité. La mort d'un des habitants semble tout d'abord plonger le village dans la consternation. Ce n'est qu'après, quand les danses et les libations auront échauffé les esprits, que se produit l'explosion de sauvagerie que nous venons de décrire.

Dès que la mort est constatée, les proches et successivement tous les habitants, se répandent par le village, se lamentent, pleurent, se prosternent, se roulent par terre et

UNE EXÉCUTION CHEZ LES BAYANZI.

se livrent à mille contorsions. En s'abordant, ils se questionnent sur le départ du maître, du parent, de l'ami. Où est-il ? Parti pour le grand voyage. Il ne nous aimait donc plus ? Et ces scènes se prolongent pendant toute l'exposition publique du corps, jusqu'au jour des grandes cérémonies. Mais la première phase reste intime, les habitants des autres villages n'y participent pas. Le corps est lavé, paré, et la toilette est poussée jusqu'à ses derniers raffinements : on fait usage en abondance d'huile de palme et de teinture rouge. Le corps est veillé jusqu'au jour de l'enterrement, les femmes ne mangeront que des fruits crus de la terre. En guise de deuil, elles abandonnent les étoffes européennes, pour se vêtir de la façon la plus sommaire; elles s'enduisent la figure et le corps de charbon de bois pilé. Pendant six lunes elles porteront ce deuil, sans jamais user de la moindre ablution.

Des émissaires se rendent dans les environs dès que le cérémonial des funérailles a été arrêté. Et au jour convenu, l'on voit s'organiser de véritables pèlerinages qui, dans un ordre parfait, s'acheminent à la file indienne vers le village du défunt. Ce sont des milliers d'indigènes, hommes et femmes, en grand apparat, qui vont porter leurs condoléances et leurs présents; ceux-ci, consistant en pièces d'étoffes, perles, sonnettes, etc., etc., sont attachés, bien en vedette, autour de la ceinture des visiteurs. Au village les danses sont organisées : aux unes prennent part les étrangers, aux autres les concitoyens du défunt. Le malafu est distribué avec largesse, et il semble extraordinaire que, dans ces conditions, ces bacchanales se déroulent sans que de nouveaux drames viennent les ensanglanter. Les danses varient à l'infini. Les unes sont réservées aux hommes seuls. Les autres aux femmes, à d'autres enfin participent les deux sexes. J'ai vu à une de ces occasions un cercle formé par de vieilles femmes, qui toutes portaient des



CALEBASSES.

ÉCOPES.

casques de cuirassiers au grand cimier, des cuirasses complètes, et de grands sabres qui semblaient par leur ballottement, gêner singulièrement leurs mouvements. Elles exécutaient, portant le costume simpliste que j'ai indiqué, un pas qu'elles cadençaient en battant les mains. Pendant trois jours, sans prononcer une parole, elles exécutèrent invariablement le même pas. Elles semblaient absolument à bout de forces.

C'est seulement quand ces danses se sont poursuivies pendant un nombre de jours variable suivant l'importance du décédé, que l'on passe à la cérémonie même de l'enterrement.

Chose extraordinaire, ce sont les esclaves, les seuls à courir des risques, qui paraissent les plus friands de ces tristes cérémonies. Chacun se croit à l'abri à cause de l'amulette qu'il a obtenue, en la payant combien cher, du féticheur. Quand le malheureux s'apercevra de la vanité de son talisman, il sera trop tard pour se soustraire à son sort.

Un an, deux ans et même davantage après la mort, à l'occasion d'une circonstance grave, heureuse ou malheureuse, l'on procède parfois à une série de nouveaux sacrifices humains pour conjurer l'action malfaisante des esprits par l'intervention du chef puissant qui passe pour exercer encore de l'autre monde une influence décisive sur la destinée des siens. Il arrive même que ces nouvelles hécatombes soient plus importantes que celles qui accompagnèrent les funérailles.

L'on ne se rend pas toujours compte du nombre effrayant d'existences humaines qui étaient sacrifiées annuellement à ces pratiques barbares auxquelles notre établissement au Congo ne tarda pas à mettre fin.

Le séjour à Bolobo. — Ce fut parmi ces populations, à tant de titres si intéressantes à observer, que se déroula mon

séjour à Bolobo. Mon temps, entièrement pris par les soucis journaliers que me suscitaient les indigènes, passait trop rapidement pour que je pusse accomplir toute ma tâche. Le nombre de chefs était considérable, et chacun désirait me soumettre soit un différend avec un de ses voisins, soit quelque idée personnelle sur la politique générale de la région. Mes journées se passaient à recevoir les notables et à aller les visiter. Fréquemment, j'apprenais que des crimes étaient sur le point de se commettre, que des guerres de village à village se préparaient, et toujours j'intervenais le plus rapidement possible. Il ne fallait évidemment pas songer à imposer sa volonté par la force ; nous aurions été chassés du pays et la barbarie aurait repris immédiatement tous ses droits. C'est à la seule diplomatie qu'il fallait recourir. Les indigènes paraissent très intéressés par toutes ces discussions, sans cependant se laisser toujours convaincre. Il leur arrivait parfois de céder, dans des cas qui ne leur paraissaient pas trop orthodoxes. Je parvins à différentes reprises à leur faire renoncer à des sacrifices humains et à échanger les victimes désignées contre leur valeur marchande ! Mais combien il fallait les raisonner et s'entourer de précautions oratoires, car si le populaire n'objectait pas trop, il n'en était pas de même des chefs, et spécialement des féticheurs, qui avaient tout à craindre d'une ingérence étrangère.

Je visitai aussi les villages de la rive droite du Congo, où je passai quelques traités avec les chefs riverains.

Comment j'entrai en relations avec les Ba-Tende. — J'eus énormément de peine à pénétrer à l'intérieur même des terres de Bolobo. Cette partie du pays est habitée par les Ba-Tende et bien que ceux-ci vinssent souvent voir leurs voisins de l'eau, comme ils les appelaient, jamais aucun ne s'était présenté à notre station. Les Bayanzi n'aimaient

pas que je leur parlasse de pousser mes pérégrinations de ce côté et de même qu'ils me dépeignaient auprès des Ba-Tende sous un jour fâcheux, ils me décrivaient ceux-ci comme des êtres terribles, des cannibales, qu'on me conseillait fort d'éviter. Je parvins cependant à entrer en relations avec eux et ils me parurent, au contraire, gens fort paisibles. Ils habitaient la forêt par groupements de famille, ayant adopté cette façon de vivre pour éviter les querelles qui survenaient si fréquemment parmi les habitants des grandes agglomérations. Les chemins qui conduisaient à leurs retraites suivaient tantôt des routes parfaitement tracées, tantôt le lit des ruisseaux qui dissimulaient à l'étranger la direction à prendre. Il fallait un guide sûr pour les découvrir. Je fis d'abord la connaissance d'un vieux chef Ba-Tende qui était le bon sens même, mais d'une prudence peut-être excessive. Il m'annonça sa visite, mais en prévision de cette entrevue, il me fit indiquer un endroit où il pourrait d'abord me contempler à distance. Je le vis, en effet, me dévisager pendant au moins une demi-heure, poser à mon sujet des questions à ses gens et leur faire part de ses remarques. Enfin, apparemment rassuré, il s'avança résolument vers moi et me serra la main. Il demanda que je voulusse retrousser la manche de ma chemise afin qu'il pût contempler mon bras. Il procéda à cet examen qui parut lui donner toutes les garanties désirables et dès qu'il m'eût dit que je ressemblais énormément à un nègre, à la couleur près, il se montra tout à fait confiant. Il s'excusa de s'être fait tant prier, mais en rejeta la faute sur les Bayanzi qui m'avaient décrit comme une espèce de monstre dont la vue provoquait tous les maux. Il prétendit avoir été toujours assez incrédule, car les Bayanzi n'avaient jamais pu lui donner une réponse satisfaisante lorsqu'il exprimait son étonnement de les voir conserver parmi eux un être aussi malfaisant et le bon

vieux riait à l'idée qu'il s'était faite du blanc, alors qu'il le voyait maintenant devant lui si pareil à lui-même. J'étais très flatté de l'heureuse impression produite par ma personne et je serrai vigoureusement la main de mon nouvel ami. Il ne put cependant promettre de me rendre ma visite, car il semblait convaincu, et son peuple

CHEF BA-TENDE.

y insistait fort, qu'il ne pouvait dépasser une certaine limite d'où il apercevait le fleuve, sans qu'il lui advînt malheur. Par la suite, en souvenir de notre rencontre, il m'envoya de temps à autre un présent consistant en victuailles diverses.

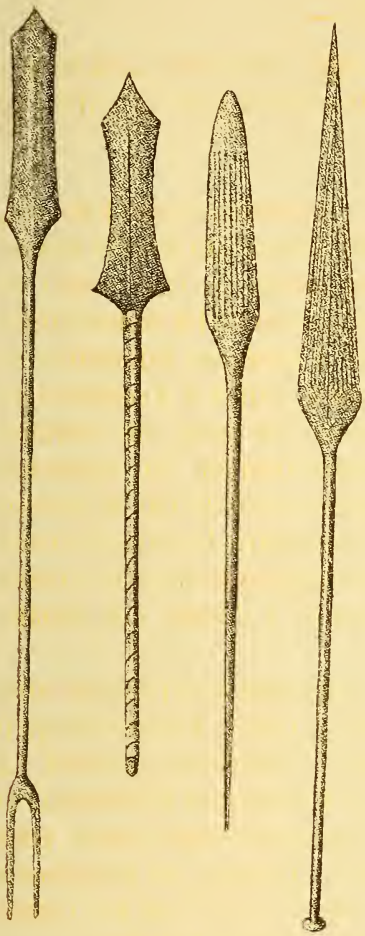
Cet endroit de mon récit se place au mois de février 1884 et depuis le départ de Stanley, je n'avais reçu aucune nou-

velle ni du bas ni du haut Congo. Tous mes soins étaient consacrés au souci de me maintenir en paix au milieu de ces remuants Bayanzi.

Le missionnaire Grenfell. — Un matin, vers 11 heures, on signala une voile à l'horizon. C'est à qui dans la station ferait retentir le plus puissamment le cri traditionnel de « Sail! Oh! » De la station, on apercevait les embarcations doublant un promontoire situé à quelques kilomètres en aval. Cette fois, le temps qu'il fallut à l'embarcation aperçue pour franchir cet espace me parut une éternité. Le visiteur était le missionnaire Grenfell qui remontait hardiment le fleuve en baleinière, dans le but de pousser jusqu'à l'Equateur afin de reconnaître les rives et leurs habitants et de faire choix des emplacements où la mission baptiste aurait le plus d'intérêt à fonder des établissements.

Grenfell était un homme d'une longue expérience africaine. L'œuvre qu'il accomplit au Congo, les services qu'il rendit à la science sont connus et justement appréciés. La conversation que j'eus avec lui fut des plus intéressante et j'appris ainsi que si nous faisions de notre mieux pour accomplir notre tâche dans le haut Congo, les événements suivaient rapidement leur cours en aval où les Belges déployaient des prodiges d'activité et de vaillance.

Quelques nouvelles des efforts des Belges dans le bas Congo. — L'œuvre du capitaine Hanssens dans le Niadi-Kwilu avait paru suffisamment sérieuse à la France, pour la décider à reconnaître les droits acquis par l'Association internationale africaine dans cette région. Des négociations entamées en Europe devaient aboutir au traité du 5 février 1885, fixant la frontière commune de la France et de l'Association internationale africaine.

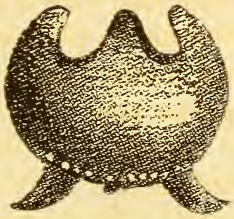


PAGAIES.

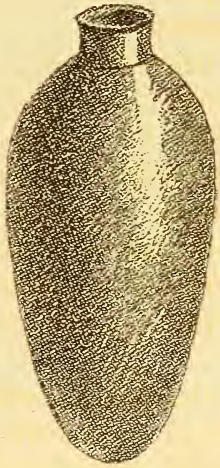
MASSE TENANT LIEU DE MARTEAU.

HACHE.

MARMITE.



FOYER POUR PIROGUE.



JARRE A *masanga*.

Ce traité eut une importance exceptionnelle, car les prétentions de la France sur une partie de la rive gauche du Pool constituaient une menace constante pour notre entreprise dont elles contrariaient la marche vers le haut fleuve.

J'appris encore par Grenfell que le lieutenant Van Kerkhoven, agissant en dehors de l'action des officiers qui occupaient la région, avait conclu de nombreux traités dans le bas Congo, au nord d'Issanghila et de Manyanga; qu'Alexandre Delcommune, qui avait repris les affaires de Gilis à Boma, avait mis ses bons offices à la disposition de l'Association internationale africaine pour traiter avec les chefs du Mayumbe et obtenir une extension de territoire dans les environs immédiats de Boma. Lui seul pourrait dire les efforts qu'il lui en coûta, la lutte qu'il eut à soutenir contre toutes les intrigues dirigées contre l'influence de l'Association par les commerçants de toute nationalité, habitués à agir sans contrôle, d'après leurs seuls intérêts, et qui se voyaient menacés dans certaines de leurs pratiques par l'établissement d'un pouvoir régulier. La lutte fut passionnée, et elle dura encore plusieurs années après la proclamation de l'Etat.

Les circonstances avaient été mises à profit pour compléter les installations de Boma, capitale projetée du nouvel État; le Dr Allard avait pu y établir enfin le sanatorium dont les matériaux avaient été utilisés naguère à Vivi pour un usage bien étranger à leur destination.

De Léopoldville même, je reçus peu de nouvelles. C'était le capitaine Sauley qui en était devenu le chef, ayant pour adjoint l'officier de marine suédois Anderson, qui a laissé le meilleur souvenir parmi nous. Je sais que, depuis, il a visité l'embouchure du Congo avec le navire qu'il commandait en qualité de lieutenant de vaisseau. Il a dû regretter de ne pas avoir pu pénétrer plus avant dans

l'intérieur pour contempler les progrès réalisés par l'œuvre dont il avait été l'un des meilleurs pionniers.

Stanley, fatigué, avait dû rentrer en Europe et il avait chargé le capitaine Hanssens de poursuivre l'occupation du haut Congo et d'en ravitailler les stations. J'allais donc voir ce chef pour lequel nous avions tous une vénération spéciale. Je me réjouissais à la pensée que moi, qui avais été son élève à peine trois ans auparavant, alors que j'étais sur les bancs de l'École militaire, j'allais pouvoir lui donner la preuve que la situation de Bolobo, si souvent menacée, était consolidée et que le point d'appui qu'il avait fondé sur le haut Congo n'avait plus à donner la moindre inquiétude.

LE CAPITAINE HANSSENS.

Projets des missionnaires protestants. — Grenfell me parla également des projets des missionnaires protestants de différentes sectes et son voyage semblait avoir un peu pour objet de devancer ses coreligionnaires dans le choix des emplacements. Nous parcourûmes ensemble les villages indigènes et visitâmes les chefs; mon hôte paraissait d'autant plus intéressant aux populations, que je mettais

en évidence, à chaque occasion, ses liens de famille : Grenfell avait épousé une femme de couleur originaire de Fernando Po, dont il eut cinq enfants. Trois d'entre eux vivent encore. Sans connaître Grenfell, les Bayanzi avaient entendu parler de lui au Stanley-Pool, dans leurs tournées commerciales et l'accueil qu'il reçut fut des plus encourageants.

Grenfell, cette fois comme plus tard à d'autres occasions, montra une vive admiration pour la belle et forte race des Bayanzi tout en reconnaissant la sauvagerie de leurs mœurs et leurs penchants sanguinaires. Cette sympathie le porta par la suite à fonder à Bolobo même la première mission créée en amont de Léopoldville. Bolobo devint ainsi l'établissement de base de son entreprise, celui où lui-même s'installa avec sa famille. Quand je le revis en Europe, dix ans après, il se plut à me reparler des chefs dont je lui avais fait faire la connaissance. Il me dépeignit les ravages causés dans la région par la maladie du sommeil et la résistance qu'il y rencontrait dans son œuvre d'évangélisation. Grenfell déplorait aussi les pratiques invétérées d'ivrognerie et la répugnance étrange des Bayanzi à propager leur propre race, ce qui les portait à assurer leur descendance par des alliances avec les femmes esclaves étrangères et à recruter la population par l'achat d'esclaves nombreux.

Grenfell ne cachait pas d'ailleurs que sans l'apparition des blancs en 1883 dans le haut Congo, la population aurait rapidement disparu des rives du fleuve depuis Léopoldville jusqu'aux Falls, à cause de l'état d'anarchie aigu qui s'y était développé, des pratiques destructives de la race qui avaient cours parmi ces peuplades et surtout des sacrifices humains et des guerres de tribu à tribu. Ces déclarations, Grenfell me les a faites en toute sincérité, sans autre préoccupation que d'établir une vérité historique.

Dans l'attente du capitaine Hanssens. — Après avoir passé chez moi quarante-huit heures, cet hôte éminent me quitta pour continuer son voyage vers le haut.

La première visite sur laquelle je comptais dès lors fut celle du capitaine Hanssens. L'attente fut longue, car seulement en mars, j'appris par des rumeurs indigènes que la flottille était en route. Le bruit se répandit que c'était Stanley qui allait reparaître et les gens de Bolobo à cette nouvelle vinrent me faire d'étranges propositions. L'annonce de l'arrivée de Stanley avait ranimé leurs instincts guerriers. C'était surtout Manga, disait-on, qui restait hostile à l'illustre explorateur. C'était lui qui avait fait tirer sur les vapeurs au précédent voyage. Sa haine datait de l'époque où Stanley descendit le fleuve en 1877, des pêcheurs inoffensifs, ayant eu à souffrir, prétendait-il, du passage de l'expédition mémorable. Mais on sait par l'accueil qu'elle reçut aux Bangala, ce qu'il faut croire des racontars indigènes. Ce qui est certain, ce que j'ai pu contrôler cent fois, c'est que le ressentiment contre Stanley provenait réellement des rapports qu'il avait eut avec ces populations lors de sa première traversée de l'Afrique.

Ma présence à la station embarrassait les indigènes, car ils se demandaient quelle attitude j'adopterais s'ils attaquaient Stanley. Enfin, un jour que l'on vint me prier de rester neutre dans le conflit, je crus le moment venu de leur dire qu'à mon avis, c'était le capitaine Hanssens qui viendrait et non Boula-Matari. Ce fut une véritable transformation magique qui s'opéra en eux. Aux sentiments d'hostilité succédèrent les signes incontestables d'une joie sincère. Pour les Bayanzi, c'était le capitaine Hanssens qui personnifiait chez eux l'occupation européenne et son nom était très populaire dans la région. On le rapprochait de celui du lieutenant Orban, dont les indigènes me parlaient souvent avec sympathie. J'étais donc rassuré quant à la réception qui

serait faite à mon chef et je m'en réjouis doublement.

Enfin, dans les premiers jours d'avril 1905, retentit le cri de « Sail Oh », qui chaque fois remplissait mon être de joie et d'émotion. Quelles seront les nouvelles du pays, des amis, de tous les êtres chers laissés là-bas? Les souvenirs reviennent en un instant à ces occasions et c'est le cœur débordant d'émotion que les voyageurs sont reçus. Cette fois, ce bonheur s'ajoutait encore aux autres sentiments que j'ai décrits.

LE LIEUTENANT LING VANNERUS.

A l'approche des embarcations, je reconnus tout de suite le capitaine Hanssens. Bientôt il me serre la main, me demande des nouvelles, se montre affectueux et est ravi de la situation. Ibaka est venu avec d'autres chefs; la rive est noire de monde. J'aperçois Ibaka qui se tient un peu à l'écart et je l'appelle auprès de son maître blanc. C'est une longue effusion entre notre chef et le puissant potentat africain. Celui-ci dit combien il est content de son fils (c'est de moi qu'il parle en ces termes) et demande immédiatement qu'on ne me remplace pas par un des blancs

qu'amène l'expédition. Se trouvent en effet à bord des trois coquets petits vapeurs *En Avant*, *A. I. A.* et *Royal*, MM. Amelot, Guerin, Devos et Courtois, Belges, les lieutenants suédois Werter et Ling Vannerus, le capitaine Nicholls, marin anglais, commandant les embarcations.

Le lendemain, je traite mes hôtes le mieux que je puis. Moi qui ne possédais plus depuis longtemps ni étoffes, ni articles d'échanges, et encore moins de vivres d'Europe, je suis mis en possession de toute une petite pacotille, de quelques conserves, en quantité minime, mais qui me paraissaient cependant constituer un approvisionnement inépuisable. J'allais pouvoir jouer au prodigue et prouver, par la magnificence de mon hospitalité, ma reconnaissance à ceux qui m'avaient apporté toutes ces bonnes choses sur lesquelles je ne comptais plus. N'avais-je pas en abondance les ressources que le Congo me donnait si généreusement : lait de chèvre, œufs, poules, chèvres, huile d'arachide au parfum de noisette; et la chasse ne fournissait-elle pas largement, et sans peine, canards, pintades et perdreaux? Le potager indigène était bien garni. Les hautes herbes des environs recélaient à l'état sauvage le pourpier, l'épinard, l'oseille et l'aubergine. Mes hôtes furent émerveillés du menu plantureux que je leur fis servir. Leur surprise était d'autant plus grande que dans cette cuisine faite à l'huile d'arachide, l'on paraissait avoir prodigué le bon beurre danois. Je dus, pour les tirer d'indécision, leur montrer les ressources dont disposait mon cuisinier. Comme les vapeurs manquaient d'huile, il fallut procéder à une large fabrication d'huile d'arachide pour leur usage. J'assure que mon cœur saigna quand je vis ce précieux produit culinaire disparaître à bord des steamers pour graisser les rouages des machines. Ce me semblait une profanation.

Le capitaine Hanssens se montrait impatient de visiter

les postes d'amont et spécialement l'Equateur. La tentative faite naguère par Stanley pour fonder une station chez les Bangala devait être renouvelée et Hanssens savait qu'il pouvait compter sur l'inébranlable et sage énergie de Coquilhat pour réussir dans son entreprise. Hanssens ne consacra qu'une journée à Bolobo et le lendemain dès l'aube la flottille reprit sa marche. Le lieutenant Ling Vannerus me resta en qualité d'adjoint. C'était un officier sérieux et énergique comme tous ceux que la Suède donna au Congo, d'un sang-froid admirable et d'un courage à toute épreuve. Il devait bientôt, à l'occasion de mes démêlés avec Ibaka, m'en donner des preuves non équivoques.

La station des Bangala fut heureusement fondée en mai 1884, non sans avoir exigé des efforts diplomatiques ardus, qui furent exposés par le capitaine Coquilhat, dans son livre : *Sur le haut Congo.*

La bonne nouvelle m'en fut apportée par Nicholls, que le capitaine Hanssens avait renvoyé à Léopoldville pour y prendre des renforts. C'est encore lui qui m'apprit, à son retour de Léopoldville, l'installation du colonel de Winton, comme administrateur général, succédant à Stanley.

Puis ce fut un nouvel et long isolement qui ne devait prendre fin qu'au retour du capitaine Hanssens des Stanley-Falls. Heureusement, les Bayanzi absorbèrent tellement mon temps que je regrettais la rapidité avec laquelle les jours se succédaient.

*
* *

Démêlés avec Ibaka. — Au fur et à mesure que mes relations s'étendaient, Ibaka cherchait à me susciter des difficultés, tandis que les autres chefs s'évertuaient à m'indisposer contre lui. Ils l'accusaient de toutes les difficultés passées avec les blancs. Ibaka nous repré-

sentait comme ses alliés et prétendait avoir notre promesse de soutenir, au besoin par les armes, toutes ses revendications. Il abusa de ce malentendu, grâce auquel il arracha plus d'une fois, à ses voisins, des concessions qu'il n'aurait pu sinon obtenir sans courir les risques de la guerre. Enfin, la situation était d'autant plus délicate que plusieurs chefs, sûrs de ma neutralité en cas de conflit entre eux, cherchaient à vider des querelles anciennes. Parfois mes efforts étaient vains et le conflit éclatait sous mes yeux, sans que j'aie pu le conjurer. C'est à l'occasion d'un de ces incidents qu'intervint entre moi et Ibaka un différend sérieux, qui faillit tourner au tragique.

Les gens du vieux Manga et d'Ibaka s'étaient déclaré la guerre et ce dernier, peu rassuré sur l'issue de la lutte, cherchait à influencer son adversaire et à briser son élan. Il avait en vain cherché, le premier jour de bataille, à faire croire à mon intervention. Mais le lendemain, à l'heure des hostilités, après que les adversaires eurent pris possession de la brousse qui entoure les villages, je fus averti par un de mes Zanzibarites qu'Ibaka, pour donner le change à l'ennemi, avait fait coiffer ses gens de fez semblables à ceux que portaient nos hommes et que lui-même se promenait derrière ses guerriers tenant largement déployé le drapeau bleu étoilé d'or. Je n'eus aucune peine à vérifier l'exactitude de ce rapport et j'envoyai un émissaire à Manga, tandis que je me chargeai d'Ibaka. Mon intervention eut le résultat inattendu d'arrêter les hostilités et je me trouvai moi-même brusquement aux prises avec Ibaka. J'avais appris dans l'entre-temps que ce chef, de connivence avec un de mes Haoussa, s'était emparé d'un fusil albini. Le Haoussa coupable d'avoir livré son arme était déserteur. Je cherchai à contraindre Ibaka à me rendre mon arme. Il nia formellement qu'il la possédât. Mais mes renseignements étaient précis, je les tenais

d'un de ses pupilles Ibaka, qui, ayant à se plaindre de celui qu'il appelait son père, me tenait au courant de tout ce qui se préparait en comité secret.

Le récit du motif des plaintes du pupille d'Ibaka est assez intéressant, car il permet de saisir un des côtés des mœurs des Bayanzi. Tout enfant, il perdit ses parents et fut confié à Ibaka, qui devait administrer les biens de l'enfant. Celui-ci devenu grand, il devait avoir dix-huit ans à l'époque des démêlés qui nous occupent, était le vrai type du noir élégant, de l'homme à succès; à tout instant, j'entendais des femmes chanter ses vertus. Il fut impliqué dans des aventures amoureuses sans nombre et plus d'une fois il attira à Ibaka des ennuis dont celui-ci ne sortit le plus souvent qu'en indemnisant la partie prétendument lésée. Notre dandy avait également eu quelques mécomptes de jeu. Bref, Ibaka prétendait que la fortune entière de son pupille avait été absorbée par le règlement de toutes ces difficultés. Un nouvel incident — il s'agissait cette fois encore d'une entreprise amoureuse — prit Ibaka au dépourvu. Pour sortir de la situation, il voulut vendre son pupille, c'est-à-dire lui faire perdre son rang d'homme libre. L'exemple n'est pas unique. Mais heureusement pour mon jeune ami, les chefs bayanzi intervinrent énergiquement et, devant la réprobation générale, Ibaka dut rentrer ses griffes. Mais son pupille n'oublia jamais l'outrage et, par esprit de vengeance, il me tint au courant, avec une précision qui déconcerta plus d'une fois le vieux chef, de tout ce que celui-ci tramait contre moi ou contre les villages voisins. Cette parenthèse fermée, revenons à ma palabre avec le vieux fourbe.

Ibaka mit toute son éloquence à me rappeler ses relations avec Stanley, avec le capitaine Hanssens et ne fut pas loin d'insinuer, malgré les égards que j'avais eus pour lui, que j'étais en passe de devenir plus mauvais encore que mon

prédécesseur. Avec une audace incroyable, il continua à nier formellement qu'il fût en possession d'un de mes fusils. Ma conviction s'était renforcée, parce que de toutes parts des chefs indigènes me faisaient dire d'insister pour faire restituer l'arme. Pour eux, Ibaka, en possession d'un pareil

CHÈVRE INDIGÈNE.

engin de destruction, devait sortir vainqueur de tout conflit ultérieur.

Devant l'obstination d'Ibaka, je dus lui envoyer un ultimatum : il fut averti que si à 5 heures du soir, il ne m'avait pas restitué mon fusil, je passerais aux hostilités directes et que je pénétrerais dans son village, de force s'il le fallait. Il laissa passer l'heure. Le village fut occupé, sans que nous eussions été l'objet de la moindre hostilité ; cepen-

dant le trajet était propice aux embuscades, car le sentier très sinueux, qui aboutissait à l'agglomération, traversait un épais fourré. Mais quelle ne fut pas ma surprise en débouchant dans le village de voir Ibaka, en personne, s'élancer vers moi les bras largement ouverts, en s'écriant : « Tue-moi ! mon fils ! » J'avoue que cette vision m'impressionna. Ibaka m'apparut en effet superbe et grand dans cette attitude absolument théâtrale. J'avais devant moi un héros d'Homère ! Mes hommes, plus pratiques, me proposèrent de profiter de la circonstance qui mettait le vieux chef en notre pouvoir discrétionnaire et je dus le protéger. Malgré toute mon admiration pour son coup d'audace, je lui fis de graves reproches et le mis en demeure de livrer l'arme. Avec un sang-froid surprenant il se reprit à développer ses théories usuelles sur les rapports qui devaient exister entre nous et insista sur le fait qu'étant fils de Stanley, et le grand explorateur lui ayant dit de me traiter en fils, je ne pouvais faire aucun mal à mon père adoptif ! Je dus finalement battre en retraite, pour me tirer d'affaire et donnai un nouveau délai jusqu'au lendemain à 3 heures pour permettre à Ibaka de s'exécuter. En me retirant, après avoir entendu de nouvelles théories sur ma parenté avec le vieux renard, je terminai l'entretien en lui déclarant que si Stanley avait dit que j'étais son fils, c'est parce qu'il le croyait bon père, mais puisqu'il avait perdu cette qualité indispensable, je n'avais plus aucun lien de parenté avec lui !

Nul incident ne vint troubler cette trêve nouvelle. Plusieurs chefs vinrent assouvir leur haine contre Ibaka, me poussant aux hostilités et m'assurant de leur neutralité, malgré l'activité que déployait mon adversaire momentané pour nouer des alliances. Mais je veillais, et tout mon monde se tenait sur ses gardes. Le lendemain, les indigènes des villages amis passèrent nombreux et ostensiblement au large

de la station, afin de bien marquer qu'ils s'éloignaient sous prétexte de chasse, me prouvant ainsi leur fidélité. J'atteignis le lendemain 2 heures de l'après-midi sans avoir reçu la moindre communication d'Ibaka. J'entendais le bruit de vives discussions dans son village, mais je ne reçus aucun émissaire. Je me décidai à lui en envoyer un, pour lui rappeler que 3 heures était la limite extrême que je lui accordais pour la restitution de l'albini et que passé ce temps, s'il ne s'était pas exécuté, les hostilités s'ouvriraient. La voix du canon en donnerait le signal. Bien malgré moi, je dus passer de la menace au geste. Au coup de canon, le seul qui fut tiré, les indigènes répondirent par une longue clameur. Puis un silence imposant suivit. Qu'avaient décidé les indigènes, quelle serait l'attitude d'Ibaka? Autant de questions que nous nous posâmes. Nous n'eûmes pour pénétrer ce mystère qu'un moyen, c'était de nous rendre au village. Il était absolument désert, nous ne vîmes âme qui vive. Ces constatations faites, le lieutenant Ling Vannerus et moi reprîmes le chemin de la station, celle-ci n'était qu'à 50 mètres du village, mais cet espace était couvert de futaies épaisses, inextricables, traversées par un sentier étroit.

Nous restâmes jusqu'au lendemain dans un isolement absolu. Les habitants d'amont ainsi que ceux d'aval s'abstinrent de donner signe de vie, craignant sans doute de s'exposer à mon courroux et de déchaîner à nouveau la grosse voix du canon.

Il me fallut jusqu'au lendemain pour recevoir quelques émissaires. Ibaka me faisait prêcher le calme, me demandant d'apaiser ma colère et m'assurant que le fusil me serait rendu. Ces envoyés sortaient de je ne sais où; jamais je ne les avais vus. Mais ils m'apportaient le fétiche d'Ibaka, l'insigne de sa puissance. Ils me racontèrent, non sans laisser percer une pointe d'ironie, qu'au coup de canon

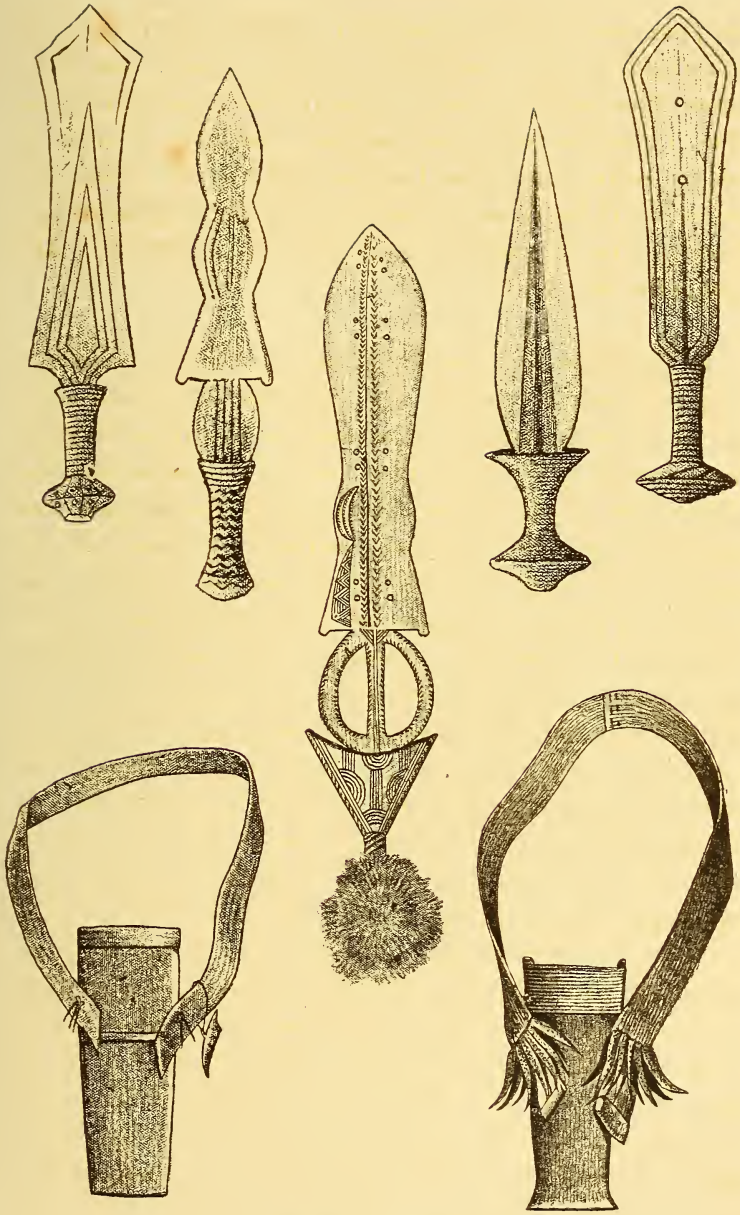
Ibaka avait été pris d'une telle panique, qu'il s'enfuit au loin et qu'avec peine son entourage l'avait décidé à s'arrêter après plusieurs heures de marche. Il était arrivé dans un village ami, d'où précisément les émissaires avaient été dépêchés. Ce n'étaient même pas des Bayanzi, mais des Ba-Tende. Dans la journée, j'entendis des thèmes variés de la bouche des Bayanzi, sur la fuite d'Ibaka. Tous trouvaient un secret plaisir à l'humilier, à plaisanter une puissance, si soudainement évanouie, dont ils avaient craint les effets et qu'ils croyaient maintenant anéantie à jamais. Ils caressaient le secret espoir que je leur livrerais celui dont ils avaient eu souvent à subir le caprice et que l'instant était proche où chacun pourrait se venger d'anciens griefs. Tout cela m'était insinué dans des formes enveloppées, qui ne manquaient pas d'adresse. Ils comptaient sans leur hôte. Je demandai à voir Ibaka le jour même. Mais ses envoyés me répondirent qu'il était si loin que mon désir était impossible à réaliser. Le lendemain le chef se présenta à la station, presque sans suite, et son premier mot fut de m'appeler son fils, ajoutant que je pouvais « faire de mon père ce que je voulais ». Je le rassurai et je lui fis comprendre ce que sa conduite avait d'insensé. Il me répondit que jamais il n'aurait cru que j'aurais exécuté ma menace. Maintenant il était désireux de vivre dorénavant en paix avec moi, se soumettant d'avance à mes volontés, et demanda pour traiter de la paix, d'attendre qu'il eût fait venir son frère de Tshumbiri.

Visite du grand féticheur de Tshumbiri. — Quelques jours après celui-ci se présenta avec Ibaka, suivi d'une foule cette fois considérable de gens armés de lances. Tous les fusils avaient été laissés au village. Ibaka, qui me rapportait l'Albini volé, son frère et moi primes place

sous la véranda de la station. La foule faisait cercle autour de nous. J'observai l'avocat choisi par Ibaka. Ce vieux frère n'était autre que le puissant féticheur voisin. Il semblait assez hésitant à commencer son discours. Je le désemparai un peu en lui coupant la parole, au moment où il s'apprêtait à faire l'historique de l'arrivée des blancs dans le pays, depuis la première traversée de l'Afrique par Stanley en 1877. A la grande joie de l'assemblée, je fis remarquer que cette histoire je l'avais entendue cent fois, et qu'il était inutile de venir de Tshumbiri pour me la resservir, qu'il semblait plus intéressant d'en arriver droit au fait. Était-ce dépit, colère ou autre chose, notre orateur prit aussitôt le taureau par les cornes, et voulut porter un grand coup, celui qui devait me terrasser. Il débuta par déclarer, en me désignant du doigt, que le blanc qui était là devant lui était l'esclave de Boula-Matari. Je ne lui en laissai pas dire davantage et l'arrêtai net. Je saisis la sonnette servant au rassemblement de mes hommes et répondis que je n'avais pas à me préoccuper des appréciations d'un homme étranger à Bolobo, et que je faisais fi de ses insinuations méchantes. Je demandai si un esclave était à même de faire venir en un instant à son appel autant de braves guerriers? Ce fut une rumeur de protestations dans toute l'assemblée, qui me proclama le plus grand des chefs. Chose curieuse et qui me surprit, cette nombreuse réunion, qui semblait présager des discours et des discussions sans fin, se termina brusquement sur cette constatation. Fut-il pris par la peur, ou connut-il la honte de la défaite? le grand féticheur montra une hâte fébrile à se retirer. Et Ibaka, se levant à son tour, me prit les mains, les serra avec toute l'affection apparente qu'il put y mettre, en ajoutant que tout était oublié, et que plus jamais une ombre ne passerait entre nous. Il en fut ainsi par la suite. Il me sut d'ailleurs grandement gré, des négociations continuelles

que j'eus avec les autres chefs qui voulaient s'affranchir de son autorité et lui suscitaient à toute occasion des difficultés. Mais toujours avec la plus grande impartialité possible, j'intervins entre les parties, cherchant à tenir la balance égale entre tous. L'année 1884 s'écoula ainsi pour moi calme et heureuse au milieu de ces fortes populations Bayanzi. J'en ai gardé le souvenir comme de l'une des plus belles de ma vie.

Les hostilités chez les indigènes. — J'ai fait allusion, dans ces dernières pages, aux querelles continuelles qui divisaient les indigènes. Rarement les hostilités éclatent brusquement, elles sont le plus souvent précédées de réunions où les parties exposent leurs griefs réciproques. Les guerriers, en grand apparat, assistent nombreux à ces palabres. Les chefs, leurs féticheurs et les notables sont installés en groupes, séparés par parties engagées dans le différend. Les guerriers, placés en large cercle, forment également autant de groupes distincts. Prennent part aux délibérations, outre les antagonistes, leurs amis dont les avis sont très écoutés. Un premier orateur expose d'abord les faits de la cause, autant que possible au point de vue objectif. Puis les avocats de l'autre partie font valoir leurs arguments. L'orateur est debout et chaque argument est représenté par un bâtonnet qu'il jette à ses pieds. Après une période décisive, les guerriers dont il est l'organe reprennent avec ensemble la dernière phrase prononcée et la font suivre d'expressions consacrées, qui signifient tantôt qu'ils veulent la guerre, tantôt qu'ils penchent pour la paix. Souvent le groupe adverse répond par des cris stridents qui imitent ceux que poussent les guerriers pendant le combat. L'effet de ces réunions est impressionnant, et ce qui tend à en relever le caractère, c'est que pendant que les orateurs exposent leur thèse, il est



COUTEAUX BAYANZI.

le plus formellement interdit d'interrompre. Aussi le silence est-il absolu et la voix de l'orateur domine nettement l'auditoire. Quand le conflit semble devenu inévitable, les effets oratoires tendent essentiellement à impressionner ceux qui ne sont pas parties au conflit, afin de se ménager des alliances. Car avant l'ouverture des hostilités, les efforts porteront de ce côté. Suivant que la cause sera jugée bonne ou mauvaise par l'opinion publique, les alliances seront facilitées par sa plus ou moins grande popularité. Mais les passions, les amitiés jouent aussi un grand rôle, souvent le rôle dominant. Ceux qui doivent rester étrangers au conflit proclament très haut leur neutralité, bien que certains conservent une neutralité armée et opportuniste, dont le caractère se liera aux événements.

Il se contracte parfois des alliances singulières; j'ai vu un chef, combattu dans ses sentiments, qui divisa ses guerriers en deux parties égales, afin de les répartir entre les deux camps ennemis. Ces frères se battaient avec conviction et se considéraient momentanément comme des ennemis acharnés. Quand ce chef me fit part de cette particularité, je ne voulus le croire qu'après avoir constaté *de visu*, sur le champ de bataille même, cette situation extraordinaire. Il ne comprenait évidemment rien à mon étonnement, trouvant parfaitement naturel de partager ses guerriers entre deux de ses voisins pour qui il éprouvait une égale amitié. C'était pour lui d'une logique irréfutable.

Les hostilités éclatent spontanément ou immédiatement après les palabres de guerre. Dès qu'elles sont décidées, les guerriers s'affublent des oripeaux les plus divers : il importe d'apparaître à l'ennemi comme un être fantastique, d'aspect terrifiant et, après avoir jeté la terreur dans son âme, de profiter d'un premier moment de stupeur pour le vaincre. Les guerriers se coiffent de bonnets ornés de plumes; le corps est enduit de terre de diverses

nuances ; les pieds et les jambes jusqu'aux genoux sont blanchis et portent des lignes transversales ou longitudinales de couleur rouge ; les cuisses et le dessus du corps sont noircis au charbon de bois pilé, avec des dessins blancs sur la poitrine ; la face est également bariolée, les yeux entourés de cercles blancs, rouges et bleus et l'ovale de l'arcade sourcilière prolongée vers les tempes par des traits rouges ou bleus. Le costume est des plus simples : une bande d'étoffe passant autour des reins et ramenée entre les jambes ; les étoffes européennes sont rejetées de l'appareil guerrier. Les genoux, les coudes et la ceinture sont ornés de colliers de plumes, de peaux de bête et d'amulettes diverses. Quand le guerrier ainsi affublé a pris possession de son bouclier, de son couteau, de sa lance, de son fusil à silex, il se croit en état de défier la terre entière et de vaincre l'ennemi le plus redoutable. Toujours pour semer l'effroi, il poussera des hurlements sans fin, des cris stridents qui s'entendent à des distances considérables, il se livrera à des courses folles, suivies d'arrêts brusques pendant lesquels il brandira sa lance, comme s'il allait frapper l'ennemi. En cet art, ils sont incomparables, s'y exerçant dès l'enfance. Certaines danses sont empruntées aux rites guerriers et ce ne sont ni les moins remarquables ni les moins prisées par les indigènes. L'art de la guerre est en grand honneur chez eux et la bravoure est chantée par les bardes indigènes. Les funérailles d'un indigène réputé pour sa bravoure à la guerre, sont entourées d'honneurs spéciaux. Il est de la plus haute importance pour les chefs indigènes d'entretenir semblable tradition.

Tous les préparatifs préalables à la bataille font partie des hostilités. Déjà les indigènes en s'y livrant simulent entre eux des luttes, des corps-à-corps, remontent leur courage par de nombreuses libations, de telle sorte que finalement ils se ruent au combat ivres de malafu autant que de

carnage. Leur état de surexcitation est extrême : à les entendre, ils vont accomplir des actes d'un héroïsme insoupçonné jusque-là. Les raisons souvent futiles de ces conflits n'apparaissent plus un instant à leurs yeux, et ces guerriers sont bien des barbares sans foi ni loi, assoiffés de sang humain.

Mais le gong résonne appelant au combat. De part et d'autre, l'ennemi a mis quelques sentinelles dans la futaie qui entoure le village. L'une d'elles trouvant un arbre à sa portée y grimpera, s'en servira non seulement comme poste d'observation, mais cherchera, si la distance ne l'interdit pas, à engager la conversation avec l'ennemi semblablement posté lui lançant des injures grossières, accompagnées de bravades et de défis. Les adversaires pendant ce temps passeront quelques hommes isolés, dans les herbes, les plantations et, se dissimulant, ils chercheront à surprendre l'ennemi. Malheureusement, à la première alerte, le doigt pressera précipitamment la détente, et le combat se trouvera engagé, très timidement d'abord, à distance, de manière à être absolument inoffensif. Il faudra parfois une seconde journée pour enflammer les courages et pour que les guerriers s'aventurent délibérément hors du rayon immédiat de leurs villages. C'est seulement à ce moment que le combat s'anime et que les guerriers s'abordent, bien que le plus souvent ces rencontres soient toutes fortuites, la tactique consistant à se dissimuler, à abattre l'ennemi avant qu'il ait pu reconnaître son adversaire. Pour engager l'ennemi à se découvrir quand le combat semble traîner, les plus hardis s'élancent au-dessus des herbes en brandissant leurs armes, mais ce sont là des apparitions trop fugitives pour permettre à l'adversaire d'en profiter. Ces silhouettes humaines apparaissant un instant comme suspendues entre ciel et terre, ne manquent pas de donner au spectacle un aspect très

pittoresque et aux combattants un air de crânerie, qui au fond n'est qu'apparence. Ce n'est que dans des cas exceptionnels, quand les passions sont réellement surexcitées, surtout quand le chef est directement en cause, que celui-ci par une apparition sur le champ de bataille détermine une mêlée générale; parfois aussi quand les adversaires sont de

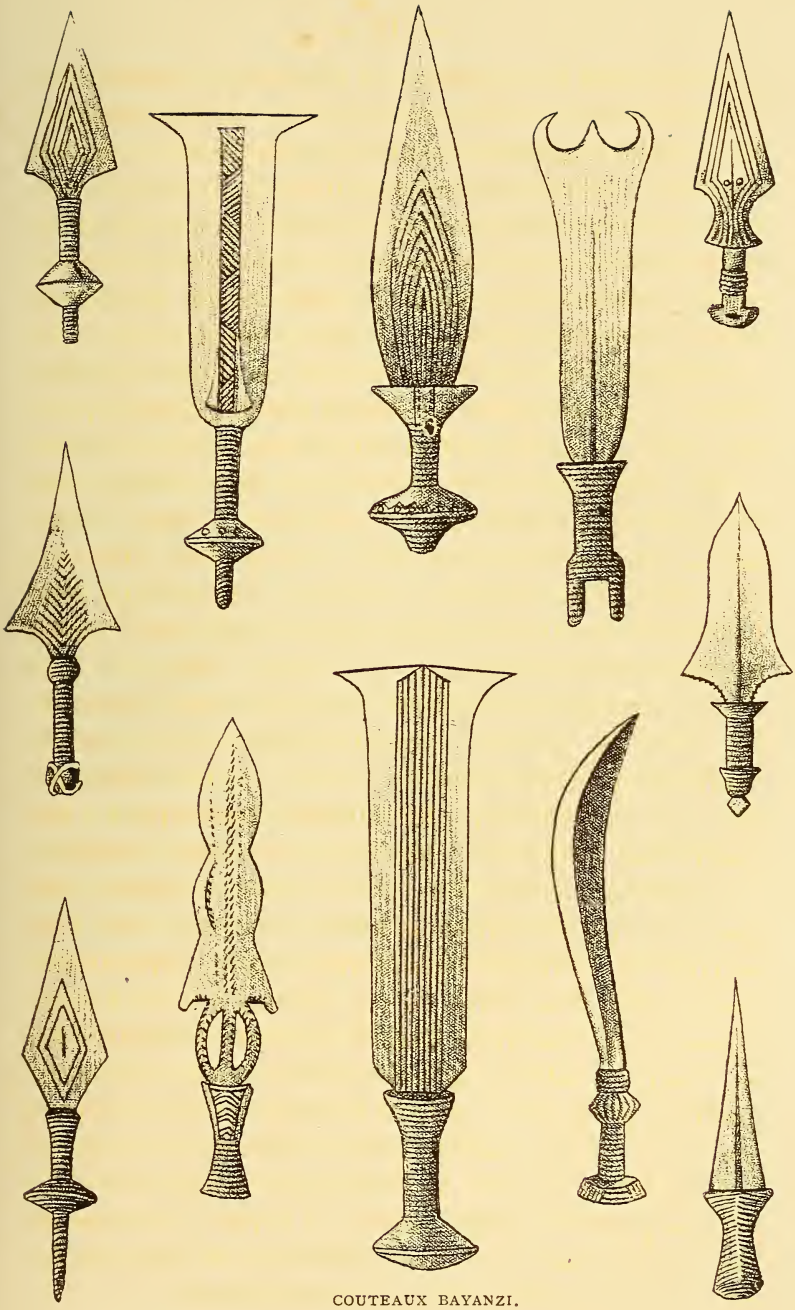
INDIGÈNE S'EXERÇANT AU TIR A L'ARC.

tribus différentes, les engagements deviennent très meurtriers. Sinon, la mise hors de combat d'un seul homme donne généralement prétexte aux ouvertures de paix. Il ne faudrait cependant pas plaisanter le Bayanzi sur sa bravoure; il ne badine pas sur ce sujet.

Chacun des combattants vise à abattre un adversaire, pour se ruer sur lui et emporter la tête dans son village. C'est

pour empêcher la conquête de ce trophée qui constitue l'indice certain de la victoire, que des mêlées se produisent parfois, amenant des pertes sensibles des deux côtés. C'est alors une vraie calamité, qui dans les villages transforme le plaisir de la guerre et les joies qu'il entraîne, en un deuil général. Et cela se conçoit aisément, car on ne peut se figurer la futilité ordinaire des prétextes à conflits armés. De commun accord, les Bayanzi fixaient à la saison sèche, celle où les commerçants sont rentrés, le moment de vider la querelle, trouvant que les opérations étaient plus imposantes quand les partis pouvaient mettre plus d'hommes en ligne. Ils combattent ainsi sans haine véritable et à une date convenue longtemps d'avance comme ils se livreraient à un sport. La cessation des hostilités donne lieu à de nouvelles palabres, à des danses, à des cérémonies diverses, tous prétextes à des beuveries nouvelles. Puis il y aura des amendes infligées, la générosité du vainqueur est certaine. Toutes ces joies sont escomptées naïvement par ces grands enfants terribles, dès qu'ils ne sont plus sous l'influence des excitations mauvaises provoquées par la boisson et des cérémonies dont on a soin d'entourer les intrigues ourdies par les féticheurs sous l'inspiration des chefs et de leurs conseillers.

Toutes ces manifestations, je les ai vues se dérouler sous mes yeux, pendant plusieurs années, et j'étais entré à un tel point dans l'intimité des Bayanzi, qu'ils n'éprouvaient aucune gêne à se livrer en ma présence à toutes les pratiques de leurs mœurs si bizarres et parfois si cruelles. Sur le champ de bataille, je parcourais le terrain parmi les guerriers rampant en quête de l'ennemi, et il m'est arrivé que l'un d'eux me questionnât sur la situation occupée par l'adversaire, alors qu'en même temps un ennemi blotti tout près me posait la même question. A la paix, à leur grande joie je le leur contai, car ils ne s'étaient pas un instant doutés qu'ils avaient couru un danger aussi imminent.



COUTEAUX BAYANZI.

Combats navals. — Quand les villages étaient éloignés, et que le combat de terre ne donnait pas de résultat décisif, ils opéraient aussi par eau. Ces combats navals étaient très sérieux, car les pirogues cherchaient à s'aborder, se croisaient, et faisaient feu de tous leurs fusils à toute occasion propice. A distance, les pirogues basses sur l'eau ne s'apercevaient guère, et les guerriers dans leur accoutrement bizarre poussaient leurs cris stridents se répercutant sur l'eau, ressemblaient à des fantômes diaboliques. Parfois aussi des flottilles entières, armées en guerre, descendaient la rivière ou la remontaient pour aller combattre chez les tribus Bayanzi voisines. Au retour, l'on chantait les exploits mémorables, tandis qu'en cadence les pagaies fendaient l'eau.

Le retour du capitaine Hanssens. L'occupation du haut Congo. — Enfin Ibaka allait avoir l'occasion de présenter ses doléances au capitaine Hanssens. Le 1er août, en effet, celui-ci couchait à Bolobo, de retour de son voyage aux Stanley-Falls. Il savait que j'avais eu des démêlés dont je lui exposai la nature. Il me félicita de mon initiative, de la décision montrée en une circonstance délicate, et surtout de la tournure que j'avais fait prendre aux événements. Notre situation naguère si précaire à Bolobo s'était tout à fait affermie. Les indigènes savaient enfin qu'ils pouvaient compter fermement sur l'appui du blanc et que sa présence ne constituait une menace pour personne. Aussi Ibaka reçut du capitaine Hanssens un accueil qui le décida à ne pas s'étendre sur ses démêlés avec moi. Il en fut question très brièvement et le vieux madré, pour un peu, aurait déclaré que j'avais agi au mieux de ses intérêts. Cette fois, l'arrêt du capitaine Hanssens à Bolobo devait être de plus courte durée encore qu'à la montée. Mais il me demanda en grâce que je voulusse bien l'accompagner à Léopoldville.

Il désirait, en effet, à cause de ses relations tendues avec le capitaine Sauley, ne pas se trouver sans témoin en présence de l'officier anglais. Les relations de service devaient cependant se poursuivre, et il importait surtout que les intérêts supérieurs fussent sauvegardés malgré les conflits d'ordre personnel. C'est dans ce but qu'il me pria de lui

PIROGUES DE COMMERÇANTS BAYANZI DESCENDANT LE FLEUVE.

servir d'intermédiaire à Léopoldville dans ses relations avec Sauley. La perspective de passer quelques jours en conversation avec le capitaine Hanssens, causeur disert et charmant, autant qu'observateur réfléchi, me causa une joie sincère. J'allais aussi revoir Léopoldville. Pour faire ressortir les inconvénients de l'organisation laissée derrière lui par Stanley, il me suffira de signaler que le capitaine

Hanssens, chef de tout le haut Congo, ayant sa base d'opérations à Léopoldville, n'avait aucune action sur l'officier qui y commandait. Celui-ci échappait complètement à son contrôle, alors que le sort de toute l'expédition dépendait dans une large mesure de son activité et de son bon vouloir.

Le capitaine Hanssens me confirma la fondation des Bangala. Aux Stanley-Falls, il avait laissé le lieutenant Wester avec Courtois. Amelot était malheureusement décédé. Sous le premier chef des Stanley-Falls, le mécanicien anglais Benni à qui Stanley avait, à cause de circonstances fortuites, ainsi que nous l'avons dit, confié le commandement de l'important centre arabe, le blanc n'avait laissé qu'un bien mauvais souvenir. Benni, à la descente du fleuve, pour échapper à la justice des hommes, se suicida à Irebu. L'histoire de l'occupation du haut Congo restera, malgré cette tache, une des pages les plus glorieuses et les plus pures de la conquête du Congo.

Hanssens laissa également trois Haoussas à Basoko, à l'embouchure de l'Aruwimi, pour occuper ce point. Mais j'appris par la suite, qu'une heure après le départ de l'expédition, les indigènes violant la parole donnée, massacrèrent nos hommes et les mangèrent.

Une visite à Léopoldville. — Dès mon arrivée à Léopoldville, j'allai saluer le capitaine Sauley. Il me reçut très aimablement, et sembla vouloir me réserver tous les bons procédés dont il s'était montré si avare envers les Belges et plus spécialement envers mes camarades de l'armée. Je lui exposai aussi la raison de ma présence à Léopoldville, et bien que le sujet de cette conversation offrît plus d'un aspect délicat et dangereux pour nos rapports futurs, il se déclara au contraire enchanté du rôle qui m'était dévolu. Par la suite, l'accueil que je reçus de lui fut toujours parfait, bien que je ne cherchasse guère à le rencontrer en

dehors du service. Très heureusement, le commandant en second de Léopoldville, le lieutenant de marine Anderson, était tout dévoué aux Belges et prêt à payer de sa personne pour assurer le bien général. Et comme il était chargé de l'approvisionnement du haut Congo, sa bonne volonté et son dévouement nous furent précieux.

Retour à Bolobo. — J'étais à peine à Léopoldville, que l'inaction me pesait, et que j'avais hâte de retourner dans le haut Congo. Les nouvelles reçues par le capitaine Hanssans n'étaient pas de nature à lui donner satisfaction. Comme son terme de service était expiré et qu'il laissait les stations du haut Congo en bonnes mains, il prit la résolution de rentrer en Europe, s'il n'obtenait du colonel de Winton les satisfactions auxquelles il aspirait, et qui n'étaient que légitimes. Il s'arrangea pour quitter Léopoldville à destination de la côte, de façon à faire coïncider mon départ avec le sien. Plus tard, j'appris que le capitaine Hanssens ayant obtenu gain de cause auprès de Francis de Winton, avait décidé de reprendre le chemin du haut Congo, afin de visiter encore les Stanley-Falls avant de rentrer en Europe. Il avait trop présumé de ses forces, et à peine eut-il pris cette décision qu'il mourut à Vivi, le 28 décembre 1884, emporté après quelques jours de maladie. Ce fut une perte immense pour notre œuvre. Nous autres Belges la ressentîmes particulièrement, car cette belle figure représentait à nos yeux l'élément national dans la haute direction de l'Association.

Je quittai Léopoldville au début de septembre 1884 à bord de l'*En Avant*, sur lequel avait également pris passage M. Casman, qui était désigné pour être attaché à la station de l'Équateur.

J'avais reçu pour instructions de conclure des traités avec certains chefs de la rive gauche du Congo, spéciale-

ment dans le voisinage de Tshumbiri où l'action française continuait à s'exercer. Nous touchâmes également à Ganchu, sur la rive droite du fleuve, d'où de Brazza était parti naguère pour conclure avec le fameux Makoko, soi-disant chef suprême des Batéké, le traité qui fut si vivement opposé à l'Association internationale africaine, comme le titre de la France à la possession de la rive gauche du Congo.

L'*En Avant* marchait à très faible allure. Non seulement, il était surchargé à l'excès, mais il avait encore en remorque deux allèges bondées à couler de noirs et de marchandises. Tout le ravitaillement des stations en amont de Léopoldville, et elles devenaient chaque jour plus nombreuses, se faisait à l'aide de nos trois petits vapeurs, ainsi que de baleinières à rames, manœuvrées par des Zanzibarites.

Augmentation de la flottille du haut Congo. Mise en service du vapeur «Stanley». — Ces modes de transport étaient lents et devenaient absolument insuffisants. La Direction à Bruxelles avait senti le danger de cette situation à laquelle il était grand temps d'aviser et décida de renforcer la flottille du haut Congo par un vapeur de 35 tonnes, le *Stanley*.

Le transport de cette masse à travers la région des cataractes apparut à l'époque comme un exploit prodigieux. M. Valcke et le lieutenant Georges Lemarinel assumèrent cette tâche rude et ingrate. En présence des difficultés de transport, on avait imaginé de décomposer l'embarcation en sections étanches, dont chacune était placée sur un chariot à roues d'un diamètre considérable. On se proposait de mettre ces sections à l'eau à Issanghila, d'en effectuer l'assemblage et de faire naviguer le vapeur entre Issanghila et Manyanga. Il en fut ainsi, mais on s'aperçut tout de suite que la navigation était fort dangereuse et, après

des péripéties assez mouvementées, on dut reconduire le vapeur à la rive, le démonter et en effectuer le portage par la rive gauche du Congo. Celle-ci était moins accidentée que la rive droite, plus peuplée peut-être, et les populations semblaient y admettre plus facilement le lourd labeur du portage. Dès ce moment, on vit l'effort du

PIROGUE SERVANT AUX COMMUNICATIONS ENTRE VILLAGES RIVERAINS.

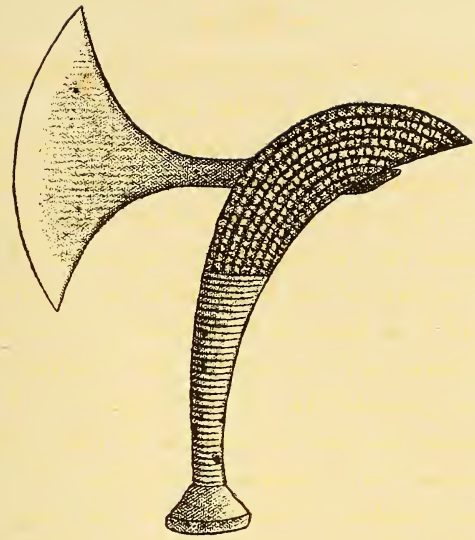
transport se déplacer vers la rive gauche et donner naissance aux stations de Matadi et de Lukungu qui, avant la construction du chemin de fer, eurent à faire face à un transport annuel de plus de cent mille charges.

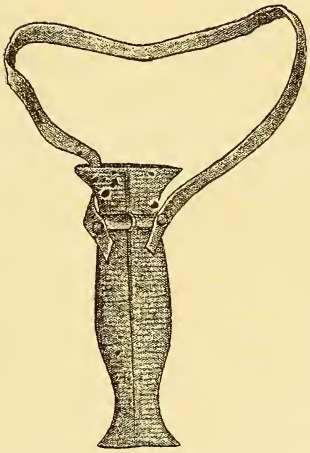
Je me retrouvai à Bolobo vers le milieu de septembre 1884 et j'appris du lieutenant Ling Vannerus que tout était en bon ordre. Les Bayanzi, en mon absence, s'étaient tenus

tranquilles ainsi qu'ils l'avaient promis; ils s'étaient presque complètement abstenus de visiter la station.

La fin de l'année 1884 fut signalée par de fréquentes visites des vapeurs de l'Association et des missions religieuses. Je l'ai déjà dit, la fondation des stations nouvelles et les exigences du ravitaillement imposaient à la petite flottille de vapeurs et de baleinières une activité excessive, eu égard à sa force de résistance et à sa capacité de transport. D'autre part, le service des transports entre le bas Congo et Léopoldville se développait, et l'on approchait du moment où, dans les stations du haut, nous allions pouvoir compter sur quelques douceurs. Nos exigences n'étaient pas grandes, l'enthousiasme qui nous soutenait nous empêchait de ressentir le profond dénuement dans lequel nous nous trouvions constamment; ce qui ne nous empêcha pas d'apprécier les améliorations qui commencèrent à être apportées à notre condition matérielle. Il y a une justice à rendre à la direction de Bruxelles, c'est que le sort de nos agents au Congo était au premier plan de ses préoccupations.

Les débuts des missions protestantes. — Le premier missionnaire qui posséda un vapeur sur le haut Congo fut Grenfell. La mission dont il était le représentant avait en effet acquis le *Peace,* élégante embarcation, bien conditionnée pour l'exploration dont les aménagements permettaient d'embarquer deux ou trois voyageurs. C'est à son bord que Grenfell devait s'illustrer en accomplissant ses grands voyages d'exploration dans le bassin du Congo. Dès qu'il put disposer de ce vapeur, c'est-à-dire vers la fin de juillet 1884, il remonta le fleuve jusqu'à l'Equateur en compagnie du Rév. Comber, chef de la mission. Il poussa jusqu'à l'embouchure de l'Ubangi, où le capitaine Hanssens, accompagné du lieutenant Van Gele, l'avait devancé au cours de son





COUTEAUX BAYANZI.

voyage aux Stanley-Falls. Au mois d'octobre suivant, Grenfell reparut à Bolobo et remonta jusqu'aux Stanley-Falls; en passant, il visita l'Itimbiri et l'Ubangi. C'est incontestablement à nos compatriotes qu'est due la découverte de cet important tributaire du Congo, dont le cours supérieur avait été reconnu par des explorateurs illustres, notamment par Schweinfurth et Juncker.

Puis, ce fut au tour du Rév. Bellington, avec l'*Henry Reed,* d'apparaître sur les eaux du haut Congo. Mais aucun de ces missionnaires, en dehors du Rév. Grenfell, ne sembla s'intéresser aux découvertes géographiques. Ils cherchaient plutôt à remonter le Congo et à reconnaître les meilleurs emplacements pour leurs établissements futurs. Cependant ce ne fut que plus tard qu'ils s'établirent au delà de Kinshasa. Grenfell, séduit par les Bayanzi, s'installera à Bolobo et Bellington, en 1888, à Tshumbiri. Les œuvres d'évangélisation protestante avaient ainsi pris pied dans le haut Congo, alors que les missionnaires catholiques belges n'avaient encore rien entrepris et que l'on ignorait même au Congo qu'ils eussent le projet de venir s'y installer. Bien que le territoire fût immense, ce fut un grand avantage que se donnèrent les protestants en choisissant les populations chez lesquelles l'action de l'évangélisation chrétienne pouvait le plus efficacement s'exercer. Mais s'il serait vain de récriminer et de chercher les causes de l'intervention tardive des missions belges, il n'est pas inutile de mettre cette circonstance en lumière, ne fût-ce que pour permettre d'apprécier certains événements ultérieurs.

L'Association internationale, puissance souveraine. — Ces passages constants de voyageurs semblaient nous rapprocher du monde, et nous commencions à nous sentir moins isolés, tout en éprouvant davantage le besoin de

nouvelles. On nous apprenait qu'en Europe, l'avenir de l'Association internationale africaine était à l'ordre des préoccupations politiques générales. Elle était en négociations avec plusieurs puissances, notamment avec la France, les Etats-Unis et l'Allemagne. Déjà elle avait conclu un véritable traité d'amitié avec les États-Unis, et la France avait signé avec elle un arrangement au sujet du Niadi-Kwilu. Nous devenions quelque chose dans le concert des puissances et nous prenions de la fierté à nous compter parmi les modestes artisans de cette œuvre. Notre patriotisme trouvait une satisfaction à l'idée que le Roi réalisait ainsi la pensée qu'il avait eue de tout temps : l'expansion de la patrie et la création, au delà des mers, d'une plus grande Belgique. Nous ne savions pas encore que l'Association internationale allait bientôt participer à la Conférence de Berlin à l'égale des autres puissances souveraines.

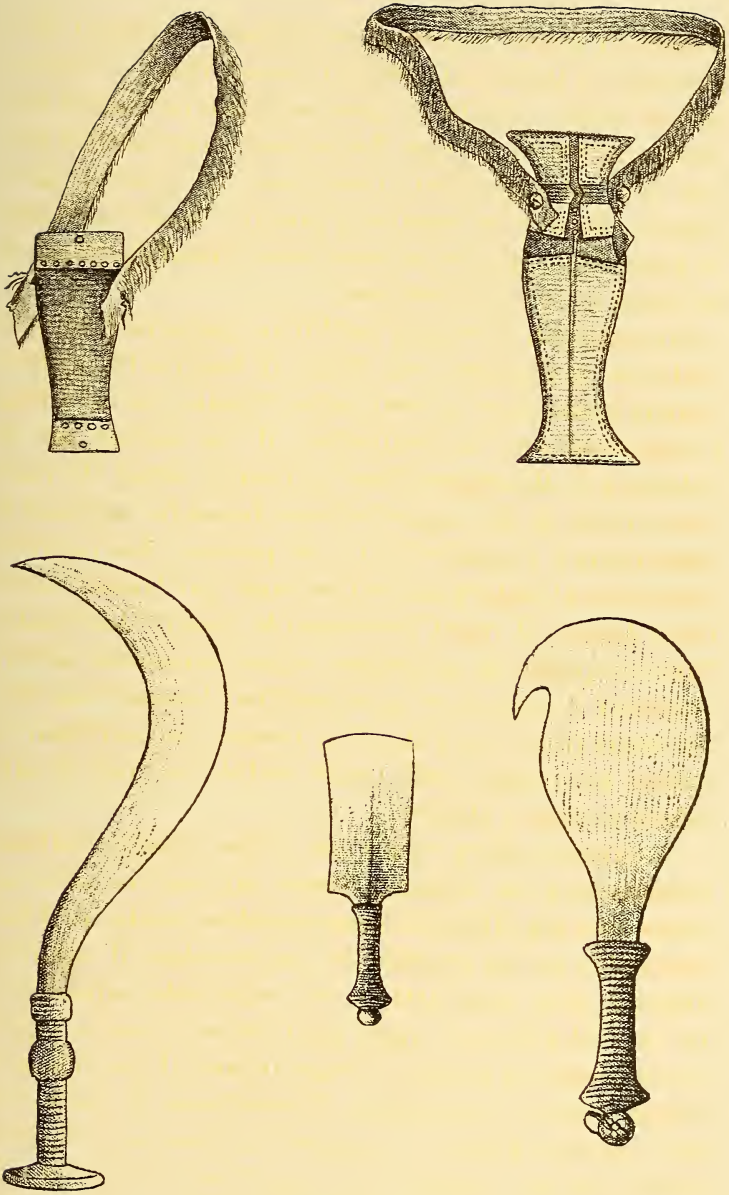
Les Arabes deviennent menaçants aux Stanley-Falls. — Mais la tâche était loin d'être accomplie au Congo. Il fallait continuer à maintenir en respect les populations et chaque jour amenait de nouveaux soucis. Les plus graves venaient de la présence des Arabes aux Stanley-Falls. Nous étions établis parmi eux, mais avec des forces si réduites qu'il nous fallait fermer les yeux sur leurs agissements. Ils affichaient, en effet, la prétention d'étendre plus avant vers l'Ouest le champ de leurs exploits sanguinaires. Toutes les nouvelles rapportées des Falls par les officiers, par les missionnaires, étaient concordantes sous ce rapport. Leur activité devenait réellement menaçante et des mesures énergiques s'imposaient.

C'est Van Gèle qui reçut la mission d'aller traiter avec Tippo-Tip. Il le fit magistralement, alliant la fermeté à une diplomatie éclairée, et il pesa sur Tippo-Tip en faisant valoir haut les appuis que l'Association s'était créés en

Europe. Il donna au lieutenant Werter un adjoint en la personne du lieutenant suédois Gleerup. Puis — c'était en janvier 1885 — Van Gèle, après un labeur excessif de trois années, rentra en Europe. Le gouvernement désirait recevoir des renseignements précis sur la situation de la région, afin que les mesures à prendre fussent concertées en pleine connaissance de cause, avec l'aide d'un officier de sa valeur et de sa clairvoyance.

En attendant, le colonel de Winton jugea nécessaire de renforcer la situation aux Falls. Il désigna le capitaine anglais Deane pour y commander. Tandis que cet officier s'acheminait vers sa destination, il fut attaqué par les indigènes à Monongeri, dans le district actuel de l'Aruwimi. Percé de dix coups de lance, Deane fut contraint de redescendre à Léopoldville, où, en présence des nouvelles alarmantes et malgré son état de santé qui laissait encore fort à désirer, il reprit bravement le chemin des Stanley-Falls. Coquilhat et moi-même avions vainement sollicité l'honneur d'occuper ce poste périlleux lorsque Van Gèle, qui avait reçu tout d'abord la mission de maintenir en respect les Arabes, était tombé malade et avait dû aller refaire sa santé à Madère.

Ce premier effort contre les Arabes aboutit d'ailleurs rapidement à un désastre. Deane fut tout de suite aux prises avec des difficultés insurmontables, tandis qu'il était impossible de lui accorder les moyens dont il aurait dû disposer pour tenir tête à ces redoutables adversaires. Le 24 août 1886, peu après qu'il eût reçu comme adjoint le lieutenant de cavalerie belge Dubois, il fut attaqué et obligé, faute de munitions, d'abandonner la place. Les deux officiers s'étaient comportés en héros et avaient fait payer cher aux Arabes leur coup d'audace. Malheureusement dans la retraite, le lieutenant Dubois se noya dans le fleuve, tandis que Deane, parvenu à s'échapper, était



COUTEAUX BAYANZI.

recueilli par des indigènes amis. Il fut secouru par le capitaine Coquilhat qui venait de regagner le Congo après un très court congé en Europe. La belle conduite des trois acteurs de ce drame constitue un des glorieux épisodes de la lutte de la civilisation avec la barbarie. Puisse le souvenir ne point s'en perdre. Coquilhat a relaté lui-même l'événement, mais dans un langage dont la modestie ne met pas assez en évidence l'héroïsme qu'il déploya personnellement.

La chute des Stanley-Falls mit fin pour quelque temps à nos rapports directs avec les Arabes. Ils devaient se renouer bientôt, après que Stanley eut traité à Zanzibar avec Tippo-Tip. Nous y reviendrons à l'occasion de mon second séjour au Congo, car j'eus un rôle à jouer dans l'aventure.

Pendant les premiers mois de l'année 1885, la vie se poursuivit tranquillement à Bolobo. Les Bayanzi avaient pris leur parti de ma présence et écoutaient docilement mes conseils. Ils m'aidaient à entretenir des relations avec les populations de la rive droite en amont et en aval de Bolobo, tandis que mes rapports avec les indigènes de l'intérieur aussi allaient en s'élargissant. Et pendant que je multipliais les démarches pour joindre de nouveaux traités à ceux que nous avions conclus avec les chefs indigènes, j'ignorais qu'à Berlin, les puissances étaient déjà réunies, que des conventions spéciales avaient été signées par l'Association avec divers États, et que les actes que je rédigeais arriveraient un peu *out of time*.

Par malheur, l'état de santé du lieutenant Ling Vannerus, depuis longtemps chancelant, s'aggravait chaque jour, et je vis arriver le moment où je dus me séparer de ce bon compagnon. La marche lui était devenue pénible, et le salut — bien qu'il n'en voulait rien entendre — ne pouvait être obtenu que par un prompt retour en Europe.

La conquête du sud du Congo par l'expédition du grand explorateur allemand von Wissmann. — En mai 1885, nous reçûmes la visite de M. Bellington, qui, à bord de l'*Henry Reed,* nous amena le lieutenant Kund, de l'armée allemande. Celui-ci nous apprit qu'une expédition placée sous le commandement de l'illustre explorateur Wissmann avait pénétré par Saint-Paul de Loanda, afin de prendre possession, pour compte de l'Association internationale, des territoires qui forment actuellement la partie méridionale du Congo. Cette expédition remplit brillamment sa mission et pendant que nous opérions par le Congo, elle déboucha vers la fin de 1884 sur le Kasaï, où elle fonda les stations de Luluabourg et de Luebo. Wissmann ayant descendu le cours du Kasaï avec une importante flottille de pirogues, atteignit Léopoldville en janvier 1885. Il était accompagné de deux cent cinquante Baluba.

Ce furent le capitaine de Macar et le lieutenant Paul Lemarinel qui eurent l'honneur d'aller occuper les postes fondés par le lieutenant Wissmann. Leur action fut couronnée d'un plein succès et elle fut d'un puissant appui quand l'heure sonna de refouler l'envahissement arabe. Ce fut au Kasaï que furent portés les premiers coups glorieux aux esclavagistes, et c'est de là que partit, ayant à sa tête le baron Dhanis, le gros des troupes de l'État qui devaient à jamais anéantir la puissance de ces bandits.

Chaque jour m'apportait ainsi des renseignements nouveaux sur l'activité des agents de l'Association internationale africaine.

Quelque temps après, c'était au tour de M. Taunt, officier de marine des États-Unis, de visiter le haut Congo, en mission officielle pour le compte de son Gouvernement. Je passai vingt-quatre heures avec cet hôte distingué.

Et comme s'il me fallait recevoir à cette époque des nouvelles de la généralité des territoires où s'exerçait l'action

de l'Association, mon camarade Van Kerkhoven arriva à Bolobo en juillet 1885. Il allait relever à Bangala le lieutenant Coquilhat qui devait rentrer en Europe. J'allais donc voir aussi ce collègue de l'armée belge, dont Stanley et le capitaine Hanssens m'avaient conté les travaux superbes.

LE CAPITAINE COQUILHAT.

L'*En Avant* me l'amena le 15 août. Il était accompagné du père Augouard, l'évêque actuel du Congo français, et de M. Van den Plas. La cordialité la plus franche ne tarda pas à régner parmi nous, et entre Coquilhat et moi naquit rapidement une sympathie réciproque qui ne fit que s'affermir par la suite.

Le père Augouard revenait de l'Ubangi et avait demandé passage à l'Equateur, à destination de Brazzaville. Je connaissais le père Augouard de réputation. Il jouissait parmi les Belges d'une grande popularité; de son côté, il semblait être attiré vers eux, car il se plaisait beaucoup en leur société. C'était une nature droite et franche, d'une activité extraordinaire. Ayant rencontré Mgr Augouard à Bruxelles il n'y a pas longtemps, j'ai été heureux de

constater qu'après vingt années, toute sa personnalité avait conservé le même caractère de vaillance. Il a accompli au Congo français une œuvre d'évangélisation qui a jeté des racines profondes parmi les populations. Les établissements religieux qu'il a fondés sont remarquables. Le père Augouard en était encore, à l'époque où je le rencontrai à Bolobo, à la période de préparation de son entreprise, mais il en avait déjà arrêté très nettement les grandes lignes. Il possédait une connaissance approfondie du noir et préconisait le travail comme un des puissants moyens de régénération de la race. Je sais qu'il a conservé cette opinion.

Coquilhat était sous l'impression des résultats extraordinaires obtenus chez les Bangala. Il me conta toutes les péripéties de son installation au milieu de ces farouches peuplades et les trésors de patience dont il dut user pour se maintenir parmi elles. Il en a fait le récit dans son livre d'une lecture si attachante : *Sur le haut Congo.*

M. Van den Plas apparaissait comme un philosophe entre ses deux compagnons. Comme Coquilhat avait le caractère enjoué, l'esprit prime-sautier, il s'entendait admirablement avec le père Augouard pour taquiner aimablement leur compagnon. Celui-ci en était à cette époque à son deuxième voyage. Que venait-il faire dans le haut Congo? Certaines instructions le représentaient comme chargé de nous enseigner à tous une nouvelle méthode de comptabilité. Lui-même répétait à qui voulait l'entendre qu'il en était bien ainsi. Il menaçait parfois de sortir de volumineux registres et de passer au professorat, mais aussitôt, comme s'il en avait trop dit, il battait en retraite. L'énigme ne fut jamais pénétrée, bien que parmi nous, le bruit se fût répandu que depuis l'envoi de M. Van den Plas, on avait imaginé une autre comptabilité. Seulement pour ne froisser personne, on n'enseignait aucune des deux. Per-

sonne n'éclaircira jamais ce mystère. Toujours est-il que l'on ne se trouvait pas en présence de Van den Plas, garçon aimable et tout de dévouement d'ailleurs, sans s'amuser à ses dépens au sujet de ses allées et venues dans le haut Congo. Van den Plas finit par assumer la direction de l'administration à Boma et rendit dans sa sphère de précieux services à l'œuvre congolaise. Il obligea largement tous ceux qui l'approchèrent, ou qui eurent un service à lui demander. Au Congo, malgré son caractère parfois un peu chagrin, il compta beaucoup d'amitiés dévouées.

Ce fut à Bolobo un vide sérieux quand mes hôtes, après une journée d'arrêt, prirent le chemin de Léopoldville.

Proclamation à Vivi de la fondation de l'État indépendant du Congo. — Les événements s'étaient précipités en Europe et le colonel Francis de Winton avait, le 1er juillet 1885, proclamé à Vivi la fondation de l'État indépendant du Congo. Cette proclamation était la conséquence directe de l'adhésion de l'État indépendant du Congo à l'Acte général de la Conférence de Berlin, de la notification faite aux puissances de sa constitution et enfin de sa déclaration de neutralité. Toutes les formalités étaient ainsi solennellement accomplies, et personne ne pouvait plus ignorer qu'il se trouvait en présence d'un pouvoir souverain. Sauf les conflits d'interprétation auxquels devaient donner lieu les textes des traités relatifs à certaines sections de la frontière, le territoire du nouvel État était à l'abri de toute compétition.

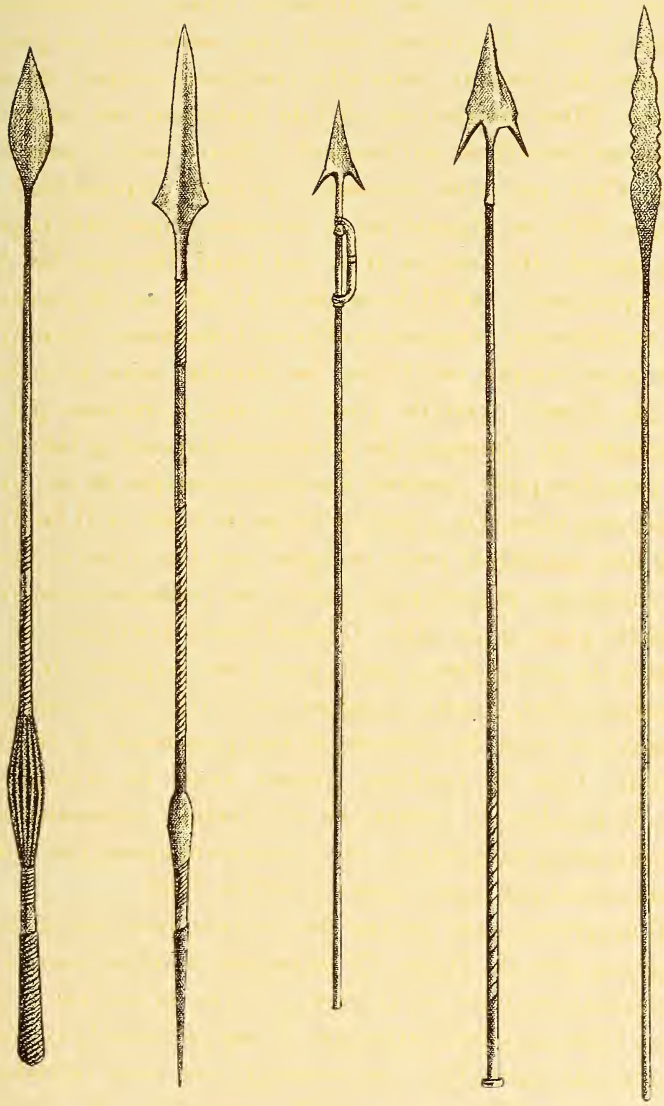
Nécessité de restreindre l'occupation. — A cette époque, on s'en souviendra, le Roi des Belges continuait seul à supporter tous les frais de cette vaste entreprise congolaise (la création du fonds spécial du Comité d'études du haut Congo n'infirme pas cette déclaration). L'éta-

blissement de son autorité dans cet immense territoire l'avait entraîné à des dépenses considérables. Il fallait songer à réduire certaines d'entre elles, car nos premières difficultés avec les Arabes, la nécessité de mettre les frontières à l'abri des empiétements de nos voisins, allaient créer bientôt de nouvelles charges. Il fut décidé de réduire l'occupation. Les postes de M'Suata, de Kimpoko, de Kwamouth et de Lukolela furent d'abord évacués. Le lieutenant suédois Pagels fut désigné pour reprendre le commandement de l'Équateur où M. Casman venait de mourir. M. Glave, venant de Lukolela, me fut adjoint.

Récits de chasse. — Glave était grand chasseur. Il m'entraîna à pratiquer ce sport dans lequel j'étais un novice. J'avais bien chassé quelque peu avant son arrivée, mais seulement dans le seul but de varier le menu de mes repas. A part quelques chasses à l'hippopotame, je m'étais contenté de la poursuite du gibier à plumes. Dans ce genre, mon premier exploit me fit croire à une adresse que je possédais d'instinct. Ayant fait lever à l'improviste deux pigeons, je fus tellement surpris que je ne tirai même pas et je les regardai stoïquement s'élever dans les airs et tournoyer à une grande hauteur au-dessus de ma tête. Soudain, pris de regrets, je pressai au hasard deux fois la détente, et à ma stupéfaction, les pigeons s'abattirent et tombèrent à mes pieds. C'était de la magie! Ma première stupéfaction passée, je me dis que j'avais peut-être été réellement adroit tireur, car j'avais parfois entendu dire qu'il était superflu de viser et qu'il valait mieux jeter son coup de fusil. Il ne me fallut pas longtemps pour déchanter, car j'eus beau par la suite essayer de renouveler ma prouesse initiale, je fus lamentablement déçu. Je me résignai dorénavant à tuer les pigeons quand je les apercevais au repos, perchés sur quelque branche! Les perdreaux et les pintades également

étaient abondants. Ces gallinacés étaient extrêmement faciles à tirer : la pintade venait non seulement se placer à portée du chasseur, mais elle avertissait celui-ci de son arrivée. Elles viennent en effet de l'intérieur des terres, et regagnent les arbres qui bordent le fleuve pour y passer la nuit. C'est par vols successifs qu'elles s'approchent et chaque effort est signalé par le cri spécial que jette la pintade quand elle s'enlève d'un vol lourd. Dès que les cris se rapprochent, il suffit de se placer à l'affût sur le parcours des volatiles qui viennent s'offrir en holocauste. Un moyen tout aussi simple, est d'aller les attendre sous les arbres où ils élisent domicile pour la nuit. Intriguées par la silhouette du chasseur, les pintades balancent la tête sous les branches pour chercher à se rendre compte de ce qui se passe sous elles. On a tout le temps de viser et il faudrait être bien maladroit pour manquer son but. C'est ce genre de chasse que je pratiquais quand des passagers avaient à prendre place à ma table. Généralement j'invitais l'un ou l'autre de mes hôtes à participer à mes exploits. Je commandais le feu, chacun choisissait sa victime et au commandement de trois, les détentes étaient pressées et le résultat certain. C'est le meilleur moyen aussi de n'employer que le nombre de cartouches strictement nécessaire aux besoins de la subsistance, car le renouvellement des munitions n'était pas chose aisée en 1883 et 1885.

Il m'arrivait aussi de tuer des canards, très nombreux le long des rives du Congo. Ce palmipède se retire le soir vers l'intérieur des terres et il n'est pas rare de les voir se percher. C'est une déclaration que je me permets de réitérer, et qui fut accueillie bien souvent avec une incrédulité marquée : *au Congo les canards perchent*. Je me souviens que le père Augouard, dégustant à ma table un canard succulent, me questionna sur la façon dont je me l'étais procuré. Et tous mes convives de s'exclamer en m'en-



LANCES BAYANZI.

tendant dire que je l'avais abattu, alors qu'il était posé sur un arbre. Le père Augouard surtout n'en voulut rien croire, et il s'étonna de trouver parmi des Belges des chasseurs aussi « blagueurs » que ses compatriotes. Je le conviai à m'accompagner le lendemain matin pour constater la véracité de mes dires. A peine avions-nous fait quelques centaines de mètres derrière la station, que de loin je montrai à mon incrédule compagnon, de gros oiseaux branchés. Il me répliqua un peu haut que c'étaient des corbeaux. Je lui fis une réplique un peu irrévérencieuse, mais que la circonstance tolérait. Je dus lui demander le silence pour que les canards ne s'envolassent pas, car ils ne se laissaient que fort difficilement approcher. Mais le père Augouard était tellement convaincu de ma méprise, qu'il continuait à parler et à plaisanter; il fit si bien que les canards prirent leur vol en jetant de retentissants couac-couac!!! qui ne pouvaient laisser de doute sur leur identité. Le père Augouard n'en revenait pas, et il pressa le pas pour aller conter à mes hôtes cette chose extraordinaire. Si j'ajoute maintenant que ces palpimèdes ne se perchent évidemment que sur les grosses branches d'arbres morts, le fait paraîtra moins étonnant.

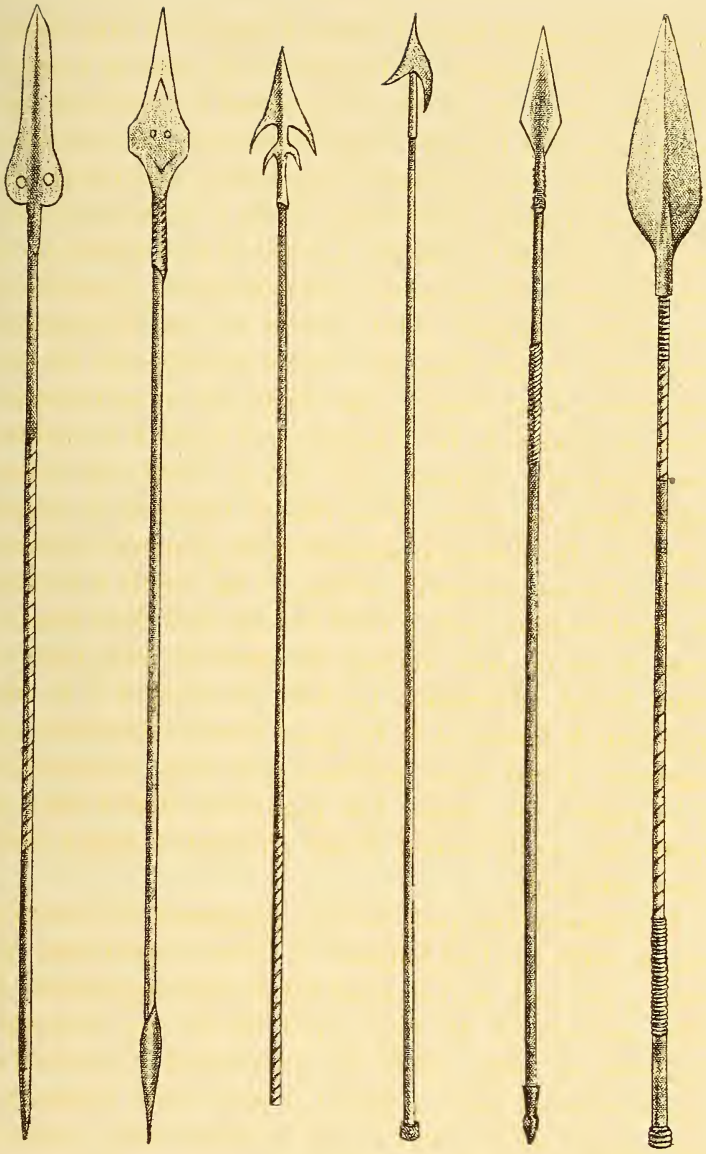
Je n'avais pas de grands efforts à faire pour en fournir mon garde-manger. Chaque matin, vers 8 heures, ils s'abattaient sur un banc de sable qui prolongeait une des îles situées en face de la station et s'y installaient pour la journée. Quand le goût m'en prenait, j'allais me placer sous le couvert des buissons de l'île, et le premier canard qui venait se livrer à ses ébats habituels tombait sous mes coups meurtriers. J'emportais ma victime, et ses compagnons, ignorants du drame qui venait de se dérouler, continuaient à arriver et à se livrer à leurs ébats favoris la journée entière. Cet exploit facile pouvait se renouveler au gré de mes désirs.

Pour la chasse à l'hippopotame, je trouvais toujours les Bayanzi empressés à me conduire en pirogue sur les lieux fréquentés par ces pachydermes. Ces déplacements me procuraient l'agrément d'entendre chanter mes louanges par le troubadour de la bande tout le long du trajet. Au retour, quand la pirogue était chargée, c'était du pur lyrisme, bien que le thème ne s'inspirât point des légendes olympiennes. Je fus poussé à la chasse de l'hippopotame moins par goût du sport en lui-même, que par nécessité. L'incendie de Bolobo en 1883 avait anéanti mes approvisionnements et naturellement les indigènes me refusaient les vivres puisque nous n'avions rien à livrer en échange. Cette situation m'amena à m'établir marchand de viande d'hippopotame. Ce commerce était très lucratif et le serait devenu bien davantage encore, si j'avais écouté les Bayanzi, qui auraient voulu que je fusse continuellement en chasse. Je me montrai moins empressé quand, lors de la première visite du Rév. Grenfell en mars 1884, je reçus quelques ballots d'articles d'échange. J'eus à subir maints quolibets des indigènes, qui préféraient de beaucoup ma pauvreté antérieure et prétendaient n'avoir que faire de mes étoffes. Il n'est pas douteux qu'il leur importait peu de recevoir un supplément d'étoffes, tandis qu'ils étaient très friands de viande d'hippopotame et avaient beaucoup de peine à s'en procurer.

Ils chassaient également cet amphibie, mais ils trouvaient l'animal difficile à entamer avec leurs armes et plutôt dangereux à inquiéter. Il est surtout curieux de constater avec quelle insolence l'hippopotame s'approche des pirogues montées par les seuls indigènes, et aussi avec quel empressement il s'éloigne et plonge quand il aperçoit le casque de l'Européen dans l'embarcation qui s'avance. Cette chasse exige beaucoup de prudence, car l'animal s'attaque volontiers aux pirogues quand il se sent menacé. Il devient extrêmement dangereux quand la femelle est sur

le point de mettre bas et a choisi l'endroit où elle compte élever sa progéniture. Je fus témoin un jour de l'attaque furieuse que livra un de ces monstres à la pirogue que je montais. Déjà le matin nous avions aperçu une première fois l'animal, dont l'attitude menaçante m'avait frappé. Les indigènes s'étaient prudemment tenus à distance, et m'en avaient expliqué les raisons. Le soir, la bête s'était-elle un peu déplacée, avions-nous involontairement approché de sa retraite, toujours est-il qu'elle se rua furieusement vers nous, et que dans une course sauvage qui ne dura pas moins d'une heure, elle essaya de nous rejoindre. Nous ne dûmes de lui échapper que grâce à la vigueur des pagayeurs. Ceux-ci, bien que le soleil fût couché, ruisselaient de sueur. Tous étaient haletants et aucune parole ne fut échangée pendant cette poursuite émotionnante. Comme ressource ultime, je me tenais à l'arrière de l'embarcation, prêt à faire feu de mon fusil Martini, pour le cas où nous aurions été serrés de trop près par notre brutal adversaire. La bête ne renonça à la lutte qu'à bout de forces, et ce fut pour nous un véritable soulagement quand nous sentîmes que nous commencions à la gagner de vitesse. Les pagayeurs étaient dans un triste état, car ils avaient donné un effort continuel réellement admirable.

Si l'hippopotame peut devenir dangereux dans certains cas, le buffle, lui, l'est toujours. M. Glave en était aussi convaincu que moi, et il en avait fait la triste expérience. En effet, son adjoint, M. Keys, avait été tué par un buffle à Lukolela en 1884. C'était un tireur émérite, doué d'un calme extraordinaire, jamais il n'avait voulu écouter son chef, quand celui-ci, effrayé par le dédain dans lequel il tenait le buffle, lui conseillait la prudence. M. Keys fut tué après avoir épuisé jusqu'à sa dernière cartouche. Les buffles s'étaient à ce point acharnés sur le corps du chasseur,



LANCES BAYANZI.

qu'il portait plus de quarante blessures, et qu'on retrouva son revolver, son ceinturon et des pièces de vêtement sur les branches des arbres voisins, à plusieurs mètres de hauteur.

Glave me proposa une première partie de chasse et il fut convenu que nous nous tiendrions à 6 mètres l'un de l'autre, de telle sorte que le buffle, chargeant l'un de nous deux, devait fatalement présenter le flanc à l'autre. En outre, nous devions tirer alternativement, de manière à disposer à tout moment d'une arme chargée. Pour que l'extraction des douilles se fît bien, les cartouches étaient fortement huilées avant d'être placées dans la cartouchière. Bien présomptueux celui qui affronterait le buffle sans s'entourer de toutes les précautions nécessaires. Les plus hardis, les plus adroits, ceux qui possèdent le plus de sang-froid, courent quand même de grands dangers en abordant de face ce roi de la plaine. Le buffle semble être l'animal le plus répandu de la faune africaine. Sous ce nom, on désigne le buffle proprement dit : *Bos Bubalus*, dont le signe caractéristique est constitué par une protection frontale formant la base de cornes; et le « bœuf sauvage », Bubalus Brachycérus, appelé *Bush Cow* par les Anglais et dont les troupeaux sont innombrables au Congo. La première espèce a été signalée par des voyageurs dans le Mayumbe, le moyen Congo et l'Ubangi.

Le *Bush Cow* est plus petit que son congénère, mais non moins vigoureux; il ressemble, à s'y méprendre, au bétail domestique. Les mœurs de ces deux variétés de buffles sont semblables; ils vivent dans les régions boisées entourées de plaines herbeuses, spécialement dans celles partiellement inondées. Doués d'une vigueur extraordinaire, prompts à l'attaque, ils se précipitent sur leurs ennemis avec une brutalité et une impétuosité que rien n'égale et qui en font peut-être le plus redoutable adversaire du chasseur.

Les buffles vivent généralement en troupeaux nombreux et, quand ils se croient en sûreté dans leurs pâturages, ils ont l'aspect calme et placide de notre bétail. Leur présence est signalée par des nuées d'échassiers blancs tournoyant autour d'eux, se posant sur le dos même des bêtes qu'ils délivrent de la vermine dont elles sont couvertes. Cette vermine est à ce point abondante, que, sur certaines parties du corps, la queue notamment, il n'est plus possible d'apercevoir ni peau, ni poils : c'est un amas grouillant d'insectes. A côté de ces ennemis minuscules, s'en trouvent d'autres, puissants, mais qui préfèrent attaquer par ruse plutôt que d'aborder de front cette proie enviée si capable de triompher dans la lutte. Nous ne parlerons pas du lion, rare au Congo, ni du léopard, trop faible pour oser s'attaquer au buffle adulte.

Le nègre lui dresse des traquenards consistant en une fosse recouverte de branchages et de feuilles; quand l'animal s'est laissé prendre, le chasseur indigène s'en approche avec grandes précautions et le réduit à coups de lance.

Un autre piège est formé de pieux pesants armés de pointes, suspendus au-dessus des sentiers battus par les troupeaux : un buffle vient-il à marcher sur la liane commandant le déclic, le pieu s'abat lourdement sur son dos et y enfonce sa pointe acérée.

Plus martiale, mais aussi plus dangereuse est l'attaque directe : les chasseurs s'embusquent sur le parcours habituel du gibier, et l'accueillent au passage d'une bordée de coups de fusil, de lances et de flèches, visant spécialement le jarret. Fuyant alors à toutes jambes, ils vont attendre au loin le moment d'achever leur victime.

Toujours prudents, les noirs, quand ils ont à traverser les parages fréquentés par les buffles, observent les environs en se hissant sur un arbre, une termitière, et au

besoin, mettent les buffles en fuite soit en poussant des cris, soit en agitant des objets sonores. Les indigènes prétendent que le buffle a beaucoup d'esprit et qu'il faut s'en méfier : c'est une façon de parler à laquelle ils ont souvent recours quand ils visent un ennemi qu'ils craignent ou contre lequel ils ne se sentent ni la force ni le courage de lutter.

A la chasse l'Européen doit s'avancer vers le troupeau hors du vent, sinon sa présence est révélée immédiatement au gibier. Glave et moi avions l'habitude de nous approcher du buffle en rampant dans les herbes jusqu'à la distance d'où il était possible de tirer avec la quasi-certitude de placer sa balle à l'endroit choisi : le mieux est de viser obliquement au défaut de l'épaule, devant ou derrière, dans la direction des poumons. Les choses se passent généralement comme suit : au coup de feu les buffles dressent la tête en mugissant; aussitôt, avec ensemble, le troupeau fait un temps de galop du côté opposé au chasseur, s'arrête un instant, fait face à l'ennemi dans la même attitude fière et provocante, pour reprendre, et cette fois définitivement, le galop de retraite. Autre chose est de l'animal blessé, entre lui et le chasseur c'est un duel à mort. La vitalité du buffle est extraordinaire et il est rare qu'il tombe sous la première balle. Les yeux injectés, le muffle frémissant, la tête baissée, il s'apprête à livrer son dernier combat. A chaque blessure nouvelle l'animal bat furieusement le sol de ses sabots, mugit sourdement et enfin, fou de rage et de douleur, il s'élance courant droit à l'ennemi : c'est un spectacle inoubliable que ce combat face à face où lutte la force brutale contre l'adresse et le sang-froid.

C'est celui qui me fut donné à ma première chasse, et c'est moi qui tout d'abord fus choisi par l'animal en fureur. Nous avions tiré sur un troupeau nombreux et l'un des buffles, manifestement gêné dans sa fuite, avait peine à se maintenir au niveau de ses compagnons. Il sem-

blait toutefois avoir disparu définitivement. Nous nous avancions dans la direction prise par le gibier, quand Glave me cria soudain de m'arrêter : nous marchions complètement à découvert dans une partie de plaine dont les herbes venaient d'être incendiées. J'aperçus à la limite des grandes herbes un buffle, la tête baissée, qui au même moment se précipita vers moi, dans une course folle. Il avait plus de 150 mètres à parcourir. Je visai l'épine dorsale, la bête me faisant face, et m'apprêtais à presser la détente, quand brusquement elle se détourna de moi, et se dirigea sur mon compagnon. Mon coup partit, atteignant dans le flanc l'animal qui fit un panache complet, non sans essayer de se relever encore. Mais un second coup de mon martini l'abattit définitivement. A ce moment, Glave, je ne sais dans quel mouvement, ayant voulu saisir son revolver, fit partir accidentellement le coup, et eut la première phalange de l'annulaire enlevée ! Nous n'étions pas au bout de nos émotions. Glave, pour laver la plaie, s'était rendu à un ruisseau entrevu un peu auparavant. Chemin faisant et malgré sa blessure, il s'était hissé sur un arbre rabougri pour examiner la plaine. Ayant aperçu les buffles, il tira dans leur direction. Quel ne fut par mon émoi en voyant tout à coup tout le troupeau se diriger vers moi, qui me trouvais complètement à découvert ! La lutte était trop inégale, et je pris le parti de décharger mon arme et ensuite de me coucher pour laisser les bêtes en furie passer par-dessus moi. Mais à ma grande surprise, je vis au coup de feu, le troupeau se détourner et passer en flanc en superbe allure, à 50 mètres de moi. C'était à la fois beau et impressionnant. Je n'aurai rien laissé ignorer de cet incident, quand j'aurai ajouté que lorsque le buffle m'avait chargé, un Haoussa du nom de Omari s'était placé à mes côtés, tenant son fusil par le canon. La lutte terminée, je questionnai Omari sur la raison de son attitude, lui faisant

remarquer que sa balle aurait eu plus d'effet que ses bras. Le brave garçon me répondit : « Maître, tu sais mieux tirer que moi, mais s'il avait été nécessaire, j'aurais assommé l'animal au moyen de la crosse de mon fusil, et je l'aurais au besoin saisi par les cornes. » Bien qu'il fût doué d'une force herculéenne, je doute qu'il eût réussi à me protéger, mais ce dont je suis certain, c'est qu'il était résolu à le tenter.

Le Haoussa Omari. — C'est ce même Omari qui, plus tard, pendant les huit jours qui suivirent la chute des Falls, porta le capitaine Deane sur les épaules et le sauva malgré la chasse acharnée que lui donnèrent les Arabes. Il ne permit pas à Deane de poser le pied à terre, prétendant, non sans raison, que l'empreinte d'un pied européen amènerait l'ennemi sur leurs traces. Le dévouement et l'intelligence que montra Omari en ces circonstances ne m'étonnent aucunement, car déjà à Bolobo, il m'en donna des preuves multiples. Il connaissait aussi la flore africaine d'une façon surprenante ; quand il m'apportait des fruits et des champignons, je pouvais être certain qu'ils étaient comestibles et je les mangeais sans crainte malgré l'apparence peu rassurante qu'ils présentaient parfois. Je l'eus encore sous mes ordres plus tard à Léopoldville. Le courageux garçon, enfant du pays des Ashanti, devait périr dans les rapides de l'Ubangi, ayant gardé jusqu'à son dernier souffle sa fidélité aux blancs de Boula-Matari.

A propos des buffles, disons encore qu'il n'est pas rare de voir une bête blessée, soutenue dans sa course par d'autres membres du troupeau. Quand elle est trop affaiblie et entrave la fuite de ses compagnons, elle est au contraire écartée à coups de cornes.

Dans une autre occasion, je ne dus le salut qu'à la proximité d'une termitière sur laquelle je parvins à me hisser à point nommé.

Evacuation de Bolobo. — Les indigènes étaient enthousiastes de nos prouesses de chasse, mais ils n'allaient plus en profiter longtemps, car nous venions d'être informés d'avoir à préparer l'évacuation de Bolobo. J'étais désigné pour aller reprendre la direction de la station de l'Équateur avec, comme adjoints, M. Glave et le lieutenant Pagels qui y commandait en attendant mon arrivée. Je préparai peu à peu les indigènes à cette éventualité. Je leur reprochai d'être des brouillons, de n'aimer que plaies et bosses et leur dis que nous allions chercher à nous installer parmi des populations plus paisibles, surtout que beaucoup de nos Zanzibarites ayant dû être rapatriés et le tour des Haoussas devant bientôt venir, nous n'aurions plus de soldats pour nous protéger. Ils n'acceptèrent pas sans sourire ce raisonnement et me firent observer fort malicieusement que ces noirs étaient des hommes comme eux, et que, sans notre présence, ils n'en feraient qu'une bouchée. C'était nous, disaient-ils, qu'ils craignaient; avec ou sans soldats, notre sécurité parmi eux serait la même. D'ailleurs, le temps des hostilités, des palabres mauvaises était passé, ils regrettaient les incidents — qu'ils reconnaissaient avoir provoqués — mais l'avenir s'annonçait souriant et jamais plus nous n'aurions de difficultés. Tels étaient les discours que me tenaient les Bayanzi et ils attestaient le changement complet survenu dans leurs sentiments à notre égard.

Malgré tout, nous quittâmes Bolobo le 25 octobre 1885. Nous avions embarqué sur l'*En Avant* et sur une grande baleinière tout ce que nous possédions, mais nous nous aperçûmes bientôt que les embarcations étaient surchargées. Après deux heures d'efforts, nous dûmes rebrousser chemin, regagner Bolobo et y laisser M. Glave avec quelques hommes, à la garde de ce que nous devions décidément renoncer à emporter à ce

premier voyage. L'*En Avant* redescendit après avoir touché à l'Équateur et Glave put ainsi nous rejoindre une quinzaine de jours plus tard.

Ibaka et un grand nombre d'indigènes étaient venus à la rive pour assister au départ. Tous ces gens avaient l'air consterné. Ibaka s'était placé dans une attitude pensive, le menton appuyé dans le creux de la main droite; il semblait sincèrement affecté, tandis qu'un silence religieux régnait parmi les spectateurs, dont pas un ne fit un geste ni ne prononça une parole. Nos gens non plus ne se livrèrent à aucune de ces manifestations qui accompagnent toujours les départs et les arrivées, même quand le voyageur n'a fait que toucher à la rive pendant quelques heures. Mes hommes évidemment auraient préféré rester parmi des amis déjà anciens, dans une région où ils étaient partout les bienvenus. Mais ils étaient tiraillés par la hantise des pays nouveaux, la perspective d'exercer ailleurs leurs moyens de séduction et de marcher à de nouvelles conquêtes, de genres divers. Quant à nous, arrivés au terme de nos trois années d'Afrique, nous ne voyions pas sans mélancolie la suppression du poste que nous avions eu tant de peine à protéger contre les embûches de tout genre. Nous nous en consolions un peu en songeant que notre effort n'avait pas été vain. Non seulement il avait contribué à faire reconnaître les droits de l'Association internationale sur cette contrée d'avenir, mais il avait abouti à créer des relations empreintes d'une mutuelle confiance avec de nombreuses populations, rebelles jusque-là à l'action des Européens. Un peu plus tard, une mission put s'installer dans cette région, auparavant si peu hospitalière, un camp d'instruction s'y fonda et se développa fort paisiblement; c'était bien là sans conteste le résultat direct des efforts passés.

CHAPITRE IV

SÉJOUR A L'ÉQUATEUR. — L'OGOWE LE RETOUR AU PAYS

A l'Équateur. — A l'Équateur, j'eus la bonne fortune de retrouver le lieutenant Pagels qui m'initia à la politique de la région. Lui-même n'y était cependant que de date trop récente pour en connaître tous les détails. La station avait un aspect riant et ses ressources répondaient largement à toutes les nécessités du moment. Un travail considérable, suivant des vues parfaitement conçues, y avait été accompli par le lieutenant Van Gèle. J'étais joyeux de jouir sans effort d'une large hospitalité et j'aurais voulu en remercier le créateur de tout ce bien-être qui contribua à rendre particulièrement agréables mes derniers mois de séjour au Congo.

La station offrait la particularité de posséder une maison à étage, la première qui fut construite au Congo dans ce genre. La station de l'Équateur était plus calme que celle de Bolobo, on y était plus chez soi. Le terrain à Bolobo était traversé par une route très fréquentée qui reliait les villages Bayanzi à ceux des Banunu; cela donnait à la station une animation très grande et en faisait en quelque sorte un lieu public. J'étais habitué à ce mouvement et il m'intéressait. Je pouvais, par l'observation de ce va-et-vient continuel, me tenir au courant de la plupart des intrigues qui se nouaient dans la région et des incidents divers qui

occupaient dans le moment l'attention des indigènes. La situation plus retirée de la station de l'Équateur produisit sur moi une impression d'isolement, de tristesse même. Je trouvais les indigènes (et je crois que mon impression était exacte) d'un caractère moins ouvert que les Bayanzi, et d'un aspect plus farouche. Le Bayanzi était tout en dehors et n'hésitait pas en présence du blanc à dire franchement ce qu'il pensait même quand sa pensée était hostile ou désagréable, et souvent son raisonnement était juste et rempli de bon sens.

J'étais à peine depuis quinze jours à l'Equateur que cette particularité me frappa plus spécialement. Un jour, tandis que je causais avec un missionnaire protestant de nos voisins, j'eus l'attention attirée par les allures étranges d'un indigène qui m'observait à quelques pas. Cet homme me dévisageait avec une arrogance extrême, mais dès que je portais les yeux sur lui, il changeait d'attitude. J'en fis l'observation au missionnaire. Il connaissait cet individu comme un féticheur Wangata d'une hostilité féroce à l'égard des Européens et dont tous les efforts, selon lui, tendaient à nous chasser du pays. En quittant la station, l'homme passa près de moi et me lança un regard de défi, réellement provocateur, qui me surprit. Je me promis de le tenir à l'œil, et le missionnaire auquel je fis part de ma décision, m'y engagea fort, ajoutant qu'il était certain qu'un jour il tuerait un des blancs.

Nous empêchons par la force des sacrifices humains. — Les circonstances devaient bientôt nous remettre en présence. Deux jours après cette rencontre, les missionnaires vinrent m'avertir que dans un des villages Wangata, dont le chef venait de mourir, quatre jeunes filles devaient être sacrifiées sur la tombe de leur seigneur et maître. Je me rendis au village pour me rendre compte de ce qui s'y pas-

sait, et je commis l'imprudence de ne prendre que deux hommes avec moi. A Bolobo, je m'y serais rendu seul. Je découvris immédiatement les victimes désignées pour le sacrifice. J'essayai de négocier leur mise en liberté, mais, rencontrant une opposition formelle, j'ordonnai à un de mes Zanzibarites de couper les liens qui entravaient ces pauvres créatures. Pendant ce temps, les indigènes s'étaient massés autour de moi et je jugeai prudent, pour rompre leur cercle, de m'adosser à un gros arbre tout proche. Quelle ne fut ma surprise quand j'aperçus tout à coup mon féticheur de l'autre jour, vêtu d'un appareil guerrier, brandissant sa lance dans ma direction ! Il ne changea d'attitude qu'après qu'un indigène lui eut fait observer que je le dévisageais. Je l'entendis nettement dire : « Cela m'est égal. »

Je crus un instant que j'allais avoir à soutenir une lutte pour me dégager, quand Glave, dont la connaissance des indigènes était fort profonde (il parlait notamment le bayanzi comme un autochtone), inquiet de ma longue absence, survint fort à propos accompagné de huit soldats. C'était le salut et aussi la délivrance assurée des quatre victimes. Devant ce renfort inattendu, les chefs accourus protestèrent de leurs bonnes intentions et un pacte d'amitié fut conclu. Il devait bientôt être violé. En effet, le lendemain matin, un Zanzibarite qui se rendait aux villages pour y faire des emplettes, trouva ceux-ci évacués par les femmes et les enfants, et occupés par les seuls hommes prêts à la guerre ; il fut accueilli à coups de fusil et n'eu la vie sauve qu'en se jetant dans les hautes herbes. Aveuglés par ce succès facile, les indigènes s'en vinrent tirer des coups de feu à la lisière de la station.

Hostilités avec les indigènes. — Je fis aussitôt sonner l'assemblée, je laissai le lieutenant Pagels à la garde de la

station, et avec Glave, vingt hommes et un canon Krupp de 7c,5, j'occupai le village sans combat, bien que nous eussions eu à essuyer de nombreux coups de feu tirés à distance par des ennemis invisibles. Nous restâmes dans le village pendant quatre heures, l'arme au pied, le canon en batterie au centre de l'espace ménagé devant la demeure du chef, essayant en vain d'amener les indigènes à des vues conciliantes. Cette situation menaçait de s'éterniser quand à 150 mètres de nous, bien à découvert, apparut mon féticheur, — toujours lui — dansant une danse de guerre et nous provoquant au combat. Glave visa, mais je lui enjoignis de ne pas tirer. Prenant notre attitude pour de la faiblesse, le féticheur s'approcha progressivement au point que nous n'eûmes plus à crier pour nous faire comprendre de lui. Et comme il devenait de plus en plus menaçant et que je craignais que sa folle témérité n'entraînât les indigènes à des actes irréparables, nous passâmes à l'action et Glave coucha par terre cet insensé. Il faut croire que les indigènes, dissimulés dans les fourrés voisins, observaient leur féticheur, prêts sans doute à intervenir dès qu'il aurait accompli ses prouesses homicides, car soudain s'éleva une clameur d'épouvante, suivie d'un silence profond. Nous rentrâmes à la station. La nuit se passa paisiblement et ne fut troublée que par les appels du gong de guerre et aussi, vers 1 heure du matin, par quelques coups de feu tirés du fleuve, probablement à grande distance, car personne ne put découvrir le long des rives d'embarcation d'aucune sorte.

Le matin de bonne heure, je fis connaître que j'étais disposé à entamer les pourparlers de paix, mais sous la condition formelle qu'aucun sacrifice humain ne s'accomplirait plus. Les chefs vinrent peu de temps après à la station, et promirent que mes hommes ne seraient plus inquiétés.

Le lendemain, Glave et moi, nous nous rendîmes à la

chasse, traversant sans escorte les villages qui venaient d'être troublés, et nous constatâmes la rentrée des femmes et des enfants, signe non douteux des sentiments pacifiques des indigènes. A notre retour à la station, nous permîmes aux hommes de se rendre parmi les indigènes comme si rien ne s'était passé. Certains d'entre eux trouvaient trop douce ma façon d'agir, alors que l'un des leurs avait été traîtreusement attaqué, et il m'était revenu qu'ils chercheraient à provoquer des troubles pour pouvoir ensuite se venger. Mais devant ma résolution nettement exprimée de faire payer cher un acte aussi coupable, mes gens ne se livrèrent à aucune provocation et la paix ne fut plus troublée.

Fin de séjour. Retour par l'Ogowe. — Nous étions sans nouvelles du Bas depuis quelque temps. Notre séjour en Afrique approchait de son terme et nous songions au moment imminent de notre rentrée en Europe. Pour ma part, il ne m'était déjà plus possible d'arriver en Belgique dans le délai de trois années prévu par mon engagement. Nous attendions les événements avec philosophie et patience, car l'entente entre nous était parfaite, bien que les circonstances spéciales qui nous avaient réunis semblassent plutôt de nature à provoquer des susceptibilités, puis nous étions un Suédois, un Anglais et un Belge. J'étais, sinon le plus âgé — et quel bel âge! celui des illusions et de toutes les générosités — du moins le plus ancien Africain, d'un ou de deux mois.

Un beau jour, vers midi, retentit le « Sail Oh! Sail Oh! » Ce fut une désillusion relative lorsque nous constatâmes que ce n'était pas un de nos vapeurs qui s'approchait, mais le *Henry Reed*, conduit par M. Bellington, de la Mission baptiste américaine. Et ce qui nous intriguait le plus, c'était la présence d'un second vapeur, celui-là

battant pavillon français, dans lequel je reconnus le *Ballay*. Nous eûmes vite la clef de l'énigme.

Les deux bâtiments portaient la mission franco-congolaise chargée de la délimitation des frontières du côté de l'Ubangi. Les commissaires avaient déjà exploré le terrain, emportant la conviction que la Likima-Kundja s'identifiait avec l'Ubangi.

A ma grande surprise, l'on me remit une lettre du colonel Sir Francis de Winton, m'ordonnant de me mettre à la disposition du commissaire congolais qui, ajoutait l'ordre, avait reçu toutes les instructions. Il ne s'agissait plus que de signer les procès-verbaux des constatations faites déjà par la commission mixte, et le surlendemain, nous nous rendîmes pour remplir cette formalité au poste de Kundja, fondé par les Français sur la rive gauche de l'Ubangi.

Ma séparation d'avec mes compagnons de l'Équateur ne se fit pas sans émotion. Pagels, toujours sentimental et enthousiaste, avait organisé au moment de mon embarquement, toute une cérémonie des adieux à laquelle participa le personnel entier de la station.

Le lieutenant de vaisseau Rouvier et le Dr Ballay, du côté français, semblèrent s'intéresser vivement à cette cérémonie.

Je dus participer plus tard à Bruxelles à ces négociations qui se prolongèrent encore quelque temps pour aboutir à la conclusion de l'arrangement du 29 avril 1887, entre la France et l'Etat indépendant.

Au moment de la séparation des deux missions, le Dr Ballay, sachant que j'étais autorisé à rentrer en Europe, me fit la proposition de regagner la côte par l'Ogowe. L'occasion de voir la colonie voisine, de descendre ce fleuve merveilleux où la navigation en pirogue était si majestueuse et si émouvante, m'engagèrent à accepter. Je le fis non sans insister sur l'état misérable de mon équipement et sur l'indigence absolue en matériel de campement

à laquelle m'avait réduit l'incendie de Bolobo. J'étais habitué à la brousse, je savais les moyens de rendre confortable un voyage en pirogue, aussi ces côtés matériels du voyage ne me préoccupaient-ils pas, mais je ne voulais pas que ma présence et mon dénuement devinssent une cause de gêne pour mes hôtes. Une fois cette crainte dissipée, je n'aspirai plus qu'à voir du pays.

J'avais l'honneur et la bonne fortune de voyager avec le Dr Ballay, qui fut l'un des plus glorieux explorateurs de cette partie de l'Afrique, le compagnon et l'émule de Brazza. J'eus l'occasion d'entendre le récit des incidents émouvants de ses voyages de Libreville à l'Alima et au Congo, et dans les moments d'épanchement le docteur me mit au courant de bien des circonstances probablement inédites de la découverte du Congo français. Confiées à l'amitié, elles n'appartiennent pas au public et je continuerai à garder sous ce rapport un mutisme dont je ne me suis jamais départi, même à l'époque où l'ardeur des polémiques m'aurait permis d'établir certains faits sous leur vrai caractère.

J'eus l'occasion de naviguer au milieu de tourbillons immenses, de descendre des rapides, une petite chute même, j'eus encore l'émotion d'un naufrage, la pirogue que j'occupais s'étant brisée sur des roches. En réalité, j'ai connu l'Ogowe par ses ennuis et ses émerveillements. Parmi les populations de la région, la plus intéressante et la plus nombreuse est celle des Pahouins. Depuis ce voyage, j'ai appris sans surprise les difficultés que l'administration française rencontra parmi ces populations d'allure indépendante et conquérante.

Je débarquai en juin 1886 à Bruxelles après une absence de plus de trois ans, ravi de la destinée qui m'avait conduit au Congo.

CHAPITRE V

L'EXPÉDITION STANLEY AU SECOURS D'ÉMIN PACHA LES ARABES AU CONGO

Second départ pour le Congo. — Après quelques mois de repos, je repris le chemin du Congo le 2 février 1887 et, cette fois, j'eus la satisfaction de m'embarquer à Anvers, à bord d'un vapeur battant pavillon belge. Ce fut la première tentative faite par des Belges de créer une ligne de navigation directe d'Anvers au Congo. Malheureusement l'entreprise échoua, pour la raison surtout que le trafic de la côte d'Afrique exige de ceux qui le pratiquent une connaissance approfondie de diverses circonstances locales, dont les armateurs anversois n'avaient pas tenu suffisamment compte.

J'avais reçu pour mission de diriger la région du Stanley-Pool; la division du territoire en districts n'était pas encore faite à l'époque. Parmi mes compagnons de voyage, je citerai M. Baerts, actuellement directeur général au Ministère des colonies, qui devint directeur de la justice au Congo; le lieutenant Warlomont, dont on devait publier plus tard des mémoires retentissants; le lieutenant Lippens, dont on connaît la fin tragique à Nyangwe, et M. De Kuyper, un ancien côtier ayant appartenu à différentes maisons commerciales établies au Congo avant la constitu-

tion de l'Etat. Ce dernier fut agréé par le Gouvernement en reconnaissance des sérieux services qu'il avait rendus à l'époque mouvementée traversée dans le bas Congo lors de la signature des traités passés avec les chefs indigènes. En semblable compagnie, le voyage ne pouvait être qu'agréable et intéressant. De Kuyper nous initia aux détails de la situation qui existait au Congo avant l'établissement d'un pouvoir régulier, alors que le contrôle se bornait à la surveillance aléatoire et très intermittente des canonnières qui représentaient les puissances civilisées dans cette partie sauvage et inhospitalière du globe.

La vie à bord. — Au moment de rêveries sur le pont de la *Lys*, Warlomont survenait et donnait la note gaie par le récit de ses exploits de garnison. J'aimais à m'entretenir avec M. Baerts qui s'intéressait beaucoup à l'Afrique et écoutait avec une attention jamais lassée les aperçus que je lui donnais sur mon premier séjour au Congo. Cette fois, j'étais l'ancien, celui qui avait vu et qu'on consultait. Tous mes compagnons partaient pleins de confiance et d'entrain, désireux non seulement de voir du pays, mais d'y faire œuvre utile. Une note décevante tombait parfois des lèvres de Warlomont. Une phrase lui était usuelle et je finis par la relever chaque fois qu'elle était prononcée : « Je ne me laisserai pas faire, moi. » Il était fort embarrassé d'en expliquer le sens, mais néanmoins, il y revenait constamment. Il avait été, évidemment, influencé par certains propos dont les échos m'étaient parvenus aussi, et qui représentaient les officiers comme devant accomplir au Congo certain métier indigne d'eux. Comme si nous avions été des gens sans volonté, ni honneur, incapables de repousser toute atteinte portée à notre dignité. L'idée se fixa de plus en plus dans son cerveau et elle devait finir par fausser son jugement. Le pauvre garçon fut enlevé

avant que son expérience personnelle l'eût dégagé de ces préjugés.

Le vapeur s'échoue dans l'estuaire du Congo. — Le voyage fut de longue durée, et après avoir fait de nombreuses escales, dont celle de Funchal (îles Madère), nous touchâmes à l'embouchure du Congo, après cinquante-trois jours de navigation. Mais, c'est le cas de le dire, nous échouâmes au port. Le capitaine, obéissant à la pensée — louable sans doute — d'économiser les frais de pilotage pour entrer dans l'estuaire de Banana, voulut y amener son navire, en s'en remettant à l'avis d'un passager, le capitaine Olsen, un Scandinave qui déjà avait séjourné au Congo et qui, tout en connaissant bien son métier, s'aventurait à donner des conseils sur des parages qu'il ne connaissait qu'imparfaitement. Il émit l'avis qu'il fallait prendre le milieu de l'embouchure du Congo, remonter le fleuve jusqu'au moment où on apercevrait l'axe de l'estuaire de Banana et, à ce moment, virer franchement de bord et pénétrer en suivant cet axe. Tout semblait aller bien, quand, tout à coup, le vapeur se trouva arrêté. Il s'était envasé lentement et sans heurt, si bien que nous ne nous rendîmes pas compte immédiatement de l'incident. Le navire était sérieusement enlisé. Les efforts faits pour le dégager par ses propres moyens furent absolument vains et, ironie du sort, il fallut recourir à la maison hollandaise établie sur la pointe de Banana, pour obtenir les secours nécessaires. Cette maison précisément avait entrepris le service du pilotage qui n'était pas encore organisé officiellement, et, naturellement, elle fit payer cher cette méconnaissance d'une intervention qu'elle se croyait en quelque sorte en droit d'exiger de tout navire désireux de remonter le Congo. Elle avait également à défendre ses intérêts qui étaient mis en péril. Bref, il fallut treize jours pour dégager le navire,

et pendant ce temps, les passagers restèrent à bord aux frais des armateurs, ce qui fit que le voyage atteignit finalement une durée de soixante-six jours! A ces frais accidentels s'ajoutèrent ceux qu'occasionna à l'armement un autre retard imprévu au voyage de retour. Au Gabon, le capitaine prit à frêt réduit un chargement de bois rouges, sans égard aux moyens d'embarquement dont disposait la rade et il fallut plusieurs jours pour amener au vapeur 300 tonnes de cette marchandise. Ces incidents successifs transformèrent en un échec une entreprise intéressante qui s'annonçait comme devant être fructueuse.

Plus heureux que mes compagnons, j'eus la bonne fortune de pouvoir monter à bord du *Prince Baudouin*, envoyé par la direction de Boma au-devant du navire pour prendre le courrier, et je gagnai ainsi sans retard le siège du Gouvernement. Je m'en estimai fort heureux, car, outre la mission territoriale que j'avais à remplir, j'avais reçu des instructions spéciales en ce qui concernait le ravitaillement et le transport de l'expédition Stanley envoyée à la délivrance d'Emin Pacha, dont l'arrivée au Congo était imminente. Stanley, ses adjoints, et les huit cents Zanzibarites qui les accompagnaient avaient quitté Zanzibar par un vapeur affrêté spécialement et ils étaient attendus d'un jour à l'autre.

Transfert du Gouvernement local de Vivi à Boma. — Depuis quelques mois, l'administration locale avait été transférée de Vivi à Boma, par le colonel de Winton. Celui-ci était rentré en Europe, et jamais je ne rencontrai le chef sous la haute direction duquel j'avais servi après le départ de Stanley, de même que je ne devais jamais rencontrer en Afrique le Gouverneur général Janssen, le successeur du colonel de Winton, bien qu'il représentât l'autorité supérieure pendant une partie de mon séjour à Léopold-

ville. Boma prenait un certain air de capitale. Le sanatorium du Dr Allard avait conquis son emplacement sur la colline, à la brise bienfaisante. Naturellement — pourrait-il en être autrement au Congo — le bâtiment avait été détourné de sa destination, et il servait, non pas d'hôpital, mais de logement à une grande partie du personnel de Boma.

Les deux agglomérations, Boma-Rive et Boma-Plateau, avaient déjà la physionomie distincte qu'elles ont conservée. A la rive, le quartier commerçant, s'élevaient quelques magasins et l'ancienne maison Gilis, de l'entreprise Lambert, autour desquels se groupaient les factoreries étrangères. A mi-côte, à l'entrée du plateau, se trouvait l'hôtel du Gouverneur. Puis, plus loin, en amont, la mission catholique française. C'était un ensemble qui promettait.

Le lieutenant du génie Valcke remplissait les fonctions d'administrateur général. Il était accompagné de Mme Valcke. Le capitaine d'état-major Roget commandait la force publique, et certains services étaient réunis en des directions distinctes, notamment ceux des finances, sous la direction de M. Destrain, ayant pour principal adjoint M. De Keyzer. La justice également s'organisait sérieusement : tout en cette matière était à créer, et l'Etat ne faillit pas à la tâche qui lui incombait. L'instauration rapide de l'appareil judiciaire devait être la base de toute organisation susceptible de se développer. Elle donnait aussi aux fonctionnaires, commerçants et indigènes les garanties nécessaires à la sauvegarde de leurs droits respectifs. Elle devait servir de barrière à ceux qui seraient tentés d'abuser de la force ou de se livrer à la loi du bon plaisir.

Boma n'était pour moi qu'une étape. Je devais cependant, d'ordre de Bruxelles, passer l'inspection du matériel d'artillerie, et ma qualité d'artilleur semblait plus ou

moins me désigner à cet effet. Le chef du gouvernement local me confia cependant que ces instructions étaient de nature à provoquer certaines susceptibilités, et qu'il valait mieux s'abstenir. Je fis remarquer que je n'avais qu'à me conformer aux ordres de mes supérieurs, et que de même que je m'étais montré disposé à passer l'inspection, j'étais tout aussi prêt à ne pas la passer si tel était le sentiment de l'autorité. Je fus déchargé de cette mission, et je déclinai à mon tour la faculté qui m'était laissée de procéder néanmoins, lors de mon passage à Lukungu, à l'inspection de l'artillerie de cette station. Il ne me restait en conséquence plus un devoir à remplir avant mon arrivée à Léopoldville. Ce petit incident ne fit qu'aviver mon désir d'arriver à destination sans retard et de me consacrer à ma tâche principale. Je me plais à déclarer que je ne trouvai à Boma que des amis prêts à m'obliger, et d'ailleurs, depuis que je n'y étais plus qu'un simple passager, j'étais devenu l'hôte de la communauté et j'y passai fort agréablement quelques jours.

Le départ pour Léopoldville. — Le *Prince Baudouin* m'emporta un beau matin vers Vivi en compagnie du Dr Paternotte, avec qui je devais faire la route, et qui fut un bon compagnon le long du dur calvaire qu'était la route des caravanes. Il semblait, de son côté, n'être pas trop mécontent du hasard qui nous faisait voyager de conserve, car il allait profiter de mon expérience pour échapper aux désagréments d'un apprentissage africain parmi les porteurs toujours prompts à abuser des hésitations d'un débutant.

Je pris entièrement la charge de l'organisation de la caravane et de l'installation des campements. Nous allions en changer à vingt-deux reprises avant d'atteindre notre objectif. En quittant Boma, à bord du *Prince Baudouin*,

nous contournâmes la *Lys*, toujours au déchargement, et nous échangeâmes les adieux avec le personnel du bord. A Matadi, bientôt atteint, nous fûmes reçus par le sous-lieutenant Baert qui dirigeait ce point de transit. Vivi avait perdu toute importance et n'était plus occupé. Le sous-lieutenant Baert nous apprit que Stanley, avec tout

ROUTE DE CARAVANES.

son monde, était campé à Matadi et que, malgré tous nos efforts, il ne serait pas aisé d'acheminer rapidement vers le haut l'énorme quantité de charges nécessaires à une expédition d'une envergure pareille.

J'eus hâte d'aller saluer Stanley. Il savait que j'avais reçu pour mission de l'aider à gagner le plus rapide-

ment possible l'Aruwimi. Nous échangeâmes nos vues à ce sujet, mais plus nous approfondissions le problème, plus la situation se révélait difficile. Il ne convenait cependant pas de se livrer au découragement; d'ailleurs, nous ne connaissions pas dans tous leurs détails les ressources dont on pourrait disposer et, notamment, nous ne possédions que des renseignements vagues quant au matériel fluvial disponible à Léopoldville. Je devais quitter Matadi dès le lendemain, et Stanley, pour stimuler mon zèle, me prédisait qu'il serait avant moi à Léopoldville. Le lendemain matin, au départ, le célèbre explorateur vint me serrer la main en me souhaitant *good luck*. Je me souviens qu'il me fit cadeau d'une lance de derviche destinée à me servir de bâton de voyage.

Tout ce que je dirai de cette route de la rive sud, c'est qu'elle était considérablement plus accidentée que celle de la rive nord, surtout dans ses premières étapes.

Nous ne dûmes pas nous attarder à Lukungu, car M. Dannfelt, le lieutenant suédois qui y commandait, mit à notre disposition une caravane de Cafres, porteurs dociles, qui, étant au service de l'État, ne cherchaient pas à nous créer des ennuis. Le portage sur cette route s'était considérablement développé depuis un an, et le service des ravitaillements du haut Congo était suffisamment assuré. On ne s'effrayait plus trop à l'idée d'avoir à transporter les nombreux colis, parfois bien pondéreux, qui entraient dans la composition des vapeurs que le haut Congo réclamait impérieusement. M. Dannfelt s'était réellement identifié avec le service du portage et, comme s'il voulait réserver tous les porteurs aux autres, sachant combien ils étaient précieux, c'est à peine s'il y avait recours en ce qui le concernait personnellement. Il parcourait le pays en tous sens, sans se soucier d'emporter ni campement, ni caisses de

vivres : il bivouaquait là où la nuit le surprenait et installait ses fourneaux parmi ceux des indigènes, se contentant de la nourriture habituelle du noir. Il s'était donné corps et âme à l'œuvre congolaise et on peut dire qu'il est tombé, après douze années d'efforts admirables, victime du devoir et de son dévouement à la cause de l'humanité. Il avait acquis sur les indigènes de la région des cataractes un ascendant extraordinaire et nous tous qui l'avions vu à l'œuvre, avions conçu pour lui une estime profonde.

Comme quoi pour récolter il faut semer. — M. Dannfelt faillit devenir un grand producteur de riz. Ayant reçu quelques kilos de semences de cette graminée, il calcula ce que pouvait produire la récolte. Les résultats annoncés furent très appréciés et considérés comme sûrement acquis, à telle enseigne qu'on lui envoya de Bruxelles des milliers de sacs pour emballer la récolte. La suite ne répondit pas aux espérances qu'avait fait entrevoir M. Dannfelt et il eut à s'expliquer. Il reconnut, un peu confus, qu'à un moment de famine, le riz avait été mangé au lieu d'être semé. C'est la première histoire du genre, parmi celles d'autres cultures magnifiques enlevées par les tornades, détruites tantôt par les hippopotames, tantôt par les éléphants. Mais celle de Dannfelt est restée légendaire, et son rappel ne peut aucunement porter atteinte aux mérites considérables de ce brillant officier. Il était d'ailleurs le premier à en rire, et plus d'une fois, il en fit lui-même le récit, non sans une certaine malice.

A Léopoldville. Les préparatifs de l'expédition de Stanley. Incidents. — C'est avec joie que je revis Léopoldville. J'y trouvai d'excellents camarades, notamment le lieutenant du génie Georges Lemarinel. Celui-ci, après avoir accompli des prodiges au transport des lourdes pièces

du *Stanley* et avoir été attelé à la tâche ingrate du développement des transports à Lukungu, avait été chargé de la direction de Léopoldville, où il fallait toutes les ressources d'un homme de son énergie pour maintenir une situation sans cesse menacée par la famine. Après être resté quelques jours avec moi, et tout en m'offrant de me seconder aussi longtemps que je l'aurais cru utile, le lieutenant Lemarinel qui, après un aussi rude labeur, avait droit au repos, me

RAPIDES DE LÉOPOLDVILLE.

quitta pour rentrer en Europe. Tous mes instants furent d'abord absorbés par la nécessité de préparer l'arrivée de l'expédition Stanley. Nous n'avions pas de quoi nourrir notre monde, et une troupe de huit cents hommes et de six Européens allait atteindre le Pool ! Les bruits répandus parmi les indigènes sur les agissements de cette expédition n'étaient pas de nature à faciliter les choses. De toutes parts les chefs indigènes me faisaient demander aide et

protection avant même qu'ils eussent vu un homme de la grande expédition. J'avais beau les rassurer, envoyer du monde dans leurs villages pour les protéger contre les excès possibles des gens de Stanley, toute la population avait fui au loin de la route des caravanes, abandonnant villages et plantations. Des méfaits furent évidemment commis par des individus isolés, mais ils n'atteignirent certes pas la gravité que leur attribuait la rumeur publique.

Les événements allaient se précipiter. Je reçus, en effet, une première lettre de Stanley par laquelle il m'annonçait officiellement son arrivée prochaine (1).

Le 21 avril, un jour avant ses prévisions, Stanley atteignait Léopoldville. Il établit son camp sur un plateau à gauche de la route qui conduisait à la station et entre cette route et la mission dirigée par M. Bellington. Les premières réflexions que j'échangeai avec le chef de l'expédition furent plutôt graves, car les conditions dans lesquelles nous nous trouvions étaient presque désespérées. Nous

---

1) Rivière Kwilu, 5 avril 1887.

A Monsieur le Commandant de Stanley-Pool.

Cher Monsieur,

Le président du Comité exécutif doit vous avoir communiqué mon arrivée au Congo avec une expédition pour secourir Emin Pacha. Je dois également vous faire savoir que Sa Majesté le roi Léopold m'a promis la disposition pour quatre-vingt-dix jours du steamer *Stanley*, deux allèges et les autres embarcations dont vous pourriez disposer à Stanley-Pool et qui ne sont pas immédiatement nécessaires au service de l'Etat. J'espère que vous accueillerez favorablement cette communication et que vous prêterez toute votre assistance pour préparer le *Stanley*, de telle façon que je puisse en disposer à mon arrivée à Léopoldville, vers le 22 de ce mois.

Je suis, très sincèrement, votre

HENRY M. STANLEY.

n'avions pas de vivres, bien que Stanley eût pris la précaution d'apporter à Vivi des approvisionnements de riz, mais il fallait les faire parvenir à Léopoldville par la route des caravanes et compter avec les relais de portage, car l'expédition avait devancé ses bagages et ses approvisionnements.

Pour le transport de la mission, nous disposions du

RAPIDES DE LÉOPOLDVILLE.

Stanley, d'une baleinière et de l'*En Avant*, ce dernier sans machine. Depuis des mois l'on attendait en vain à Léopoldville les tubes pour remettre en état la chaudière de ce vapeur, et on avait perdu toute trace de ces pièces expédiées d'Europe depuis longtemps. Cette circonstance fut reconnue heureuse par la suite, car l'*En Avant* servit de barge remorquée par le *Stanley*, et sa capacité de transport en fut considérablement accrue.

Je dus me contenter pour l'instant de promettre à Stanley

d'étudier les moyens d'assurer la poursuite de son voyage, mais rien de décisif ne fut arrêté au cours de cette première entrevue.

Quel ne fut pas mon étonnement, le lendemain matin, de voir arriver près de mon habitation le major Barthelot à la tête d'un peloton de vingt-cinq Soudanais armés; cet officier était plus spécialement le chef des Soudanais dont l'escorte de l'expédition comprenait un certain contingent. Lui ayant demandé la raison de ce déploiement de force, il me répondit, que par ordre de Stanley, il allait saisir le *Henry Reed*, le vapeur de la mission. Je le laissai continuer sa route sans émettre de réflexion, et je me rendis aussitôt chez Stanley. Je trouvai l'illustre explorateur sous sa tente avec Jameson. Je lui dénonçai l'illégalité de l'acte qu'il avait posé, ajoutant que je ne pouvais le tolérer, qu'à Léopoldville j'étais le seul représentant autorisé du Gouvernement et qu'en cette qualité je l'invitais à rapporter l'ordre qu'il avait donné à son officier. Il me répondit que je savais bien que le Roi lui avait donné tous les pouvoirs. Je me montrai disposé à m'incliner s'il me montrait des pouvoirs plus étendus que les miens. Enfin Stanley, jouant sur les mots, cherchait à m'impressionner. Je dus finalement lui dire que puisqu'il ne voulait pas céder, bien que n'ayant que quatre-vingts hommes à opposer aux siens, j'agirais en conformité des lois de l'Etat et de mes droits. En présence de ma volonté de rester maître de la situation, Stanley me dit brusquement : « Rappelez Barthelot ». Je répliquai qu'il ne m'obéirait pas et qu'il devait me remettre un ordre écrit pour lui. Ainsi fut fait, et 10 minutes après, je vis Barthelot rentrer au camp. Mais Stanley, à son tour, me rendit responsable des événements qui pourraient se produire. Je convins avec lui que la situation était grave, mais que pour obtenir le concours des missions, il serait bon qu'il m'écrivît une lettre m'exposant son point de vue,

et qu'ainsi armé, j'irais plaider sa cause. Il me rédigea sur l'heure la lettre suivante :

Camp près Léopoldville, 22 avril 1887.

Sir,

Ayant été invité par Sa Majesté le Souverain de l'Etat indépendant du Congo, de prendre la route du Congo pour aller secourir Emin Pacha à Wadelaï, je suis arrivé à Stanley-Pool depuis hier. En observant l'état des affaires ici, je constate d'abord que la nourriture est rare. Que nous ne pouvons avoir de moyens de subsistance au delà de demain. Et secondement que les moyens de transport sont si limités que nous ne serons à même de quitter avant quelques mois. Vous en déduirez que notre situation est réellement désespérée. Pour y remédier, il n'y a qu'une chose à obtenir, c'est que vous réquisitionniez des missions établies au Stanley-Pool les vapeurs *Henry Reed* et *Peace*, en vue de les utiliser au transport de l'expédition vers des localités plus favorables, où des vivres puissent s'obtenir. Si vous ne vous ralliez pas à ceci, je ne vois pas les moyens qui pourraient être employés pour sauver la vie de centaines de personnes réunies ici. Votre propre monde, ainsi que celui des missions, et également les indigènes, sont également intéressés à solutionner cette question, car tant de gens ne pourraient subsister dans un pareil pays de famine. Pour cette raison, à moins que vous n'ayez des ravitaillements à notre disposition, j'espère que vous hâterez la réquisition formelle des steamers des missions qui ensemble, d'après mon estimation, peuvent transporter six cent quatre-vingts de mes hommes en amont de la rivière en un voyage. Je me permets d'ajouter que mes soldats sont à votre disposition pour prendre telles mesures que vous croiriez utile dans le but de la préservation des vies humaines.

Votre dévoué serviteur,
(*S.*) HENRY-M. STANLEY.

A Monsieur Liebrechts, etc.

Muni de ce document, j'allais me rendre chez M. Bellington, mais celui-ci m'attendait déjà à la station. Il s'éleva avec véhémence contre les mesures arbitraires prises par Stanley, réclamant ma protection contre cette violation de la propriété privée. Je lui fis part des démarches que je venais de faire pour protéger son vapeur, et lui proposai d'y installer une garde d'Etat. Il se con-

fondit en remerciements et j'essayai alors d'obtenir la disposition de son vapeur à des conditions à déterminer.

A titre documentaire, je transcris ici la lettre de protestation de M. Bellington :

A.B.M.U.

Stanley-Pool, April 23rd, 1887.

To Lieutenant Liebrechts, Chief of the Congo Free State,
Léopoldville.

Dear Sir,

I beg to inform you that I have been asked several times by Mr. Stanley for the loan of our steamer *Henry Reed*, but owing to peculiar circumstances have been compelled very reluctantly to state that I could not possibly render *immediate* help neither have I power to loan the steamer. I also promised him help later on, should he need it.

In reply to this last I have this morning received the following from Mr. Stanley.

« I therefore have no option than to state to you in clear and explicit terms that I demand from you instantly the surrender of the steamer *Henry Reed* to assist in the transport of this expedition, failing which my officers have orders to enforce this demand at all cost to you or others concerned. »

This threat was accompanied by an officier of Mr. Stanley's, and a number of armed soldiers placed at the entrance of our Mission station.

As our Mission is on the territory of the « Congo Free State » and we ourselves subjects of the same I protest to you against such conduct on the part of Mr. Stanley and ask you to take such steps as you may deem wise in the matter.

Believe me, dear Sir, Yours very truly,
(*S.*) A. Bellington.

Finalement, après un échange de nouvelles correspondances avec M. Bellington, le vapeur fut nolisé et Stanley s'en rendit responsable vis-à-vis de moi dans les termes suivants :

Camp near Leopoldville, April 26th, 1887.

Sir,

I hold myself personally responsible for the payment of the hire of the steamer *Henry Reed* which is to be as follows : Thirty per cent.

of her estimated value-say £4,000 (four thousand pounds)—shall be divided into twelve equal parts. Each part shall be equal to the payment for one month use of her by this Expedition, and for any number of days she shall be used over one month, a part shall be divided to pay her accordingly. On the expiration of a term of 45 days the steamer shall be returned to the State.

Yours obediently,
(*S.*) HENRY M. STANLEY.

P.S.—Whereas Walker the Engineer is in my employ I hold myself responsible for the things placed under his charge, and that he shall conduct himself so as not infringe the articles in the lease of the steamer.

(*S.*) HENRY M. STANLEY,
Commandant Emin Pasha Relief Expedition.

A Monsieur Liebrechts, etc.

Enfin le 28 avril, je reçus les quelques lignes suivantes :

Dear Mr. Liebrechts,

The letter is excellent. And all things are going infinitely better than could be expected down river, for which we owe you our many best gratitude.

Yours very truly,
(*S.*) HENRY M. STANLEY.

Stanley-Pool, April 28th, 1887.

Nous vivions à Léopoldville dans un véritable cauchemar depuis l'apparition de l'expédition Stanley, et c'est avec une joie infinie que j'entrevis enfin la possibilité de son départ. Stanley était désireux également de quitter au plus tôt nos parages, mais il crut prudent de transférer son monde à Kinshasa, afin de pouvoir éviter la partie du fleuve en aval, assez dangereuse pour des embarcations chargées comme allaient l'être celles qui emportaient l'expédition. Enfin, celle-ci partit au grand complet à bord du *Stanley*, du *Henry Reed*, du *Peace* et de l'*En Avant* transformé en allège. Stanley obtint le *Peace* de M. Grenfell, qui, mieux avisé, ne voulut pas lui créer les mêmes difficultés que M. Bellington.

On sait ce qu'il advint de l'expédition. Je n'en reçus des nouvelles que de loin en loin. D'abord à son arrivée à l'Aruwimi, Stanley m'écrivit la lettre que l'on va lire :

Camp at Rapids of the Aruwimi River,
June 17th, 1887.

My dear Mr. Liebrechts,

We have arrived in fully good order and fair condition at these rapids of the Aruwimi. All the steamers did very well after leaving Bolobo, but between Bolobo and the Pool both the *Stanley* and the *Peace* had misfortunes. The *Peace* broke her rudder at Kinshassa, and every day as far as Bolobo her leaky boiler gave us great trouble, and caused delay. The *Stanley* struck a rocky reef at Chumbiri, and caused us the loss of two days, but we repaired her very well by botting plates below over laffing the punctures in her plates. She has been just in as good condition as when she left the Pool. Since, so that she is in all ways serviceable up to the moment of departure from here.

I suppose the *Stanley* if not detained anywhere by accident will be down to you by the 1st of July. If after one days rest and wood cutting she proceeds with the loading of the goods at Leopoldville, she ought to reach here on the 27th of July, and be back at Leopoldville on the 14th August.

Loaded as we are we came from Bangala here in 14 days. Therefore the time table for the *Stanley* towing the large whaleboat should be thus.

Leopoldville to Bolobo . . .	4 1/2 days	.	5th July.
Bolobo to Lukolela	3 »	.	8th »
Lukolela to Equator	3 »	.	11th »
Equator to Bangala.	4 »	.	15th »
Bangala to Rapids of Aruwimi.	12 »	.	27th »

I must beg of you, dear Mr. Liebrechts, to be as much my friend now as you were when you aided me so loyally and well at Leopoldville, and therefore to urge her departure with all your might. Major Barthelot is in command here of 80 Rifles, but the assistance of the 125 men at Bolobo and the 3 whites will be greatly needed.

Please find inclosed letter from General Strauch to me. Will you kindly convey my regrets to the gentlemen of the Executive Committee that the delay of the Portuguese mail prevented our consulting on the matter mentioned.

I have also a letter by same mail from the King's first Secretary confirming His Majesty's previous instructions to me.

It is with extreme regret that I have to announce a wholesale desertion of the Stanley Falls boys. The deserters consist of my boy Baruti-whom De Winton took to England with him-Mburra the Engineer's boy of the *Stanley*, and Cap. Schlagerstrom's boy Feruzi and a runaway from Bangala Station. Baruti stole 1 Winchester Rifle, a pouch of Ammunition, my pocket pistol and podometer. The runaway from Bangala stole another Winchester Rifle belonging to me.

Kassimo your boy was found on Steamer *Henry Reed* after arrival at Kimpoko. As the Steamer *Henry Reed* went up to Stanley Falls. I much fear that long before she comes to us he will also have gone away.

I have to request your kind acceptance of a souvenir from me, in recognition of the admirable, and most loyal help you gave me at Stanley Pool to forward me on my journey, for which I thank you with all my heart.

I also enclose bill to pay for charter of *Henry Reed.*

I am yours very sincerly.

Lieut. Liebrechts, &c. HENRY M. STANLEY.

Je fus assez heureux pour pouvoir lui envoyer immédiatement le *Stanley*, chargé de tout ce qui était arrivé à Léopoldville pour l'expédition.

Puis, il s'enfonça dans la vaste et mystérieuse forêt, qu'il décrivit si magistralement dans son livre *In darkest Africa.* On le croyait perdu avec tout son monde; des bruits sinistres se répandirent à son sujet en Europe, quand tout à coup, après un silence d'un an et demi, il reparut à l'embouchure de l'Aruwimi, pour regagner aussitôt la région des Lacs.

On sait qu'il reconduisit Emin Pacha à la côte orientale, où celui-ci, à peine arrivé, faillit perdre la vie dans un accident banal.

Tout le monde a conservé le souvenir du retour en Europe de Stanley, de sa réception triomphale en Belgique. Des fêtes furent données en son honneur au château royal de Laeken, à la Bourse de Bruxelles ainsi qu'à Anvers.

Je l'avais devancé en Belgique et je fus attaché à sa personne, ainsi que le commandant Reyntiens, à cette époque officier d'ordonnance du Roi.

Il n'existe pas de raison de taire que Barthelot fut assassiné par un de ses hommes au camp de l'Aruwimi, et qu'un autre des compagnons de Stanley fit acheter une fillette pour la livrer à des anthropophages afin de prendre dans son carnet les détails de ces scènes horribles d'extrême sauvagerie.

La série des incidents soulevés par le passage de cette mémorable expédition se termina à Léopoldville sur une note comique : Stanley avait quitté le Pool depuis quatre à cinq mois, quand un beau matin je vis arriver M. Bellington, tenant à la main un journal anglais. Il paraissait en proie à une surexcitation extrême qui contrastait avec sa placidité habituelle; hors d'état de parler, il me tendit son journal. Stanley s'était vengé à sa façon de la mauvaise volonté qu'il avait rencontrée chez les missionnaires : le journal rapportait, d'après une lettre reçue du Stanley-Pool, que le grand explorateur n'avait pu obtenir le *Henry Reed* parce qu'il était destiné au voyage de noces d'un missionnaire qui était sur le point d'être rejoint par sa fiancée « dont il n'avait jamais vu que le portrait ».

Le danger arabe. — Avec le retour de Stanley, la question arabe entrait dans une phase nouvelle. Nous avons vu que la position des Stanley-Falls avait dû être évacuée par nous dans les circonstances que j'ai rappelées. L'Etat n'était pas en situation encore de tenir tête aux esclavagistes et il parut sage de recourir à une politique de temporisation et de traiter avec l'ennemi en attendant que nous fussions à même de le réduire à l'impuissance.

Stanley avait donc été chargé par le Roi d'entrer en rapport avec Tippo-Tip qu'il devait rencontrer à son pas-

sage à Zanzibar et de réaliser avec son concours la réoccupation pacifique des Stanley-Falls.

Il lui offrit les fonctions de gouverneur, ou vali,

ALIBU-BEN-SALIM, ARABE ESCLAVAGISTE.

que Tippo-Tip devait exercer avec l'assistance d'un résident européen. Les Arabes pourraient continuer le commerce licite dans le Manyema, mais leurs opérations ne devaient dépasser ni l'Aruwimi ni le Lomami. Tippo-

Tip accepta de traiter sur ces bases et s'engagea à faire respecter le pacte par les Arabes. Il accompagna Stanley qui devait le conduire aux Falls. Tippo-Tip, qui avait déjà prêté assistance à Stanley lors de sa première traversée de l'Afrique, avait promis de lui faciliter sa nouvelle expédition. Par la suite, ils se plaignirent réciproquement de leurs rapports, mais ces dissentiments n'eurent qu'une portée secondaire et momentanée.

Pendant que Tippo-Tip était de passage à Léopoldville, j'eus l'occasion de m'entretenir assez longuement avec cet homme auquel obéissaient des milliers de bandits, parmi les plus sanguinaires qui apparurent jamais à la surface du globe. Certains voyageurs ont dit du bien de Tippo-Tip et ont exalté son intelligence. Il est possible qu'il n'en fut pas tout à fait dénué, si l'on veut qualifier d'intelligence ce qui n'était que de l'esprit de ruse et de calcul poussé à un très haut degré, mais les traits dominants de sa personnalité étaient la brutalité, la cupidité et l'ignorance.

Tippo-Tip, s'il discerna le danger que constituait pour ses entreprises notre établissement au Congo, ne comprit jamais, malgré un contact prolongé avec les Européens, le rôle qu'ils avaient assumé en Afrique et les tendances auxquelles ils obéissaient. Un seul fait montrera bien sa mentalité. Il était un jour assis à mes côtés sous ma véranda, quand vint à passer un Zanzibarite au service de l'Etat. Je le hélai en swahili, en l'appelant *homme libre*, ainsi que nous avions l'habitude de le faire. Les Zanzibarites au service du blanc se qualifiaient ainsi entre eux et avaient fini par être désignés sous ce nom par les blancs et les indigènes. Tippo-Tip aussitôt me fit observer que cet homme était le fils d'un de ses anciens esclaves qui n'avait jamais payé une dette contractée envers lui et que par conséquent il était, lui aussi, demeuré esclave. Comme j'ajoutais que je n'étais pas satisfait de cet homme, qui s'était tout dernière-

ment encore rendu coupable de vol, Tippo-Tip me proposa de le lui livrer, qu'il lui ferait couper immédiatement les deux mains! Après cette conversation, qui m'avait permis de le juger, je n'eus plus que de très fugitives entrevues avec lui.

On a suffisamment parlé des crimes perpétrés par les Arabes, et il serait superflu d'y revenir ici. Mais l'origine de ces Arabes et leur organisation en dehors de leurs expéditions, sont moins connues et il ne sera peut-être pas sans intérêt d'exposer sur quelles bases reposait leur domination dans le haut Congo.

Les Arabes, c'est-à-dire ceux auxquels on donnait généralement cette appellation au Congo, étaient en grande majorité originaires de Zanzibar ou des îles voisines. La plupart étaient des métis. Quelques-uns, d'origine assez obscure, devaient leur fortune à leur esprit d'entreprise et à leur bravoure personnelle; d'autres étaient les descendants de ceux qui exploitaient déjà antérieurement le bois d'ébène et l'ivoire et avaient acquis des noms aussi tristement célèbres que ceux de Tippo-Tip, Sefu, Rashid, Munie-Mohara.

Beaucoup de ces gens, partis de rien, avaient trouvé à Zanzibar des banquiers peu scrupuleux, qui n'avaient pas hésité à leur prêter — Dieu sait à quel taux d'intérêt — l'argent nécessaire pour organiser et équiper les hordes sanguinaires dont les exploits ont été rapportés par Livingstone, Stanley, Wissmann et, depuis, par de nombreux officiers de l'État du Congo qui ont pu les observer de plus près que ces brillants explorateurs, parce qu'ils ont vécu pendant plusieurs années dans le contact de ces bandits.

Certains points de la vaste région qui s'étend de la côte orientale aux rives des grands lacs étaient occupés à demeure par les Arabes avec de nombreux esclaves provenant des razzias effectuées dans le passé. Ces postes, qui faisaient

parfois sentir leur influence à une assez grande distance, étaient échelonnés le long des routes qui conduisaient aux lacs et avaient pour but principal d'en assurer la sécurité.

L'itinéraire habituel des bandes du Congo passait par Tabora, Udjiji et M'Towa ; de ce dernier point, il continuait vers Kasongo et Nyangwe où il bifurquait, un tronçon allant vers les Stanley-Falls, en suivant le bas Lualaba, et l'autre vers le Lomami et les régions au delà ainsi que vers le sud, du côté du Katanga; celui-ci suivait le haut Lualaba.

Pour se porter à de si grandes distances, il fallait que les Arabes possédassent un esprit d'entreprise très développé et que le mobile qui les animait leur tînt bien à cœur. Sur ce qu'était leur mobile dominant, les opinions ont différé.

D'après les uns, ils n'auraient eu d'autre objet que la conquête, pour le compte de l'Islam, de régions nouvelles peuplées d'infidèles. Mais cette opinion ne résiste pas à l'examen et elle a été contredite par tous ceux qui furent le mieux en situation de juger les Arabes.

Nous avons vu qu'ils étaient débiteurs de certains banquiers de Zanzibar. Ceux-ci, pour se couvrir de leurs avances, passaient des contrats qui leur assuraient en remboursement l'ivoire et les esclaves que les bandes dirigeaient de l'intérieur vers la côte. En fait d'approvisionnements les caravanes emportaient surtout de la poudre et des fusils, peu ou point d'autres articles, si ce n'est l'indispensable pour pourvoir à leur entretien pendant la traversée de la région côtière. Il en résulte que ces trafiquants partaient avec l'idée préconçue de vivre exclusivement sur le pays dans les régions éloignées, et l'on sait ce que cela veut dire. Quant à la nature du travail projeté par des gens qui n'emportaient que des munitions de guerre, elle apparaît à suffisance.

S'il s'était agi d'une conquête de l'Islam, ils se seraient entendus entre eux pour exercer une action concordante au nom du Prophète, et l'on a vu à la même époque dans tout le Soudan, du Nil au Sénégal, de quel élan les musulmans d'Afrique sont capables quand ils sont unis par la foi religieuse. Or à aucun moment, l'on ne constata parmi les Arabes du Congo cette entente et cette communauté d'intérêts qui distinguent les vrais disciples du Prophète et qui font d'eux des ennemis si redoutables de notre civilisation.

Les prescriptions du Coran étaient absolument étrangères à leurs agissements. Nulle part, ils ne s'occupaient de prosélytisme. Ce qu'ils retenaient du Coran, c'étaient les excuses qu'il fournissait à leur conduite et ils ne considéraient les indigènes du centre de l'Afrique que comme des infidèles pouvant servir tout au plus de bétail humain. Faut-il rappeler les horreurs constatées par les fonctionnaires qui ont visité les camps arabes et y ont découvert qu'on s'y livrait au cannibalisme le plus effréné? Ce n'est pas Allah qui enseignait pareil traitement du prochain, encore qu'il recommandât l'extermination, par tous les moyens, des infidèles!

Il ne peut rester aucun doute, — toute préoccupation de croyances écartée, — sur le mobile que poursuivaient les Arabes dans l'Afrique centrale : réduire les populations en esclavage; enlever tout ce que leurs malheureuses victimes possédaient de richesses. C'était là l'unique ligne de conduite, l'unique préoccupation des bandes dévastatrices qui, sous les ordres de gens entreprenants d'origines diverses, mettaient des régions entières à feu et à sang.

Ceci dit, examinons sur quoi se fondait l'ascendant qu'ils exerçaient sur les aborigènes du bassin du Congo, de quelles forces ils disposaient et quelles étaient les limites des territoires soumis à leur autorité.

Leur pénétration dans la région qui s'étend de la rive

occidentale du lac Tanganika au Lualaba remonte à une époque qu'il est difficile de déterminer exactement, mais qui est relativement récente. En 1877, Stanley constata leur présence à Nyangwe. Ils prétendaient qu'au delà vivaient des tribus guerrières, très puissantes, et prédisaient au voyageur qu'il succomberait sous leurs coups, s'il osait s'aventurer parmi elles. Leurs dires reposaient évidemment sur la crainte que leur inspiraient ces indigènes chez lesquels ils s'étaient heurtés à une résistance très énergique.

Six ans plus tard, en 1883, les Arabes étaient aux Stanley-Falls où Stanley les trouva lorsqu'il y fonda notre station; dès cette époque, il constata même leur présence en aval de ce point. Dans son livre : *Cinq Années au Congo,* Stanley note qu'un peu en amont de l'Aruwimi, les villages riverains avaient été détruits, les indigènes vivaient dans les bois et fuyaient à l'approche de l'étranger. Dès lors, pour lui qui avait eu tant d'occasions de les voir à l'œuvre, le fait n'était pas douteux, les bandes arabes avaient passé par là. Le pays que Stanley avait traversé plusieurs années auparavant, peuplé et florissant, était désert et semé de ruines; les indigènes qui n'avaient pu fuir, avaient été massacrés ou réduits en captivité.

C'est le spectacle de la condition des indigènes soumis, vivant heureux sous leur domination patriarcale dans les grands centres de Kasongo, Nyangwe, Udjiji, etc., qui valut aux Arabes une fausse réputation d'humanité. Les musulmans d'Afrique s'établissaient dans de grands camps fortifiés qui servaient de base à leurs opérations, ils avaient compris la nécessité de posséder certains points d'appui où ils pourraient trouver un refuge en cas de revers. Les populations voisines de ces camps ne connaissaient les Arabes que sous leur aspect séduisant. Par de bons procédés, ils gagnaient leur sympathie et réussissaient ainsi à

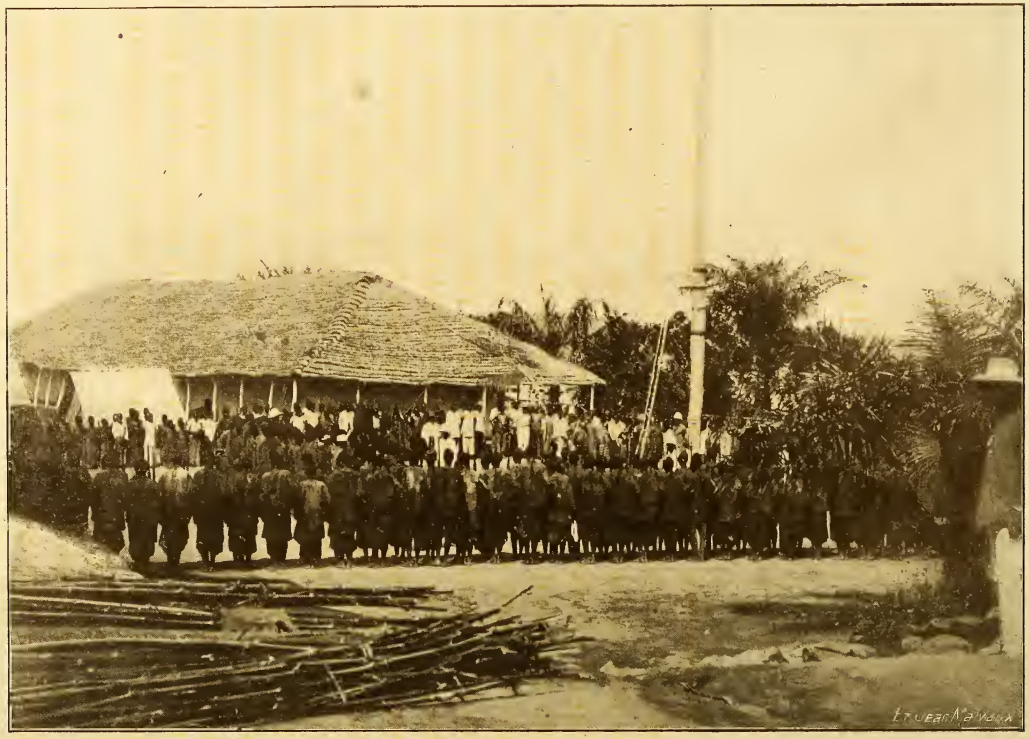
les associer à la résistance qu'ils pouvaient se trouver amenés à opposer aux tentatives de représailles de leurs victimes et, par la suite, aux Européens. Ils se montraient également bienveillants envers les indigènes établis le long des rivières barrées de rapides, où ils n'auraient pu s'aventurer en toute sécurité sans l'appui des populations riveraines.

Enfin, ils créaient de vastes cultures destinées à ravitailler leurs caravanes et y employaient une partie de ceux qu'ils avaient réduits en esclavage; ici encore, ils essayaient de s'attacher leurs victimes par de bons procédés et y réussissaient souvent.

Des voyageurs peu clairvoyants ont pu se méprendre sur le caractère des Arabes lorsqu'ils ne l'ont vu se manifester que dans ces quelques territoires privilégiés, dont la prospérité contrastait avantageusement avec l'aspect désolé des immenses régions parcourues par les bandes esclavagistes, mais le dévouement inspiré par les Arabes à la masse des indigènes est une pure légende dénuée de fondement.

L'Arabe, le vrai, celui qu'on appelait « le chef », si doux dans l'intimité du barzah, si séduisant, enveloppé dans sa belle chemise brodée et d'une immaculée blancheur, sans cesse prosterné sur sa natte de prière le visage tourné vers La Mecque, ami de l'Européen et son allié, quel que fût son nom, Tippo-Tip, Sefu, Rachid ou Sélim, était un chef de brigands, le plus cruel des bandits. Celui qui nous vantait son hospitalité oubliait trop volontiers les horreurs qu'il avait dû voir autour de la maison de son hôte, l'allée de piquets surmontés de crânes humains qui y menait, l'enceinte de têtes fraîchement coupées qui entourait le village, les cadavres que le fleuve charriait encore à plusieurs jours en aval, et, par delà le rideau de verdure des rives, les immenses régions que ces barbares jouisseurs

avaient mises à feu et à sang pour acquérir une richesse qui leur permettait d'offrir à leur hôte le café parfumé dans des tasses de vermeil. La vérité est que l'Arabe détruisait et ne créait pas. Le pillage, la dévastation étaient la loi fatale de son existence dans l'Afrique centrale. Pour nourrir ses bandes, pour subvenir aux lourdes charges de sa maison, il devait sans cesse organiser des expéditions, faire des rafles et des razzias, aller toujours plus avant, détruire des pays nouveaux.



L'APPEL DU MATIN A LÉOPOLDVILLE.

CHAPITRE VI

LÉOPOLDVILLE

Organisation de Léopoldville. — Stanley parti de Léopoldville, j'eus à m'occuper immédiatement de l'exécution du programme qui m'avait été tracé. Le Gouvernement désirait ménager une forte base aux vastes entreprises qu'il préparait dans l'Est. Les Arabes constituaient un grave danger, mais la nécessité d'occuper les frontières n'était pas moins urgente. Il fallait pour semblable action disposer d'une base solide à Léopoldville, de moyens de transport fluviaux importants et, une fois cette préparation obtenue, aller de l'avant avec décision et rapidité. Ce fut une œuvre considérable qui se réalisa de 1889 à 1894. L'histoire de la colonisation africaine n'en a pas enregistré de plus vaste ni de plus hardie, menée à bien dans une période aussi courte : campagne arabe, conquête de l'Ubangi, des sultanats de l'Uele, de la région du Nil jusqu'au cœur du Wadaï, concurremment avec la conquête du Katanga et du Lunda.

A Léopoldville, je trouvai comme adjoints MM. le baron de Stein d'Altenstein, actuellement commandant le 4e régiment de lanciers, le baron de Reichlen-Weldegg, de l'armée allemande, Cloetens, agent d'administration, les capitaines de bateau Shagerström, Shonberg et Martin, trois vétérans de la flottille du haut Congo.

A ce personnel, il faut ajouter quelques artisans, mécaniciens et sous-officiers.

Bien que tous fussent très dévoués à leurs devoirs, j'avais été frappé, dès mon arrivée, de l'esprit d'indépendance de chacun vis-à-vis de l'autorité. Demandait-on à un capitaine de réunir le bois nécessaire en vue du départ prochain du vapeur qu'il commandait, il répondait du ton le plus naturel du monde : « Le bois, je ne m'en suis jamais occupé et je ne sais où m'en procurer. »

Un mécanicien auquel je fis observer que la machine du vapeur dont il avait la charge, n'était pas bien réglée, me répliqua que je n'y connaissais rien. Une autre fois, et ceci était plus grave, un sous-officier ayant reçu une observation bien méritée, me répliqua que je me posais en personnage bien important, mais qu'il disposait d'influences en Europe, et que, si je l'y renvoyais, il me « ferait arranger mon affaire ». Il prit la première caravane qui se présenta pour le bas Congo. Je dois à la vérité de déclarer qu'il m'écrivit de Boma une lettre d'excuses sincères pour l'attitude qu'il s'était permise envers moi. Cette décision, qui me fut imposée par la nécessité de réprimer l'esprit d'insubordination qui prévalait à Léopoldville, motiva la rédaction de la circulaire défendant le renvoi des agents à Boma, sans l'autorisation préalable de l'autorité supérieure. En présence de mon attitude décidée, toute opposition disparut définitivement. Une autre circonstance était cause de bien des déboires : l'heure du début du travail n'était pas la même pour tous; elle dépendait des dispositions personnelles de chacun.

Bientôt, l'ordre fut établi en toutes choses, le fonctionnement des services fut arrêté d'après des bases uniformes et tout le monde ne tarda pas à en reconnaître les avantages.

Je dus également porter mon attention sur les popula-

tions indigènes qui demandaient à être rassurées, car elles n'étaient pas encore revenues de la frayeur que leur avait causée le passage de l'expédition Stanley. Je dépêchai le baron de Reichlen pour visiter les villages de l'Inkissi, se rendre compte de l'étendue du mal qui leur avait été fait, et annoncer partout que l'on ne devait avoir aucune crainte de voir reparaître les hommes de Boula-Matari. Certains des hommes de l'expédition avaient, certes, commis des excès, mais mon adjoint ne releva à leur charge que des actes de rapine de tous genres. C'était déjà fort regrettable. L'épouvante avait été telle que les populations avaient fui au loin et cette circonstance explique peut-être que des abus plus graves ne furent pas à déplorer. Après une quinzaine de jours de voyage, le baron de Reichlen me revint satisfait des résultats de sa tournée; il rapportait l'assurance que les indigènes réintégraient leurs villages et que le calme et la confiance reprenaient le dessus. Malheureusement cet officier, ainsi que le baron de Stein, durent bientôt regagner la côte pour cause de maladie. Je perdis en eux des collaborateurs dévoués, soucieux des intérêts qui leur étaient confiés. Je les ai vus, alors qu'ils étaient fort souffrants déjà, vouloir à tout prix me seconder et accomplir des missions qui étaient au-dessus de leurs forces. Le baron von Reichlen mourut en mer, en rade de Ténériffe.

Wabundu et Bateka. — Les indigènes des environs immédiats de la station me donnèrent pas mal de souci au début. Mon arrivée à Léopoldville n'avait évidemment pas réglé la question de la subsistance du personnel et encore bien moins l'apparition de Stanley avec tout son monde. J'avais réuni les chefs Wabundu, les seuls qui cultivassent la terre, et je leur avais représenté que je ne pouvais laisser mourir mon personnel d'inanition. Ils me firent mille pro-

messes, dont ils tinrent une partie pendant huit jours, pour retomber ensuite dans leur indifférence. Je les convoquai à nouveau et dus leur dire que s'ils persistaient à méconnaître leurs promesses, je me verrais obligé de faire occuper un de leurs champs pour nourrir mon monde. Encore

BATEKE.

une fois, l'effet fut très temporaire. Aussi, sans autre avertissement, je passai aux actes et je me procurai la nourriture nécessaire à mes hommes sans passer par leur intermédiaire. Les indigènes ne cherchèrent pas à s'opposer à cette mesure, mais leurs chefs demandèrent à être entendus.

L'entrevue fut décisive et, de ce moment, nous ne connûmes plus les angoisses de la faim. Quand je fus convaincu des bonnes dispositions des indigènes et que je les vis décidés à tenir leurs promesses, je les convoquai à mon tour, et je leur demandai à combien ils estimaient les prélèvements que nous avions effectués sur leurs champs. A leur grande stupéfaction, car ils n'escomptaient aucune indemnité, je leur remis le double de leurs évaluations.

J'ajouterai que dès lors je n'eus plus avec mes voisins immédiats, aucune difficulté, quelque minime qu'elle fût. Ces Wabundu occupaient l'intérieur des terres à la hauteur du Stanley-Pool et la partie du district vers l'Inkissi, tandis que les rives du Stanley-Pool étaient habitées par les Bateke originaires de la rive droite. Ceux-ci avaient refoulé devant eux les Wabundu, ils ne possédaient aucune culture et vivaient des relations commerciales qu'ils entretenaient avec leurs congénères de la rive française, et aussi avec les Bayanzi de Tshumbiri, de Bolobo et d'au delà. Il m'arriva fréquemment de recevoir à Léopoldville la visite de l'un ou de l'autre de mes anciens amis de Bolobo.

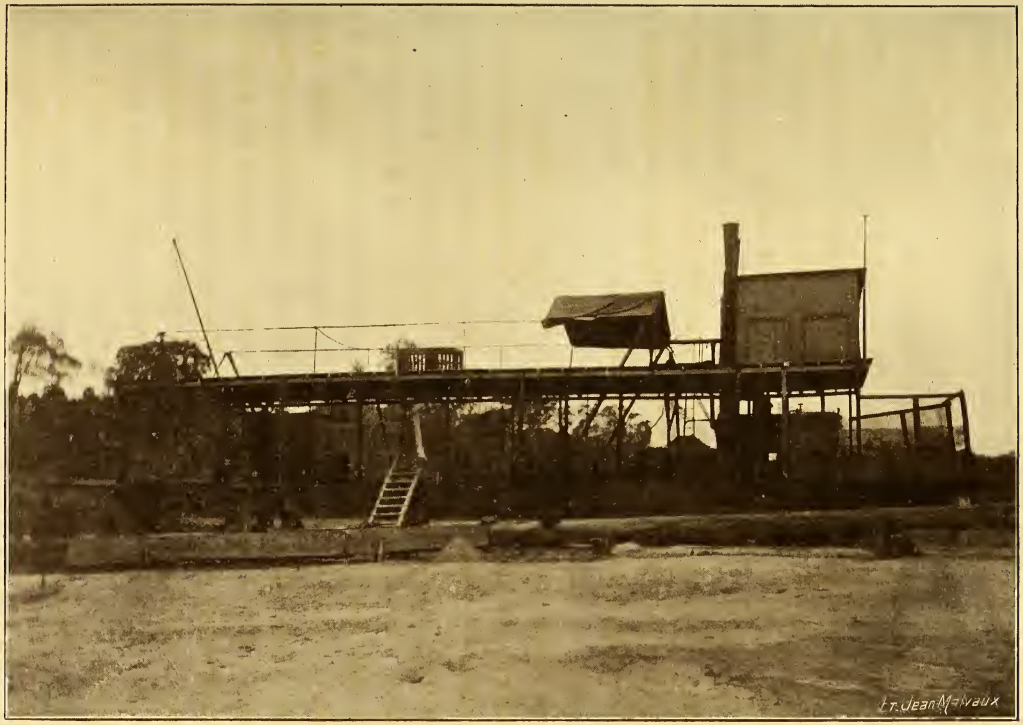
La présence des Bateke avait été représentée comme la cause de la famine qui menaçait avec tant de persistance la station de Léopoldville. Déjà à Boma, j'avais été invité à examiner la possibilité d'obliger ces soi-disant affameurs à repasser le fleuve et à réintégrer leurs anciennes pénates.

J'y avais souvent songé depuis mon arrivée à destination, mais je considérais la chose comme inopportune, peu nécessaire, et surtout profondément impolitique. Je ne m'en occupai donc plus. Je fus bientôt mis en demeure de me prononcer formellement sur le plan qui m'avait été soumis et de passer à son exécution si j'estimais devoir le faire. Je formulai un avis défavorable et je reçus, quelques mois après, un satisfecit du Gouvernement central pour ma manière

d'envisager cette question. Je n'eus, par la suite, aucune difficulté avec les Bateke. Ils vivaient en bonne intelligence avec nos gens, et pourvu qu'ils ne fussent tenus d'aucune obligation onéreuse vis-à-vis de nous, ils ne demandaient qu'à se livrer paisiblement à leur commerce. Ils n'étaient cependant pas gens faciles, ni commodes, et sur la rive française on en savait quelque chose, mais isolés chez nous, naturellement peu soutenus par les premiers occupants, il eût été dangereux pour eux de s'exposer à un conflit. C'était donc le calme absolu du côté des indigènes, et cela me changeait singulièrement des Bayanzi. Cette circonstance me permit de me consacrer davantage à mes autres devoirs, principalement au développement des installations de la station et au service du portage.

Le Port. Installation du plan incliné ou slip. — Pour l'instant, la station possédait les bâtiments strictement nécessaires. Nous disposions de peu de bras, et il fallait se borner à la restauration et à l'entretien de ce qui existait, sauf à le développer progressivement. Le port demandait une attention particulière et immédiate. S'il était possible de mettre à sec de petites embarcations, telles que l'*En Avant* et l'*A. I. A.* (le *Royal* n'était plus qu'une épave à la rive), il fallait des moyens un peu plus perfectionnés pour un vapeur du tonnage du *Stanley*, dont la masse représentait un poids relativement considérable. On avait d'abord songé à se servir d'une cale sèche pour y introduire le vapeur quand les eaux auraient atteint le niveau convenable. Mais comment vider cette cale sèche et épuiser l'eau qui traversait la digue de fermeture? Et puis, j'avais par-dessus tout la crainte d'emprisonner pour longtemps le vapeur.

Bref, je penchai pour l'installation d'un plan incliné. Je retirai les pièces de bois superbes installées dans la cale


tr. Jean Manaux

LE STEAMER « STANLEY » SUR LE SLIP.

43

sèche projetée, et la construction d'un *slip* en fut activée d'autant. Ces pièces de bois d'une venue, avaient été coupées à la rive française avec l'autorisation des autorités, et ramenées à Léopoldville au prix d'efforts considérables.

Mon projet de *slip* n'était pas populaire parmi les marins. Le capitaine Martini surtout déclina sa responsabilité, que je ne lui demandais pas à engager, et émit l'avis que la traction que je ferais opérer sur le cadre portant le vapeur, en ébranlerait tellement la masse qu'il se disloquerait! Je lui demandai pourquoi cet accident ne se produisait pas quand il le conduisait sur un banc de sable, alors que le choc qui en résultait causait un ébranlement bien plus considérable que celui que je provoquerais en exerçant une traction régulière sur le support du steamer. L'expérience seule pouvait mettre fin aux discussions. J'ajouterai tout de suite qu'elle fut concluante, non pas qu'il fut aisé de hisser le bâtiment sur le plan incliné, car nous ne disposions que d'un seul cabestan, celui du vapeur lui-même et il était destiné à lever une ancre de 75 kilos. A force de multiplier les brins des mouffles, nous développâmes une force suffisante, mais à chaque rupture des cordages, il fallait une heure pour rétablir l'installation. Je m'aperçus, au cours de ces laborieuses opérations, que les craintes qu'avaient exprimées les marins étaient sincères, car pas un ne me prêta son concours. Je fis semblant de ne point m'en apercevoir. Je dois cependant une mention spéciale au brave Shagerström, car s'il ne m'aida pas, c'est qu'il était souffrant de la fièvre et, tout en s'excusant de ne pouvoir travailler, il manifesta l'intention de m'assister quand même de ses avis.

Après ce premier succès, chacun des marins aurait voulu conduire une de ces opérations de mise à sec d'un vapeur, et pour un peu, on m'aurait interdit d'intervenir. C'est

l'éternelle histoire de toute initiative en lutte avec la routine et l'apathie.

J'avais d'ailleurs été fort soutenu dans mon projet par mes deux charpentiers de navire. Ces artisans, qui avaient été envoyés au Congo en prévision du montage de la *Ville de Bruxelles*, arrivèrent à point pour donner aux installations du port un plus grand développement. Il fallut construire à la rive quelques magasins nouveaux, un atelier rudimentaire, enfin, se préparer à exécuter prochainement d'autres travaux de montage plus importants que tout ce qui s'était fait jusqu'alors à Léopoldville. La difficulté était grande surtout à cause du manque d'outillage.

En même temps que ces constructions, les travaux de la terre étaient vigoureusement poussés : des champs de manioc étaient établis autour de la station, un vaste potager, qui donna grande satisfaction, fournit bientôt d'abondants légumes tant indigènes que provenant de graines importées d'Europe.

Les indigènes sont initiés aux travaux divers. — Les Bangala commençaient à connaître le chemin de Léopoldville où ils venaient servir en qualité de travailleurs du port, de marins ou de pilotes. Ils avaient une grande prédilection pour ces métiers. Bientôt, au passage chez les Bangala, nos capitaines eurent la plus grande peine à protéger le pont de leur navire contre l'envahissement de tous ceux qui voulaient aller travailler à Léopoldville. Le recrutement de la main-d'œuvre était donc aisé, et il faut reconnaître que ces Bangala formèrent des travailleurs d'élite, ayant l'intelligence de leur métier.

J'en installai comme scieurs de long, dans une forêt des environs et ils faisaient merveille. Ils travaillaient à la tâche. Je les formai d'abord à Léopoldville même, puis, quand ils eurent acquis une certaine habileté,

je les encourageai et leur proposai de me montrer leur savoir-faire pendant une semaine, en leur promettant un certain nombre de mikatos par planche qu'ils scieraient. Il y avait quatre équipes qui mirent un entrain admirable à se surpasser. A la fin de la semaine, ils reçurent la récompense promise et vaillamment conquise. Puis je leur exposai que dorénavant, il serait plus commode d'installer des ateliers dans la forêt même, au lieu de transporter les lourds troncs d'arbres au loin, et que je considérerais comme leur tâche hebdomadaire le nombre de planches qu'ils venaient de me scier à Léopoldville. Ils comprirent tout de suite mon stratagème, mais je les consolai en n'exigeant que les deux tiers de la tâche exceptionnelle accomplie par eux en une semaine. Et c'est ainsi que l'on vit bientôt une longue file d'hommes se diriger chaque samedi vers Léopoldville, y apportant les planches qu'ils étaient allés prendre aux ateliers établis dans la forêt. Certains critiquèrent le peu de surveillance exercée sur les scieurs. Peu m'importait qu'ils s'accordassent quelques loisirs, pourvu qu'ils me fissent le nombre de planches prescrites! Il leur était fait de fréquentes visites et jamais je ne reçus la moindre plainte de la part des indigènes à proximité desquels ces travailleurs étaient installés. Ils se montraient, au contraire, très absorbés par leur métier et vivaient en très bonne intelligence avec leurs voisins. Je soupçonnai que, parfois, ils payaient en planches quelques-unes des faveurs dont ils étaient l'objet de la part de leurs amis. Ne valait-il pas mieux fermer les yeux sur une petite irrégularité de l'espèce qui ne produisait que des effets bienfaisants? Ces artisans prenaient leur métier à cœur, et c'était réellement touchant de voir ces sauvages Bangala, battre la ligne et tracer les traits sur les tranches du tronc d'arbre à débiter, en s'aidant du fil à plomb. Au poste, c'étaient encore eux qui cou-

paient les planches à la grandeur voulue et qui en rabotaient les faces.

D'autres exemples encore peuvent être cités en faveur de ces noirs. Ne fournissaient-ils pas, à bord des steamers, le dur labeur nécessité par la coupe journalière du bois de chauffage, corvée d'autant plus pénible qu'elle s'accomplissait de nuit? Le vapeur quitte généralement son mouillage le matin, à 6 heures, navigue jusqu'à 4 ou 5 heures de relevée et s'arrête à l'endroit où l'on espère renouveler avec le moins de difficultés la provision de bois pour le lendemain. L'installation des postes de bois, aujourd'hui généralisée, n'existait aux débuts qu'exceptionnellement.

Ces Bangala excellaient dans le métier de pilote, de chauffeur et d'aide-mécanicien. A Léopoldville, ils s'adonnaient à tous les travaux sur les chantiers de montage et de réparation des vapeurs, mais dès qu'on leur proposait d'autres métiers, hormis celui de soldat, ils s'y refusaient obstinément. Ils avaient fait choix d'une spécialité et rien n'aurait pu les décider à en exercer une autre. Le travail de la terre leur répugnait particulièrement.

Dès qu'il s'agissait de travailleurs ordinaires, l'offre tombait immédiatement bien en dessous de la demande. Cette situation n'a pas changé et l'augmentation des salaires n'a pas eu pour effet jusqu'ici de tirer les indigènes de leur indolence.

Quand on veut acquérir les produits possédés par les indigènes, un phénomène semblable se produit : les exigences deviennent très rapidement extravagantes, au point d'arrêter toute transaction. Il y a là un problème économique sérieux et qui s'est présenté ailleurs. Ne voit-on pas à la côte orientale d'Afrique, la main-d'œuvre étrangère se généraliser, quoique en apparence elle soit bien plus chère? Là aussi, l'autochtone se montre exigeant et son

rendement en travail est minime. Comment résoudre ce grave problème? Il faudrait réglementer, mais alors, on crierait à l'oppression. Et cependant une sage réglementation servirait les indigènes tout d'abord, et elle éviterait les crises, en attendant que le temps ait modifié l'état primitif actuel du marché de ces régions, et que des notions économiques plus justes aient pénétré dans l'esprit des populations.

Quant à l'habileté des indigènes au travail et à leur endurance, elles sont remarquables dès qu'ils sont attelés à une besogne acceptée par eux, ou qu'ils ont oublié les résistances qu'ils apportent au début d'un travail entrepris contre leur gré. Mais tous ne méritent pas ces éloges, et peu les méritent quand il s'agit de travaux de culture.

L'on peut affirmer que si les indigènes étaient aussi faciles à mettre au travail que certains le prétendent, le développement économique du Congo ne tarderait pas à prendre un essor surprenant. Le soleil, l'eau et la terre y sont plus généreux que partout ailleurs. C'est la paresse de l'homme qui est à vaincre. Et quand je dis paresse, est-ce bien l'expression exacte? Les indigènes, à notre arrivée dans le haut Congo, étaient actifs, vigoureux et vaillants. Cette affirmation peut surprendre, mais encore une fois, il faut s'expliquer, examiner en quoi consistait toute cette ardeur. Ils allaient et venaient bruyamment par terre et par eau, mais pour entreprendre quelque mauvais exploit. Leur activité était surtout mauvaise, car ils l'employaient à porter la guerre, à imposer la loi du plus fort, à se livrer aux sacrifices humains, aux rapts de tous genres, à l'anthropophagie, et toutes ces circonstances étaient prétextes à de vaines palabres, à des beuveries sans fin, accompagnées de danses et de manifestations variées où s'étalaient sans retenue les passions les plus brutales.

On ne peut s'imaginer le mouvement que produisait cet état de choses dans les fortes agglomérations. Tout le temps des indigènes en était absorbé. Les cultures, la pêche et l'élevage se bornaient à ce qui était strictement nécessaire. En cas de besoin, ils couraient les chances de la lutte pour enlever au voisin ce qui leur manquait pour vivre et le plus fort n'hésitait pas à chasser devant soi le voisin plus faible, quand la terre qu'il occupait s'épuisait.

Notre occupation en s'étendant, en embrassant successivement toutes les parties du territoire, mit fin à ces pratiques ; toute cette activité malsaine dut forcément disparaître, et, malheureusement, le travail régulier ne put la remplacer. L'indigène, en beaucoup de régions, tomba dans un état d'apathie profonde. Et cependant, aucun progrès ne peut être réalisé si l'indigène demeure oisif. Parmi les mesures législatives à édicter, celles qui sont de nature à inciter l'indigène au travail, à l'élever au-dessus de sa condition antérieure, qui n'était autre que celle de la brute, doivent rester au premier plan des préoccupations des dirigeants de l'œuvre congolaise. Il faut lui apprendre la loi du travail, un peu malgré lui, comme nous l'apprenons à nos enfants. On doit évidemment traiter les nègres avec patience, mais user de fermeté bienveillante à leur égard. On parle toujours des droits de l'homme, mais il faut cependant en exclure le droit à la paresse et à l'oisiveté, qui mène aux pires cataclysmes.

Bref, à Léopoldville, après la période des hésitations du début, le personnel des travaux donnait satisfaction, bien qu'il fût exclusivement indigène. Sur la route des caravanes encore, les indigènes réalisaient des prodiges, mais je n'oserais dire que ce travail fût absolument volontaire. Je crois fort que si l'on s'était borné au seul jeu de l'offre et de la demande, on aurait dû attendre l'achèvement complet du chemin de fer avant d'entamer les grandes

explorations et les expéditions qui étaient terminées quand le rail atteignit le Stantey-Pool et qui eurent, à l'heure où elles furent entreprises, de si décisives conséquences pour le progrès de la civilisation et le développement de l'État.

Pour en revenir aux Bangala, disons encore qu'ils ne frayaient guère avec les autres serviteurs de la station. Leurs femmes étaient moins farouches et elles devaient être surveillées de près.

Les Bangala tentent d'instaurer leurs mœurs à Léopoldville. — Les travailleurs attachés à la station se groupaient par origine. Chaque groupe de cases portait le nom des occupants. Le village Bangala se distinguait des autres par ses apparences plus primitives. Ses habitants eurent même la prétention, un jour, de s'y comporter comme chez eux. J'appris, en effet, qu'un porteur indigène y avait été amarré. Je me refusai d'abord à le croire, mais ayant fait appeler le capita bangala, il me le confirma sans le moindre embarras. Il m'expliqua que cet indigène ayant conclu un certain accord avec une des femmes, avait voulu ensuite se soustraire à une partie de ses engagements. L'homme que je me fis amener sur l'heure, et qui effectivement portait des entraves, assura au contraire qu'il s'était complètement conformé aux termes du marché conclu, mais qu'on voulait s'emparer de ce qui lui restait. De l'entôlement, quoi ! Cet incident fut l'occasion d'une palabre générale avec ces dames Bangala, à qui j'exposai mes vues sur la question qui venait de donner lieu à ce petit incident ; celui-ci n'eut pas autrement de suites fâcheuses.

Ces gens étaient contents de leur sort. Cependant, ils étaient assez indignés de ce que, lorsque j'allais en reconnaissance, je me passais de leurs services, et ils me demandaient si je ne les croyais pas aussi courageux que les Haoussa, les Zanzibarites ou les Cafres. Constamment, ils

me demandaient de mettre leur courage à l'épreuve. Je les calmais en répondant que je n'avais nulle intention de faire la guerre aux indigènes, et que, dans ces conditions, ils n'avaient aucun espoir de pouvoir se livrer aux exploits auxquels ils songeaient sans les formuler et que, en tout état de cause, je ne permettrais pas le vol ni la rapine ! Ils éclataient de rire et remettaient à plus tard de nouvelles tentatives du même genre. Jamais je ne risquai de les prendre avec moi, bien que je les eusse certes tenus en respect, et qu'ils n'eussent pu échapper à ma surveillance. Nos Bangala n'avaient aucune instruction militaire et ils n'avaient pas à se substituer aux soldats réguliers.

L'activité sur la route des caravanes. — Les événements qui se préparaient et spécialement le succès des expéditions destinées à assurer la prise de possession du haut Congo, étaient intimement liés au développement des transports sur la route des caravanes. Léopoldville, sous ce rapport, n'avait pas à fournir l'effort le plus considérable. C'était spécialement Lukungu, dont dépendait également la rive nord du Congo, qui devait fournir le gros contingent de porteurs. Lukungu envoyait non seulement des porteurs pour prendre des charges à Matadi, mais encore fournissait une partie de ceux qui étaient nécessaires à les transporter vers Léopoldville. Après des tentatives diverses, quelques centres du district du Stanley-Pool fournirent un bon appoint de porteurs. Ils intervinrent surtout quand il fallut faire prendre à Lutete les lourds chariots portant les pièces de la *Ville de Bruxelles*. Progressivement, depuis l'année 1886 jusqu'à l'ouverture de la voie ferrée Matadi-Léopoldville, le nombre de porteurs monta jusqu'à assurer, vers la fin de la période, un mouvement annuel de cent mille charges. On ne saura jamais l'énergie qu'il a fallu aux officiers qui se sont spécialement occupés

de ce labeur ingrat, pour accomplir cette tâche. Sans eux, les progrès dans le haut Congo eussent été irrémédiablement enrayés, surtout que le succès vint essentiellement de la façon foudroyante dont furent abordés tous les obstacles qui s'opposaient à l'établissement de notre influence. La barbarie fut surprise, s'étalant sans retenue et sans organisation sérieuse, avant d'avoir pu se rendre compte de l'adversaire qui se présentait en nous. Parmi les agents qui organisèrent le portage le long des Cataractes, il faut noter au premier rang les lieutenants Dannfelt, Georges Lemarinel, chevalier le Clément de Saint-Marcq, Franqui, Van Dorpe et Vereycken. Ces deux derniers officiers développèrent l'œuvre de leurs prédécesseurs jusqu'à des limites qu'on n'avait osé escompter. Ils le firent en ménageant le plus qu'ils le purent les forces des indigènes. Ceux-ci supportèrent héroïquement le dur labeur qui pesa sur eux, car, il n'y a pas à se le dissimuler, parmi toutes les corvées, celle du portage est la plus pénible pour les populations de l'Afrique centrale.

D'aucuns qualifient de barbares ceux qui y ont recours et leur jettent l'anathème. Mais, hélas, dans la plupart des régions de l'Afrique centrale, c'est le seul moyen de transport, et faute d'y recourir, on devrait renoncer à y développer la civilisation. Cette renonciation engendrerait des maux autrement grands que celui du portage. Il ne pourrait y avoir de pire cataclysme pour les Africains que de les soustraire actuellement à l'influence européenne, car il se développerait aussitôt parmi eux un état d'anarchie qui mènerait à l'extermination de la race.

Mais il est du devoir des puissances coloniales de développer les moyens de transport : chemins de fer, transports fluviaux, route pour automobiles et, là où c'est possible — mais on sait combien peu nombreuses sont les régions où on peut y recourir — les transports par animaux de bâts.

PONT SUSPENDU INDIGÈNE SUR LA RIVIÈRE LUKUNGA.

L'histoire dira si sous ces rapports, l'Etat indépendant du Congo a failli à sa tâche. En attendant, il poursuivait son programme sans s'inquiéter des clameurs indignées qui ne trouvaient pas toujours leur excuse dans un sentimentalisme mal placé.

Les débuts des entreprises commerciales belges dans le haut Congo. — Le 27 décembre 1886 fut créée à Bruxelles par MM. Thys, Urban et De Roubaix, la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie. Elle décida tout d'abord d'entreprendre l'exploration commerciale du haut Congo et l'étude du chemin de fer destiné à contourner les Cataractes pour atteindre Léopoldville.

Mais quelles résistances ne fallut-il pas vaincre pour réunir le modeste capital de 1,200,000 francs! Les officiers partant pour le Congo étaient sollicités de souscrire, non seulement dans le but de stimuler la confiance du public, mais aussi, et cela paraîtra assez invraisemblable aujourd'hui, pour contribuer de leurs faibles apports à la formation du capital!

Déjà le 28 juin de la même année, s'était constitué, sous la dénomination de *Sanford Exploring Expedition*, un organisme destiné plus spécialement à établir à Kinshassa une base d'opérations commerciales vers le haut Congo. Un petit vapeur, le *Sanford*, fut mis à flot par cette société, mais sa carrière ne fut ni longue ni brillante. La société fonda des établissements commerciaux à l'Équateur et à Luebo; les stations que l'État possédait en ces endroits furent mises à sa disposition, l'État ayant renoncé momentanément à les occuper lui-même. Cette société devait être reprise par la Société anonyme belge du Haut-Congo, et ce changement fut le point de départ d'une extension rapide des opérations de cette dernière.

Alexandre Delcommune fut chargé de l'exploration

commerciale et j'eus, à cette occasion, la grande satisfaction de passer quelques mois à Léopoldville en compagnie de cet Africain distingué. La société mit à sa disposition un vapeur de 25 tonnes baptisé du nom de *Roi des Belges*, qui fut monté sur les chantiers de Léopoldville. Je devais bientôt recevoir d'autres visiteurs désireux de pénétrer les mystères du Congo. Le commandant Thys, en mission d'études, arriva à Léopoldville au mois d'octobre 1887.

Le steamer *Stanley* venait précisément d'être remis en état après la dure navigation nécessitée par le transport et le ravitaillement de l'expédition Stanley. Le vapeur s'était rendu deux fois de suite dans l'Aruwimi, bien qu'avant ces voyages, il fût un peu fatigué dans ses machines. Enfin, le 15 novembre 1887, il était prêt à reprendre le service. Il fut décidé qu'il conduirait le commandant Thys aux Bangala d'abord, puis sans toucher à Léopoldville, à Lusambo, point extrême de la navigation dans le Sankuru. Je pris moi-même passage à bord, avec mon hôte, mais je ne l'accompagnai que jusqu'à Kwamouth où j'avais une mission à accomplir auprès du Père Augouard, qui, bien qu'appartenant aux missions françaises, avait fondé un établissement à l'embouchure du Kasaï. Je pris donc congé de mes compagnons de voyage à Kwamouth.

Le capitaine Thys revint enchanté de son long voyage fluvial. Il descendit à Boma pour rentrer en Europe où sa présence était ardemment réclamée, non sans avoir relevé le cours du Kasaï dans toute sa partie navigable.

A la même époque, nous reçûmes à Léopoldville la visite de M. Dupont, l'éminent géologue, directeur du Musée royal d'histoire naturelle. Ce savant a fait lui-même la narration de son voyage. Je dirai seulement que M. Dupont fut au Congo, un modèle pour tous sous le rapport de l'activité et de l'endurance. Il donna aussi un bel exemple

de patriotisme et d'abnégation, alors que ses travaux lui avaient déjà acquis une renommée européenne, en consacrant sans compter son temps et les ressources de sa vaste intelligence à l'exploration scientifique du domaine africain que la prévoyance du Roi ouvrait aux entreprises belges. A Léopoldville, il montra une activité jamais lassée. Il visita les rives du Stanley-Pool, tant la rive de l'État que la rive française et poussa son exploration jusqu'à l'embouchure du Kasaï. Ne pouvant tout voir par lui-même, il me pria, avant son départ de Léopoldville, d'aller examiner certains dépôts rocheux près de la pointe de Gandu. Il s'agissait d'y rechercher des empreintes de fossiles, mais mes efforts pour en découvrir furent vains.

Je pris grand intérêt à entendre exposer par M. Dupont ses théories sur la formation géologique du bassin du Congo, ainsi que son opinion sur la fertilité du sol et sur ses ressources forestières. Mais nos entretiens roulaient surtout sur la mentalité spéciale du noir. Ce sujet avait le don d'intéresser M. Dupont, qui, depuis qu'il était au Congo, avait vu les Haoussas, les Zanzibarites, les Cafres, les indigènes du bas Congo, et se trouvait à présent en contact avec les intéressants Bangala. A Léopoldville, il entreprit plusieurs expéditions en pirogue manœuvrée par des Bangala; son boy était un Cafre et son porte-outils un Haoussa. Il était arrivé en Afrique avec des idées très arrêtées sur la façon dont il convient de traiter les noirs. Il m'avoua très franchement qu'avant son départ d'Europe, il avait été fort influencé par les déclarations de certains rhéteurs, et converti à une philanthropie théorique, qu'il était absolument décidé à pratiquer. Maintenant qu'il touchait du doigt les défauts du noir, qu'il entrevoyait l'absolue nécessité de l'initier au travail et de vaincre sa paresse native, ses idées avaient évolué. Ne fallait-il pas aussi imposer la volonté du blanc, le respect

de l'autorité? Ces notions pour le noir étaient nouvelles, elles troublaient considérablement sa quiétude et nul esprit avisé ne pouvait prétendre qu'il n'était pas besoin de donner une sanction efficace à la volonté de celui qui ordonnait. Parler aux sentiments du noir, faire appel à sa conscience? Mais même chez nous, est-on toujours écouté quand on procède de la sorte? Pourquoi prétendre agir sur des primitifs par des moyens qui sont souvent inefficaces vis-à-vis des membres de nos sociétés civilisées? Il faut user de patience envers le noir, mais il est parfois nécessaire de recourir à des mesures de rigueur. Avant tout, l'Européen doit obéir à un profond sentiment de justice dans toutes les questions où les natifs sont en cause et il doit en outre largement tenir compte de leur mentalité propre, de leur façon de comprendre leurs devoirs. Le noir, de très bonne foi, accomplira un acte qu'il croira méritoire, alors que, dans l'état actuel de nos mœurs, il nous apparaîtra comme condamnable. Comment alors juger ces populations sans tenir compte des contingences du milieu? C'est pourquoi aussi il est si important que les Européens apprennent, et les mœurs, et le dialecte des peuplades au milieu desquelles ils ont à vivre. Cette connaissance, concurremment avec une attention toujours en éveil, une patience à toute épreuve dans les relations avec les indigènes, amèneront des résultats certains. Le conflit au Congo n'éclate que rarement quand les deux parties connaissent leurs tendances mutuelles. Le noir aime à parler, il ne sait pas traiter par un oui ou par un non, une question, quelque minime qu'elle soit. Eh bien, parlons puisque nous nous trouvons en présence de grands bavards. C'est encore le moyen certain de connaître sa pensée et ses intentions. Que de conversations de ce genre n'eûmes-nous pas, M. Dupont et moi, pendant les quelques heureuses semaines qu'il me donna à Léopoldville! Combien récon-

fortantes étaient ces conversations, et combien plus utiles à tous égards que celles qui ont trop souvent cours au Congo! Mais les meilleures choses ont une fin, et M. Dupont, qui fût devenu pour moi un véritable ami, me quitta le 7 novembre 1887, se déclarant heureux de tout ce qu'il lui avait été donné de voir. Il était outillé le mieux qu'on pût, eu égard aux circonstances du moment, pour se livrer aux importantes recherches qu'il se proposait de poursuivre à son voyage de retour vers la côte.

Départ du Roi des Belges *pour le haut Congo.* — Après un travail ardu, le *Roi des Belges* se trouva prêt à remonter le fleuve au début du mois de mars 1888. Le transport des pièces constitutives du vapeur donna lieu à des tribulations et à des inquiétudes de tous genres. M. Delcommune, aidé de M. De Meuse, dut même redescendre à Manyanga et diriger personnellement le transport de quelques lourdes pièces de machine : arbre de couche, cylindres et parties de chaudière. Sans leurs efforts personnels, le montage eût subi un retard considérable. M. De Meuse, qui, par la suite, rendit des services signalés dans divers domaines au Congo, accompagna M. Delcommune dans son voyage d'études. Le lancement du steamer donna lieu à un incident intéressant qui met en évidence, d'une façon caractéristique, l'esprit d'initiative des Bangala dans toutes les questions se rattachant à la navigation. Les Bangala avaient aidé au montage du vapeur. Couchés à l'intérieur de la coque du navire, ils passaient successivement les rivets par le trou, signalé du dessous, à l'aide d'un clou, par le monteur blanc. Pour attirer l'attention du Bangala distrait, le monteur européen l'interpellait en poussant le cri de « clou », et l'inverse aussi se produisait, car le Bangala cherchait sa revanche quand il lui semblait que faiblissait la fréquence avec laquelle se produisait le signal du placement d'un

PONT SUSPENDU SUR LA RIVIÈRE LUFU, CONSTRUIT PAR LE LIEUTENANT DU GÉNIE CARTON.

rivet nouveau. Donc, le jour du lancement du vapeur, on s'aperçut qu'il faisait eau. Remettre le vapeur sur le *slip* constituait une longue opération, peut-être hasardée, car, à l'occasion de la mise à sec du *Stanley*, combien laborieuse faute d'engins de force suffisante, nous avions brisé le seul cric que nous possédions, et nos câbles et mouffles avaient été mis dans un triste état.

L'afflux de l'eau était provoqué par l'oubli de la mise en place d'un rivet. Comme les Bangala s'apercevaient de nos hésitations, des conseils que nous tenions pour aviser aux mesures à prendre, l'un d'eux attira notre attention en poussant des cris répétés de « clou ! clou ! »

Je dois dire que notre premier moment fut de lui imposer silence, mais il se livra à une mimique si expressive, que nous eûmes vite fait de comprendre ce qu'il voulait faire. Rien de plus simple : il proposait d'opérer comme sur terre. Nous fûmes un peu incrédules, mais nous l'engageâmes à tenter l'aventure. Le monteur se plaça dans la coque, indiqua sous l'eau, à l'aide du clou traditionnel, le rivet à placer, et notre Bangala de plonger, et, du premier coup, de présenter son rivet au grand ébahissement des Européens présents. La récompense ne se fit pas attendre, et notre Bangala ignore encore la valeur du service rendu et la raison de notre étonnement.

Les dangers du port de Léopoldville. — Mais le *Roi des Belges* devait bientôt nous procurer une émotion plus forte. Le jour des essais, qui eurent lieu dans le Stanley-Pool, il fut convenu qu'au retour, nous irions saluer M. de Chavanes qui exerçait à cette époque les fonctions de résident français à Brazzaville. Au retour de cette visite, toute cordiale comme d'habitude, et alors que nous nous trouvions au milieu du fleuve dans le grand courant qui descend directement aux rapides de Léopoldville, le couvercle

du réchauffeur sauta et nous nous trouvâmes immédiatement sans pression. Le capitaine Martini, qui conduisait, jeta l'ancre, et, chose extraordinaire, elle mordit : jamais nous n'avions espéré trouver le fond dans ces parages. Nous étions suspendus à 100 mètres des Cataractes, prêtes à nous engloutir. Si nous y avions été entraînés, jamais l'on n'aurait retrouvé trace de nous-mêmes ni du vapeur. Etaient à bord : Alexandre Delcommune, le capitaine Van Gèle, le lieutenant Bodson et moi. De Brazzaville et de Léopoldville, on avait vu le vapeur dériver et descendre le fleuve, puis brusquement s'arrêter. On nous avait cru perdus.

A Léopoldville, les Bangala, n'écoutant que leur instinct d'hommes du fleuve, voyant leurs blancs en danger, s'étaient précipités à la rive, porteurs de pagaies, et à vingt au moins, voulaient aller à notre secours dans une grande pirogue de l'Aruwimi. Mais ils en furent empêchés sous le prétexte que nous ne faisions aucun signal de détresse. Des signaux, mais nous n'avions ni vapeur pour siffler, ni fusils pour faire entendre une déflagration! Le frère d'Alexandre Delcommune, qui était le chef d'une factorerie française à la rive droite, nous atteignit une demi-heure après dans une pirogue. Enfin, après deux heures de travaux et d'angoisses, au milieu de la nuit qui était tombée sur ces entrefaites, nous avions de la pression dans la chaudière, et le vapeur reprit le chemin de Léopoldville. Mais l'alerte avait été chaude.

Le rôle d'Alexandre Delcommune. — Le 27 mars, le *Roi des Belges* nous quitta, et Delcommune, en compagnie de son adjoint, entreprit sa belle exploration commerciale qui compte, en même temps, dans les annales des découvertes géographiques. Le Kasaï, le lac Léopold II, la Lukenie, la Lulua, le Kwango, le Djuma, furent successivement reconnus. Puis, après un repos à Léopoldville, ce fut le

haut Congo qui fut exploré dans ses différents affluents : Aruwimi, Lulonga, Rubi, lac Matumba.

J'étais campé à l'Inkisi quand un après-dîner de la fin de 1888, Alexandre Delcommune et ses adjoints (à ce moment MM. De Meuse et Romberg) vinrent m'y rejoindre, en route pour l'Europe. Alexandre Delcommune était enchanté. Il aurait pu se montrer fier des résultats merveilleux obtenus, en si peu de temps, grâce à une énergie et à une volonté jamais en défaut. Je le félicitai de ses succès et le lendemain, il prit congé de moi, tandis que je retournais à Léopoldville.

Je me rendais ainsi de temps à autre à l'Inkisi, rivière qui formait la limite entre le district du Stanley-Pool et celui des Cataractes, afin d'y conférer avec mon collègue. J'avais, cette fois, rencontré M. de Saint-Marcq, avec qui je passai deux jours, car ni l'un ni l'autre, nous n'avions les loisirs de prolonger davantage ces entrevues cependant si utiles.

La Ville de Bruxelles. — Il était grand temps, au moment où notre action dans l'intérieur se développait rapidement, que les moyens de transport sur le haut Congo suivissent une voie parallèle aux résultats obtenus sur la route des caravanes.

La *Ville de Bruxelles*, navire en bois d'un modèle un peu plus grand que le *Stanley*, avait été expédié d'Europe en janvier 1887. Toutes les pièces constitutives de ce vapeur étaient pondéreuses et les chariots qui les transportaient étaient extrêmement lents à se mouvoir par monts et par vaux, traînés par des indigènes, parfois attelés à deux cents au même véhicule. Les charges à porter à dos d'hommes également étaient lourdes, exigeant plusieurs porteurs. Ce qu'on avait recherché en envoyant ce vapeur, c'était de fournir un modèle qui, par la suite, aurait pu être repro-

duit au Congo à l'aide de matériaux tirés de la forêt. Ce modèle avait paru constituer un type parfait qui devait être exactement reproduit dans tous ses détails. L'on nous expédiait jusqu'aux longerons destinés à porter les arbres des roues, bien qu'ils ne formassent que des pièces de bois parfaitement équarries, mais sans forme spéciale. Il en résulta des difficultés énormes de portage, qui ne furent vaincues que par des efforts exceptionnels qu'il eût été possible de ménager. Néanmoins, les premières pièces atteignirent Léopoldville aussitôt après que les chantiers eussent été libérés du *Roi des Belges*.

Parmi le personnel des monteurs, une place spéciale revient au charpentier de navire Schou, officier de réserve du génie de l'armée suédoise. C'était un artisan d'élite, de bonne éducation et qui rendit pendant de longues années d'excellents services. Il élabora, cinq ou six années après, étant à Lukolela, — où, dans la magnifique forêt de la région, il avait installé une scierie pour pourvoir aux besoins en bois de Léopoldville, — les plans d'un petit vapeur en bois qu'il aurait exécuté si la mort impitoyable n'était venu le surprendre. Schou avait comme adjoint un charpentier de la Société Cockerill. Ces artisans d'élite eurent un très grand mérite à mener à bien le montage de la *Ville de Bruxelles*, car les pièces de bois s'étaient notablement déformées en cours de transport et il fallut leur rendre, au feu, leur courbure primitive. Puis des retards se produisirent. Certaines pièces essentielles n'arrivaient pas. On ignorait même la direction qu'elles avaient prise et l'on commençait à douter qu'il fût jamais possible d'achever le travail. Je pris la résolution d'envoyer le lieutenant Lippens sur la route des caravanes pour visiter les villages, et, dans ceux-ci, les maisons, afin de découvrir les pièces du vapeur, puis, une pièce étant retrouvée, faire les investigations nécessaires pour déterminer la caravane à

laquelle elle avait été confiée, et atteindre ainsi les porteurs eux-mêmes. Le résultat de ces perquisitions ne se fit pas attendre et nous reprîmes l'espoir de réunir le tout. En réalité, les pièces égarées et qui durent être construites sur place, à l'aide de matériaux du pays, ne furent pas très nombreuses. Le travail put reprendre avec une certaine activité, mais bientôt nous fûmes pris de nouvelles inquiétudes. Les lourdes pièces, chargées sur les chariots, étaient en souffrance depuis des mois à Lutete et à Lukungu; j'étais informé que les indigènes refusaient obstinément de les traîner plus loin. Je fis venir le chef Zwengi qui habitait à une étape en deçà de l'Inkisi et je parvins à le décider à entreprendre le transport. Il fallut évidemment lui payer le prix fort. Il consentit à condition d'être secondé par un Européen. Je disposais du capitaine Olsen qui fut envoyé à cette fin à Lutete. Je ne tardai pas à recevoir d'excellentes nouvelles de la marche des chariots : ils s'approchaient rapidement de l'Inkisi où j'envoyai le capitaine Schonberg pour préparer les moyens de passage. Naturellement, les chariots devaient être démontés et leurs charges transportées successivement d'une rive à l'autre en pirogue. La traversée se fit sans accident. Et comme si les indigènes avaient été encouragés, électrisés par ce splendide effort, les chariots arrivèrent à Léopoldville quinze jours après la traversée de l'Inkisi, et vingt-six jours après leur départ de Lutete. C'était toutes nos espérances les plus optimistes dépassées. Malheureusement, Olsen s'était surmené et il nous revenait mourant. Nous eûmes le grand chagrin de perdre ce marin d'élite le 6 septembre 1888.

Comment le transport des pièces constituant la Ville de Bruxelles *aurait pu amener un incident diplomatique.* — Un incident diplomatique aurait pu même éclater à l'occa-

sion de la recherche d'une des caravanes chargée de certains organes essentiels de la machine. J'étais parvenu à savoir que cette caravane était en territoire français et qu'elle n'osait plus se présenter à Léopoldville, par crainte du châtiment qu'un retard aussi prolongé paraissait motiver. En saisir les autorités françaises qui, à cette époque, étaient au plus mal avec les indigènes de ces régions, c'était risquer de tout perdre. Je chargeai le chef des Zanzibarites de Léopoldville, homme très dévoué, très aimé et connu des indigènes, de chercher à entrer en relations avec le capita en faute, en lui recommandant, toutefois, de ne pas pénétrer en territoire français.

Mais mon subordonné n'avait pas compris mes scrupules et n'avait probablement sur les frontières et les incidents qu'elles peuvent entraîner, que des idées fort vagues. Dès qu'il eut acquis la certitude que la caravane était réellement en territoire français, il s'y rendit avec quatre hommes non armés qui l'escortaient, et fit si bien qu'il m'amena dix jours après le capita et les porteurs chargés des pièces manquantes. J'étais à la rive quand j'appris l'heureux événement, et à ma grande stupéfaction, on ne parlait de rien moins que de punir le capita. Celui-ci ne comprit pas pourquoi je le récompensai, au contraire, d'une façon spéciale. Il ne fallait pas, en effet, qu'il fût tenté d'aller faire des confidences aux autorités françaises. Néanmoins, celles-ci eurent vent de l'incident, mais elles ne purent jamais l'élucider. M. de Chavanes me signala que les indigènes assuraient que des troupes de l'État avaient pénétré sur le territoire français sous la conduites d'un blanc. Et il citait comme particularité physique de ce blanc, qu'il portait une barbiche au menton. C'est ce qui lui fit révoquer en doute et traiter de racontars les faits rapportés par les indigènes, car il ne connaissait aucun de nous qui eût le bas du visage ainsi orné. Je ne manquai pas d'ailleurs

d'abonder dans son sens d'un air dégagé. Ce qu'il n'avait pas compris, c'est que les indigènes ne disaient pas que c'était un Européen qui s'était présenté chez eux, mais un « Mondele-Ndombe » — un blanc-noir — c'est-à-dire mon capita des Zanzibarites désigné ainsi par eux, du nom que l'on donne encore au Congo aux clercs noirs.

Enfin, la *Ville de Bruxelles* flotta sur les eaux du fleuve le 19 octobre 1888, à peu près deux ans après son expédition d'Europe. Il revient une part bien grande dans le transport et le montage de ce vapeur au lieutenant Lippens, qui avait été initié, en Europe, à cet important travail. C'est aussi lui qui, au début, dirigea le transport des pièces de ce vapeur entre Matadi et Lukungu.

Au début de novembre, le vapeur était prêt pour les essais.

Aboutissement au Stanley-Pool de la mission d'études du chemin de fer des Cataractes. — Un autre événement d'une importance capitale venait de se produire à cette époque : les ingénieurs chargés de l'étude du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool, sous la conduite du major adjoint d'état-major Cambier, venaient d'atteindre le Stanley-Pool le 4 novembre 1888. J'allai saluer ces messieurs et les féliciter du grand travail qu'ils venaient d'accomplir. Je me mis en route avec le lieutenant Jacques, qui était précisément de passage à Léopoldville, le Dr Paternotte et l'agent d'administration Cloetens. Après trois heures de marche, nous rejoignîmes la mission d'études à son campement, dans la plaine qui longe le Stanley-Pool. La rencontre fut cordiale et enthousiaste. Tous les ingénieurs n'étaient pas arrivés, certains étaient demeurés en arrière, à relever quelques points spéciaux. Etaient réunis dans la plaine : Charmanne, Gilmont, Gustave Vauthier, Berger, d'origine française, et de José ; le chef de la mission, le major Cambier, venait de rentrer en Europe.

Nous déjeunâmes au campement des ingénieurs et nous reprîmes, vers 3 heures de l'après-midi, le chemin de Léopoldville. M. Charmanne avait appris avec satisfaction que la *Ville de Bruxelles* était achevé, et que j'étais disposé à attendre son arrivée à Léopoldville pour faire les essais du vapeur, et permettre ainsi à la mission d'études d'effectuer la circumnavigation du Stanley-Pool. On s'était précisément inquiété des moyens pour opérer cette reconnaissance fluviale, qui présentait évidemment une certaine importance pour le choix du point d'aboutissement de la voie ferrée à la rive du grand fleuve. J'invitai également à ces essais M. le résident français de Chavanes, qui s'était montré très désireux de faire la connaissance des ingénieurs, en même temps que d'assister aux expériences de la *Ville de Bruxelles*.

Comment faillit périr la Ville de Bruxelles. — Les essais furent un succès complet, bien que deux incidents eussent pu les faire mal tourner. Le premier fut plutôt drolatique : le vapeur ayant ressenti un choc assez violent, nous vîmes aussitôt surnager les deux gouvernails. Le capitaine, croyant avoir touché un banc de sable, fit stopper, et les Bangala se jetèrent à l'eau pour renflouer l'embarcation. A leur grand étonnement, ils étaient en eau profonde, et nous constatâmes que le vapeur continuait à flotter. On jeta l'ancre. Il n'y eut qu'une explication à l'incident : c'est qu'un corps mort, suivant le fil de l'eau, avait raclé le fond plat du vapeur, puis, arrivé à l'arrière, s'était subitement dégagé, repoussant verticalement les gouvernails dont les gonds étaient sortis de leurs logements. Bien que cet accident insolite ne se fût probablement plus jamais reproduit, on modifia par la suite le mode de suspension des gouvernails, de manière à en rendre le retour impossible.

Mais un autre incident plus grave se produisit, dont

nous ne nous aperçûmes que le lendemain matin. J'étais à la rive et j'examinais la *Ville de Bruxelles*. Les hommes de l'équipage nettoyaient le pont et l'un d'eux ouvrit une des écoutilles. A ma grande stupéfaction, il en sortit un gros nuage de fumée comme si les cales étaient en feu. Après examen, on ne tarda pas à constater qu'un incendie avait eu lieu, mais qu'il s'était éteint, probablement à cause du manque d'oxygène, les cales étant hermétiquement fermées. Un examen approfondi fit constater que l'isolement de la chaudière d'avec le pont n'était pas suffisant, et que la chaleur élevée du foyer avait mis le feu aux barrots supports de chaudière, immédiatement en dessous de celle-ci. Toute une partie en était carbonisée. On prit des précautions pour isoler davantage le foyer; mais si les poutres s'étaient plus profondément consumées, les chaudières seraient tombées au travers du pont, défonçant peut-être la coque, allumant, en tous cas, un incendie qu'on n'eût pu maîtriser.

Disons en passant que cette première expérience d'utilisation du bois pour la construction des vapeurs du haut Congo ne fut pas heureuse : les fourmis blanches et la putréfaction firent de si rapides ravages que bientôt la coque fit eau de toutes parts ; dès 1892, elle dut être remplacée par une coque en tôles de fer homogène.

Boma se développe et remplit son rôle de capitale. — Pendant que les travaux qui viennent d'être relatés s'effectuaient dans la région des Cataractes, sur tous les points, tant à Boma que du côté des Bangala où était concentrée toute l'action vers l'amont, l'on se préparait courageusement aux événements.

Boma, d'après ce qu'on m'apprenait, se développait rapidement. M. Janssen, un ancien magistrat de haute culture intellectuelle, occupait les fonctions d'administrateur géné-

ral. Il avait continué à centraliser et à mieux séparer les différents services, et, pour mettre de l'unité dans l'ensemble, il avait créé un Secrétariat. Le premier Secrétaire-général effectif fut le commandant d'artillerie Van de Velde; puis fut désigné pour lui succéder en cas d'absence, le capitaine adjoint d'état-major Nenquin, actuellement colonel commandant un régiment d'infanterie.

Bruxelles secondait les efforts de Boma pour mettre de l'ordre en toutes choses, et c'est alors que l'on vit apparaître les premiers arrêtés et décrets jetant les bases de la législation actuelle sur le régime foncier, l'organisation judiciaire, le service des finances, etc., etc.

Le capitaine Roget commanda la force publique jusqu'en octobre 1888, il fut remplacé par le capitaine Avaert, puis par le lieutenant Fiévez. C'étaient encore toujours des contingents exclusivement recrutés à l'étranger qui formaient la troupe : Zanzibarites, Haoussas, Cafres, Zulus, Libériens, Sénégalais, mélange extraordinaire de gens des diverses colonies d'Afrique. Sous l'impulsion de chefs énergiques, cette force fut cependant à la hauteur de son rôle, en des circonstances parfois fort difficiles et dangereuses. L'on sut lui donner une organisation solide qui mit de la cohésion dans une troupe composée d'éléments si hétérogènes.

M. Ledeganck devait succéder à M. Janssen à Boma, en avril 1888, et continuer son œuvre. A son retour en Europe, M. Janssen avait pris à Bruxelles la direction du Département de l'intérieur, tout en conservant son titre d'administrateur général.

Une de ses premières mesures fut de former les cadres de l'administration territoriale que l'on venait d'organiser. Par une lettre en date du 20 mars 1889, qu'accompagnait une ampliation du décret du Roi-Souverain du 27 octobre 1888,

le gouverneur général m'avisa de ma nomination en qualité de Commissaire de district de 1re classe.

Le décret du 27 octobre 1888 reproduit ci-après donne les noms des premiers titulaires des commandements territoriaux régulièrement organisés.

LÉOPOLD II, Roi des Belges, Souverain de l'État indépendant du Congo,

A tous présents et à venir, Salut.

Voulant pourvoir aux emplois prévus par Notre décret du 5 août 1888 relatif à l'administration des districts,

Sur la proposition de Notre Administrateur général du Département de l'intérieur,

Nous avons décrété et décrétons :

ARTICLE PREMIER.

Sont nommés :

Commissaires de district de 1re classe :

MM. Vankerckhoven, Guillaume-François;
Liebrechts, Charles-Adolphe-Marie;
Becker, Jérôme Joseph;
Rezette, Joseph.

Commissaires de district de 2e classe :

MM. Dannfelt, Juhlin;
Roger, Oscar-Jourdin-Joseph;
Braconnier, Léon-Henri-Michel;
Haneuse, Louis-Albert;
Van den Bogaerde, Jules-Pierre-Henri;
Vandenplas, Camille;
Cranshoff, Hubert;
Steleman, George.

Commissaires de district de 3e classe :

MM. Dhanis, François-Ernest-Joseph-Marie;
Daenen, Adémar-Marcel-Guillaume;
Nenquin, Alfred-Joseph;
De Kuyper, Jules-Marie-Jean;
Le Clément de Saint-Marcq, Philippe-Maurice-Gustave;
Baert, Alfred;
Lippens, Joseph-François;
Ulff, Frederich.

ARTICLE 2.

L'ordre dans lequel sont énumérés les fonctionnaires nommés ci-dessus établit leur rang de préséance dans le même grade.

ARTICLE 3.

Notre Administrateur général du Département de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Donné à Bruxelles, le 27 octobre 1888.

(*S.*) LÉOPOLD.

Par le Roi-Souverain :
Pour l'Administrateur général du
Département de l'intérieur :
Le Gouverneur général,
(*S.*) CAM. JANSSEN.

Peu avant, j'avais reçu une lettre par laquelle j'étais informé que le Roi avait daigné me nommer chevalier de Son ordre.

Le colonel Strauch, à ce propos, m'écrivit en termes les plus flatteurs pour me féliciter. Il disait notamment :

12 juin 1888.

Mon cher Liebrechts,

Je vous adresse les félicitations les plus chaleureuses. Vous voilà, tout jeune encore, créé chevalier de l'ordre de Léopold, et comme vous avez gagné votre croix sur le champ de bataille, vous avez le droit d'en être doublement fier.

Encore une fois, je vous félicite de tout cœur.

. . . . . .

Création des tribunaux territoriaux. — Décrets et arrêtés nouveaux entrèrent aussitôt en vigueur. Les tribu-

naux territoriaux venaient d'être installés. Ils avaient à trancher essentiellement les différends entre indigènes. Le Commissaire du district était, de droit, juge de ce tribunal. Il était aussi officier de police judiciaire, donc chargé de rechercher les délits et d'en dresser procès-verbal. D'autre part, le Commissaire de district était le chef de la troupe. Tout cela faisait de lui un fonctionnaire assez complexe, qui avait à figurer successivement des personnages différents, à se dédoubler même quand, par exemple, l'officier de police judiciaire avait à requérir l'assistance de la force armée. Les indigènes ne tardèrent pas à comprendre le mécanisme de ces tribunaux institués à leur intention, et souvent, ils vinrent leur soumettre spontanément leurs différends les plus graves. Les litiges de minime importance continuaient à être tranchés administrativement : les indigènes avaient pris l'habitude de les soumettre à l'arbitrage du chef territorial.

Les oppositions locales. — Mais en même temps que je m'initiais aux nouvelles lois, j'avais à faire face aux difficultés que soulevait sans cesse à propos de leur application, M. Greshoff, directeur d'une société commerciale établie au Stanley-Pool. Ce commerçant avait adopté vis-à-vis du pouvoir une politique d'hostilité personnelle, qui fut d'ailleurs souvent désavouée formellement par la maison qu'il représentait.

Dans le bas Congo, M. Greshoff s'était posé naguère en adversaire résolu de l'Association internationale africaine, dont il contraria les efforts autant qu'il fut en son pouvoir. Il conserva la même attitude hostile aux entreprises belges, même après la proclamation de l'État indépendant du Congo. Il était venu installer un comptoir commercial sur les rives du Pool, un peu en amont de Léopoldville, dans la baie de Kalina-Point. Il disposait d'un vapeur.

M. Greshoff avait une grande expérience africaine et son installation était, incontestablement, un modèle du genre.

Dans les relations personnelles avec les agents de l'Etat, M. Greshoff se montrait correct; il affectait même une certaine cordialité, mais il avait le tort de chercher à faire comprendre que ces égards allaient à l'homme privé. A une occasion il se présenta chez moi en indiquant nettement qu'il venait me voir en ma qualité d'officier, mais qu'il désirait n'avoir aucun rapport avec le fonctionnaire. Il s'excusa d'ailleurs aussitôt de sa réflexion, d'un goût assez douteux. Il n'en est pas moins vrai qu'au milieu d'occupations par elles-mêmes absorbantes, les interventions continuelles de l'espèce finissaient par énerver et par rendre même les relations officielles assez difficiles. Car si Greshoff affectait de se trouver en présence de l'homme privé, quand il s'adressait au fonctionnaire, celui-ci, par contre, était plutôt désireux de n'avoir que des rapports officiels. Quant à moi, c'est rapidement sur ce pied que je traitai avec ce turbulent, et il en fut considérablement gêné dans ses manigances.

Pour donner une idée des petites vexations auxquelles nous étions en butte de la part de certains éléments étrangers, je vais esquisser ici quelques-unes des passes épistolaires que j'échangeai à Léopoldville avec celui qui s'intitulait volontiers le « rival » irréconciliable de l'Etat.

En 1887, sous la date du 30 avril, parut un décret interdisant, sans une autorisation spéciale, de hisser à terre un pavillon autre que celui de l'Etat. De même, ce pavillon devait flotter à l'arrière de tout bâtiment privé naviguant dans les eaux congolaises. M. Greshoff me demanda si je considérais comme hissé à terre un pavillon placé au haut d'un mât de pavillon. Sur ma réponse affirmative, il me demanda ce qu'il en serait si, au lieu d'enfoncer le mât en terre, l'on plaçait entre lui et la terre un morceau de

carton? Et cette correspondance était conduite avec une certaine recherche d'esprit.

A l'occasion de la désertion de deux de ses travailleurs, il me fit comprendre que je disposais d'un tel arsenal de lois que je trouverais certainement le moyen de protéger ses intérêts, d'arrêter ses déserteurs et de les obliger à réintégrer la factorerie. Heureusement les juristes sont prévoyants et je pus lui répondre, texte en main, qu'il s'agissait en l'espèce d'une rupture de contrat, et qu'il lui était loisible d'attraire ses gens en justice, en paiement de dommages et intérêts. C'était d'une efficacité douteuse, mais d'une légalité inattaquable.

Un peu après, un arrêté du Gouverneur général autorisait le Commissaire de district de Léopoldville à joindre à son courrier les lettres des particuliers habitant le district, et ce, à titre gracieux, Léopoldville n'étant pas un bureau postal. Seulement, l'arrêté obligeait les particuliers à affranchir leurs lettres. M. Greshoff me demanda si c'était le titre gracieux qui se payait de la sorte? Et au courrier suivant, il m'envoya au dernier moment un volumineux paquet de correspondances portant l'adresse : A Monsieur le Directeur du bureau de poste de Léopoldville.

Je laissai partir le courrier à la côte, et je renvoyai à M. Greshoff son paquet avec la mention : « Inconnu à Léopoldville ». Il m'écrivit évidemment une lettre à sa façon, à laquelle je me contentai de répondre que je ne m'étais pas cru autorisé à ouvrir un pli cacheté adressé à autrui. Il manqua le courrier, et dès ce moment, il devint plus circonspect dans ses correspondances.

Un événement qui le mit en très mauvaise posture calma définitivement son ardeur combative. L'on m'avait signalé de Brazzaville que Greshoff venait de recevoir par la rive française des fusils Martini avec de nombreuses munitions, destinés à faire de fructueux échanges d'ivoire avec Tippo-

Tipp aux Stanley-Falls. On me donnait des détails si précis sur les emballages destinés à tromper notre vigilance, que je n'eus aucun doute sur l'exactitude du fait. En conséquence, je me proposai de me rendre à la factorerie et de procéder, en ma qualité d'officier de police judiciaire, à la visite des magasins et des registres de transit.

Je fis mettre la *Ville de Bruxelles* sous pression, et j'embarquai un détachement de quinze hommes sous la direction du lieutenant Colin, qui m'avait été adjoint vers la fin de l'année 1888. Quel ne fut pas mon étonnement, au moment du départ du vapeur, de voir apparaître M. Greshoff. Il paraissait inquiet, me questionna sur les motifs de mon voyage, et je lui offris finalement de le prendre à bord pour qu'il pût regagner plus facilement ses établissements. Je poussai d'abord jusqu'à Kinshasa, où je simulai une perquisition afin de ne point paraître prendre une mesure d'exception vis-à-vis de mon hôte. Peu après, je repris place à bord, et le capitaine reçut l'ordre d'aborder à la maison hollandaise. Cette fois, Greshoff devenu très pressant, se mit à m'interroger sur la présence de la troupe à bord. N'obtenant aucune indication, il essaya de m'attirer à l'écart pour me parler personnellement; je refusai encore en prétextant que ma présence auprès du capitaine était indispensable pour la transmission de certains signaux, le porte-voix n'ayant pas encore été établi à bord. Et dès que j'arrivai à destination, je descendis à terre suivi de Greshoff. La conversation s'engagea sur un ton qu'il affecta de rendre naturel. Brusquement, je lui demandai s'il avait encore quelque chose à me dire, l'avertissant que j'allais changer de personnalité, et qu'il allait se trouver en présence de l'officier de police judiciaire. J'allai droit au but et déclarai que j'étais à la recherche de fusils rayés et de leurs munitions. Se sentant pris, il m'avoua tout. Il laissa saisir sans la moindre difficulté toutes les armes. Si je

m'en souviens bien, il y avait soixante-douze fusils perfectionnés avec quelques centaines de cartouches. Mon renard ainsi pris au piège, avait perdu son arrogance habituelle.

Il continua cependant, comme par le passé, à envoyer à Brazzaville — portant maintes notes de sa main et encore plus de points d'interrogation et d'exclamation — tous les documents officiels qu'il recevait. Il en agissait surtout ainsi avec un périodique d'allure officieuse qui avait le don d'exciter tout spécialement sa verve. Je m'amusai à lire toutes ces réflexions, qui, je regrette de devoir le déclarer, ne firent pas monter M. Greshoff dans l'estime des autorités françaises. Plus tard, il exprima lui-même ses vifs regrets de cette attitude, et déclarait à qui voulait l'entendre qu'il était rallié à la politique de l'État, qui avait fait de grandes et belles choses.

Nos relations avec les autorités françaises de Brazzaville. — En 1888, M. Greshoff cherchait à se mettre bien avec les autorités françaises, mais il ignorait que sa façon de nous traiter n'avait en rien diminué l'estime en laquelle nous tenaient les fonctionnaires français, bien au contraire. Nos relations avec eux furent réellement bonnes, et nous nous rendions réciproquement des services fort appréciables. Avec MM. de Chavanes et Dolizie nos rapports furent particulièrement suivis et des plus agréables. Fréquemment, ils venaient à Léopoldville, comme souvent aussi, les membres du personnel de Léopoldville faisaient visite à Brazzaville. Nous eûmes l'occasion d'y rencontrer le lieutenant de vaisseau Félix, fils de la grande tragédienne Rachel. Il avait fait plusieurs campagnes, notamment celle de Chine, et possédait le plus pur esprit français. Quand il était bien portant, c'était un compagnon charmant, jamais à court d'anecdotes, et sa carrière mouvementée lui avait donné l'occasion d'entendre et de voir bien des choses.

Malheureusement, il mourut après un assez court séjour à Brazzaville. Nous avions souvent l'occasion de le posséder parmi nous, car il venait demander au Dr Paternotte les soins que réclamait son état de santé, absolument délabré. Le personnel de Léopoldville fut largement représenté à ses obsèques qui furent célébrées à Brazzaville par le Père Augouard.

Passagers de Léopoldville. — A cette époque, Léopoldville compta parmi ses hôtes quelques personnalités qui tinrent un rôle important dans la prise de possession du haut Congo.

Nous y vîmes passer successivement le capitaine Van Gèle, les lieutenants Van Kerckhoven, Dhanis, Bodson, Bia, le Dr Dupont, et d'autres encore. Nous aurons à parler de leurs travaux.

Pendant une quinzaine de jours qu'il y passa en attendant son départ pour le haut fleuve, Bodson remplit Léopoldville de son activité. Il avait des idées spéciales sur la chasse, sur la marche et les chaussures de marche. Tireur d'une adresse surprenante, il aimait à se livrer à quelque prouesse, et, que le soleil fût au zénith ou que la terre revêtît l'ombre du soir, Bodson, dans son éternel costume en velours brasseur, arpentait le terrain de la station à la recherche de quelque exploit à accomplir. C'était d'ailleurs un compagnon charmant et extrêmement serviable.

La chasse était au premier plan de ses distractions favorites.

Une nuit, un léopard s'était introduit dans la bergerie, avait étranglé presque tous les moutons. Quelques-uns cependant pouvaient encore se tenir debout, mais marchaient en titubant : ils portaient de larges blessures au cou. Aussitôt Bodson arrangea toutes choses pour attendre le fauve la nuit suivante, mais ce fut en vain. Cela ne

l'empêcha pas de renouveler la tentative — avec le même insuccès — en une autre occasion.

Puis, bravant les moustiques, il s'acharna contre les hippopotames qui, la nuit, venaient dévaster les rizières. Il alla jusqu'à s'établir sur une plate-forme montée dans les branches des arbres de la rive!

Bodson était d'une adresse et d'une force musculaire peu ordinaires. Il se livra à des exploits de tir réellement extraordinaires, et quand je recevais la visite d'un chef indigène pendant le séjour à Léopoldville de mon excellent camarade, il aimait à se livrer en sa présence au tir au revolver. Il n'était jamais à court d'historiettes sportives et d'expédients de toute nature. Réellement, on peut dire qu'il remplissait la station de Léopoldville de sa personne et qu'avec lui, on éprouvait le plaisir de distractions reposantes.

Tout aussi bon compagnon était le lieutenant Bia. Qui n'a conservé le souvenir de cet officier de cœur. Il était devenu rapidement populaire parmi les Bangala et quand il passait par leur camp, c'étaient des éclats joyeux qui résonnaient parmi la station. Il dut rapidement changer sa manière, car les Bangala se mirent vis-à-vis de lui sur un pied de familiarité qui devenait gênant.

Il aimait à conter ses premières armes à Boma. On l'y avait incorporé dans la brigade topographique, sous la direction du commandant Jungers, qui lui, était un spécialiste formé à l'école des Delporte et des Gillis. Il avait une telle façon d'exposer comment l'on avait été jusqu'à lui apprendre le maniement des instruments de grande triangulation, que les plus moroses n'y résistaient pas.

Cela me rappelle aussi la présence à la brigade topographique, à ses débuts en Afrique, de Ponthier, qui à l'Ecole militaire éprouvait une véritable répulsion pour ce genre de travaux.

Bia était resté en Afrique d'une gaieté exubérante, et il

n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il pouvait rendre service.

Il avait une idée fixe : pouvoir à lui seul, blanc, mettre un vapeur à sec. L'*En Avant* devant subir des réparations, je le chargeai du travail, un peu malgré le personnel de la marine qui considérait cette intervention comme portant atteinte à ses prérogatives. Aussi son vœu d'être seul chargé du travail se réalisa-t-il au delà de ses désirs, car personne n'intervint ni lui prêta la moindre aide, on fit le vide autour de lui. Bia dut se débrouiller seul à arranger ses mouffles, ses cordages, et il s'aperçut bientôt qu'un premier essai de ce genre, malgré la facilité apparente de l'opération, n'allait pas sans difficultés. Il avait été décidé que je descendrais à la rive quand la manœuvre aurait été exécutée. Vers 11 heures du matin, n'ayant encore reçu aucun avis, je m'inquiétai du sort de l'entreprise, et je m'informai. J'appris que le vapeur était toujours à flot. Il devait évidemment s'être produit quelque chose d'anormal. J'allai me rendre compte et observai de loin le pauvre Bia, aux prises avec ses cordages et ses mouffles, dont les brins sans doute ne se plaçaient pas au gré de ses désirs. Il était visiblement énervé; la température semblait lui paraître absolument anormale. Et pardessus tout, il avait le sentiment que les marins riaient sous cape de son embarras.

Je m'approchai et lui donnai quelques indications. Quand tout fut en ordre et que le vapeur sembla se décider à monter sur la berge, je m'éloignai. Une demi-heure après, Bia était chez moi et me remercia chaleureusement de mon intervention opportune, sans laquelle, m'assura-t-il, il se serait couvert de ridicule.

Mais il était prêt à prendre une revanche, et elle aurait été éclatante... si entre temps le moment n'était arrivé pour lui de se rendre aux Bangala.

Le lieutenant Bia, ainsi que le brave Bodson, devait trouver la mort au cours des expéditions qui eurent le Katanga pour objectif.

La variole éclate au siège de la Sanford, *à Kinshassa.* — J'avais encore pour compagnons les quelques agents de la *Sanford Exploring Expedition Company*, avec qui les relations furent des plus cordiales. En septembre 1888, après la mort du représentant de la société, celle-ci ne comptait plus qu'un Européen, et la garde de la factorerie était confiée à un clerc originaire de Sierra-Leone. L'ordre sembla néanmoins régner dans l'établissement qui comportait un personnel noir assez nombreux.

J'en recevais régulièrement des nouvelles, mais je crus m'apercevoir un beau jour que les renseignements devenaient plus rares et présentaient un caractère imprécis.

Intrigué, je questionnai les uns et les autres, et j'eus l'impression qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Un des clercs de la factorerie en visite de congé à Léopoldville vint précisément me fournir la clef du mystère. J'appris qu'il y avait beaucoup de malades à Kinshassa, mais pour l'une ou l'autre raison, croyant sans doute sa responsabilité engagée, mon homme ne voulut pas préciser le mal dont on y souffrait.

Il était 1 heure de l'après-midi. Je fis chercher ma monture, superbe âne de Mascate laissé à Léopoldville par Wissmann, et je partis aussitôt pour Kinshassa. Arrivé en vue de la station, je rencontrai un noir, véritable squelette ambulant, dont on pouvait compter toutes les côtes et dont le corps était couvert de taches de nature non équivoque. Je me trouvais en présence d'un varioleux en voie de convalescence. Il m'apprit que beaucoup d'hommes étaient frappés et que plusieurs étaient déjà morts. Et, en effet, je trouvai des cadavres affreux à contempler, gisant dans

la brousse, et dans des cases improvisées, construites à la mode indigène dans des herbes derrière la factorerie. A l'établissement même demeuraient quelques hommes qui semblaient indemnes et d'autres en voie de guérison. Avec leur aide, je fis mettre le feu aux cases ayant contenu des malades, et je fis immédiatement ensevelir les morts. Je divisai le personnel en trois parties : les malades, les convalescents et les indemnes. Je mis les deux premières catégories sur les deux îles situées à quelque distance des rives et la troisième resta à l'établissement.

Par la suite, il se produisit encore un ou deux nouveaux cas. Les indigènes n'avaient pas encore été contaminés, et je coupai les communications avec la factorerie. Tous les trois ou quatre jours, je me rendais par le fleuve à Kinshassa, surveiller ce qui s'y passait et je portais aux malades et aux convalescents la nourriture et les médicaments dont ils avaient besoin. Mes hommes ne touchaient pas terre, tandis que j'entrais personnellement en relations avec les malades. Par une coïncidence malheureuse, le docteur de Léopoldville était absent en ce moment, ayant obtenu de pouvoir profiter du voyage d'un vapeur au Kasaï, pour visiter cette région, avant de rentrer en Europe. Vers la même époque, en octobre 1888, le lieutenant Bischop, le seul officier qui eût été désigné pour Léopoldville depuis mon arrivée, dut rentrer en Europe, la fièvre l'ayant mis à deux doigts de la mort, et le médecin estimant que son rapatriement immédiat était indispensable.

La reconnaissance du réseau du haut fleuve. — La reconnaissance du réseau navigable du haut Congo se poursuivait avec une rapidité extraordinaire. Le missionnaire Grenfell venait d'explorer de nombreux affluents, y compris l'Ubangi, sans toutefois résoudre définitivement l'intéressant problème des origines de cet important cours

d'eau. Le lieutenant Baert avait parcouru la N'Giri, la Maringa, le Lopori et l'Itimbiri.

Mais l'officier qui recueillit les plus grands résultats dans ce genre d'exploration, fut incontestablement le capitaine Van Gèle. C'est lui qui, avec le capitaine Hanssens, avait, dès 1884, reconnut le premier l'embouchure de l'Ubangi. En 1886 il le remonte jusqu'à Zongo, d'où, arrêté par l'obstacle que présentent les rapides en cet endroit, il cherche à pénétrer le mystère du fleuve en gagnant son cours supérieur par l'Itimbiri. Mais il est derechef arrêté par des obstacles naturels et surtout par l'impossibilité de s'aventurer à l'intérieur sans moyens suffisants au milieu d'une population hostile. Dès l'année suivante, en 1887, assisté du lieutenant Liénart, il aborde de nouveau l'Ubangi, et cette fois, remontant les rapides au milieu de mille périls et grâce à des prodiges d'énergie et d'ingéniosité, il résout définitivement le problème du système hydrographique du fleuve. Cette dernière exploration fit sensation dans les milieux coloniaux; elle mit en relief l'énergie que savait, à l'occasion, déployer l'officier belge. Le capitaine Van Gèle devait d'ailleurs, en 1889, retourner dans ce fleuve magnifique, et cette fois, secondé par ses adjoints, les lieutenants Georges Lemarinel, Hanolet et de Rechter et les sous-officiers Busine et Schaack, asseoir, par l'établissement de quelques stations, l'autorité de l'État. Ces explorations fluviales, combinées avec celles entreprises dans d'autres régions également par Van Gèle et par Alexandre Delcommune sur le steamer *Roi des Belges*, jetèrent un jour définitif sur l'ensemble du réseau fluvial du Congo.

Il ne restait plus désormais qu'à en fixer les détails et à organiser les territoires ainsi reconnus. C'était là l'œuvre réservée à la génération suivante, dont le double objet : l'occupation du pays et la soumission définitive des popula-

tions, eut comme aboutissement la division du territoire en districts, de ceux-ci en zones, pour arriver aux subdivisions inférieures, le secteur et le poste, comprenant à leur tour une série de chefferies. Ce travail n'a été poussé dans aucune colonie africaine similaire aussi loin, et encore moins aussi rapidement. Il continue encore à l'heure actuelle en ce qui concerne l'organisation de la chefferie.

Les luttes avec les Arabes. — Toutes les informations qui de la partie orientale de l'Etat convergeaient vers Léopoldville s'accordaient pour faire prévoir que l'événement sans cesse retardé était désormais imminent, et que l'heure allait sonner d'en finir avec les Arabes. Les deux puissances établies à Stanleyville ne pouvaient coexister. Les renseignements rapportés par Van Gèle et, en 1887, par Van Kerckhoven ne laissaient déjà aucun doute sur le parti pris des Arabes d'endormir nos méfiances et de continuer d'élargir le cercle de leurs néfastes exploits.

L'Etat du Congo recrutait à l'étranger dans toutes les directions le plus d'hommes possible pour remplir les cadres de ses troupes. Ces recrutements devaient rester insuffisants pour affronter la lutte et, dès ce moment, on reprit plus sérieusement le projet de création d'une armée nationale. Mais les débuts furent décourageants et les premiers résultats ne furent acquis qu'en 1890. La barrière opposée à l'envahissement arabe fut donc organisée à l'aide de soldats étrangers.

Tippo-Tip avait rejoint les Stanley-Falls où il devait faire observer par les Arabes les engagements contractés envers l'État indépendant du Congo. Il était prévu qu'il serait placé à ses côtés un résident européen. Le choix se porta d'abord sur le capitaine Van de Velde, qui, antérieurement, avait rendu d'excellents services dans le bas Congo.

Attaché en qualité de secrétaire à la personne du colonel Strauch, il avait accompagné en 1884 le chef de l'Association internationale africaine à Paris, pour traiter avec le gouvernement français, puis à Berlin, à l'occasion de la Conférence internationale de 1885. Il était rompu aux affaires africaines, d'une diplomatie avisée, et surtout homme de ressources. Hélas, après qu'il eut passé huit jours avec moi à Léopoldville, il dut s'aliter et mourut peu de jours après, en octobre 1887. La ville de Gand éleva un monument aux frères Van de Velde.

A la mort de Van de Velde, les résidents furent successivement le capitaine Haneuse, l'ancien chef de Manyanga, auquel le Gouvernement confia, à diverses reprises, d'importantes missions à l'étranger ; et le capitaine Becker, qui eut comme adjoint le lieutenant Tobback, lequel se distingua plus tard par sa belle défense de la station des Falls lorsqu'en 1893 Rachid poussa une attaque désespérée contre la place. La surveillance exercée par les résidents démontra de plus en plus que les Arabes ne tenant aucun compte de leurs engagements, débordaient les postes de l'État et passaient dans leurs raids les limites fixées de l'Aruwimi et du Lomami. Le danger devint pressant et des mesures s'imposèrent dès le milieu de 1888. Pour seconder le lieutenant d'artillerie Baert d'abord, le lieutenant Van Kerckhoven ensuite, le Gouvernement dirigea successivement sur Bangala les lieutenants Dhanis, Ponthier, Jacques, Bia et Milz. Il s'agissait, pour débuter, de créer un camp à Basoko, sur l'Aruwimi, et de détacher des postes avancés plus en amont de cette rivière. Dhanis, prenant les devants, installe des postes à Yambinga, Upoto et Basoko, s'établissant solidement sur ce dernier point. Les Arabes manœuvrent autour de nos positions, s'inquiètent, cherchent à intimider, mais les nôtres tiennent ferme et se montrent prêts à résister, bien qu'ils aient l'ordre formel de tempo-

riser. Pendant plusieurs années l'on se maintint ainsi à Basoko, l'arme au bras, dans l'attente d'une attaque imminente. Souvent les Arabes se présentaient en force devant la place et cherchaient une occasion de s'en emparer par surprise. Mais on veillait, et à chaque tentative, ils trouvèrent la garnison à ses postes de combat et les fusils prêts à partir. Basoko fut ensuite commandé par le capitaine d'état-major Roget; en juillet 1892, c'est le lieutenant Chaltin qui s'y trouve au moment de l'ouverture de la campagne.

Mais les Arabes continuaient néanmoins leur mouvement enveloppant en faisant un long détour au nord de Yambuya; ils s'avançaient par l'Uele et se présentèrent même sur l'Itimbiri. Le capitaine Roget descend le fleuve avec le lieutenant Milz, et, en janvier 1890, par une initiative hardie, il fonde le poste de Djabbir sur l'Uele, tandis que le lieutenant Fiévez inflige une défaite sanglante aux bandes campées sur les bords de l'Itimbiri. En 1891, Ponthier écrase dans un combat resté mémorable un fort contingent d'esclavagistes fortifiés sur les iles en face de Bomokandi. A l'est, du côté de Luluabourg, où, après quelques mois de repos en Europe, est revenu le lieutenant Paul Lemarinel, l'on créa le camp fortifié de Lusambo où commandera le lieutenant Descamp qui recevra le choc arabe en 1891, tandis que Ponthier les attaquait à la même époque sur l'Uele. C'était la guerre arabe virtuellement entamée, et ici se borne le rôle que je me suis tracé, cette page glorieuse des annales congolaises ayant au surplus été narrée par ceux qui en ont été les héros.

Cependant, je dois ajouter encore un mot. Stanley, à son passage à Bruxelles, au retour de son expédition à la délivrance d'Emin Pacha, fut mis au courant par le Roi de la situation tendue qui existait au Congo — c'était en 1890 — entre les Arabes et les troupes de l'État. Pour éviter une conflagration générale qui, à son avis, devait nous être

funeste, et gagner du temps, le célèbre explorateur conseilla d'évacuer Basoko et de s'organiser ensuite plus en aval, aux Bangala, où il faudrait définitivement arrêter les envahisseurs. Je combattis énergiquement ces vues, en représentant que ce serait attirer l'adversaire à notre suite et démontrer aux indigènes, qui n'étaient déjà que trop portés à le croire, que nous craignions les Arabes. Sans avoir le temps de développer notre organisation au delà de ce qui aurait pu être fait à Basoko, nous nous serions retrouvés aussitôt à Nouvelle-Anvers dans la même situation qu'avant cette retraite qui aurait constitué une faute tactique très grande et une faute politique plus lourde encore.

L'occupation des frontières. — Dans le moment même où un grave danger intérieur le menaçait, le jeune État du Congo, comme s'il était provoqué à montrer sa vitalité, dut songer à garantir ses frontières au nord, à l'est et au sud.

Le Roi, avec une clairvoyance, une ampleur de vues et un esprit de décision dont l'histoire montre peu d'exemples, n'hésita pas à élargir la tâche et à faire face à toutes les nécessités à la fois. Ce n'est un mystère pour personne que c'est Sa Majesté qui fut l'âme de ce vaste effort. Le Roi rédige de Sa main les avant-projets d'instructions, compulse tous les rapports du Congo, les annote, revoit les instructions et arrête le texte des télégrammes dont chaque terme est pesé et discuté en audience. En Europe, il fallut lutter de diplomatie pour revendiquer des droits reconnus par les traités dont sans cesse l'on remettait en discussion, et la portée, et même la lettre. Dans cette lutte, Sa Majesté mit au service de Son œuvre toutes les ressources de Sa vaste intelligence et Sa connaissance approfondie de la politique et des enseignements de l'histoire.

C'est alors que l'on voit des rives de l'Uele, continuant l'œuvre dont Van Gèle a jeté les bases solides, les expédi-

LIEUTENANT MILZ.

tions pousser hardiment vers le nord et atteindre le Wadaï et le Darfour sous l'impulsion irrésistible des lieutenants G. Lemarinel et Hanolet. Van Kerckhoven en 1890, avec une forte expédition parfaitement organisée, remonte l'Itimbiri, rejoint Milz à Djabbir et parvient, aidé du sultan Semio, à atteindre Nyangara en 1892. Malheureusement, ce chef si expérimenté tombe, le 17 août 1892, frappé d'une balle partie accidentellement du fusil de rechange que portait un de ses serviteurs. Le lieutenant Milz prend aussitôt la direction de l'expédition et se porte jusqu'en vue du Nil. Plus tard, Chaltin atteint les rives mêmes du grand fleuve et, par sa glorieuse victoire de Redjaf, porte le premier coup à la puissance des derviches.

Vers le sud, Dhanis, en 1891, longe le Kwango et atteint avec une rapidité extraordinaire Capenda, Camulemba, puis passe au Lualaba-Kasaï où il arrive juste à point pour livrer les premiers assauts aux positions arabes. Ce sont enfin les expéditions du Katanga dont le succès décourage les tentatives qui menaçaient notre frontière dans l'extrême Sud. Telle fut l'œuvre à la préparation de laquelle, dès 1888, tendaient tous nos efforts.

Fin de séjour. — Mon séjour en Afrique approchait de son terme. J'avais été informé que l'ingénieur Van den Bogaerde, des chemins de fer de l'Etat belge, était appelé à me succéder, et il fut convenu que je resterais avec lui le temps nécessaire pour l'initier complètement à ses nouvelles fonctions. Je fus heureux de souhaiter la bienvenue, à la fin de janvier 1889, à cet ingénieur de mérite, dont la valeur n'avait d'égale que la grande modestie. Dès le lendemain de son arrivée, nous eûmes de longues conférences.

Cultures vivrières.— Les temps de famine étaient loin de

nous. Les indigènes fournissaient Léopoldville de vivres en abondance, mais, instruit par les expériences passées et stimulé par les besoins grandissants, j'avais fait établir de vastes cultures. Depuis plus de six mois déjà le champ de manioc produisait largement la subsistance du personnel. Les femmes Bangala employaient toutes les matinées à préparer et à cuire les pains de chicwangue. Toute une installation de fourneaux avait été préparée. Le manioc était transporté par les travailleurs des champs aux puits à fermentation. Pendant plusieurs mois, mon successeur continua à tirer de ces mêmes cultures la subsistance de la station, mais il n'eut pas le temps de les continuer et, après lui, personne ne le fit davantage. Pourquoi, je l'ignore. Pour ma part, j'ai toujours été convaincu de la nécessité et de la possibilité d'établir de vastes cultures vivrières autour des stations. Si quelqu'un voulait tenter l'expérience, l'on serait surpris de ce que peuvent produire, ne fussent que cinquante hommes, mais travaillant constamment le sol, sans jamais être distraits de cette occupation. Mais c'est la méthode et la persévérance qui ont fait défaut. On reviendra un jour plus généralement qu'aujourd'hui à cette pratique, quand le prix des vivres indigènes aura encore quelque peu haussé. Ce que la famine a pu produire, l'état du marché indigène le produira de nouveau. La généralisation des cultures vivrières introduira dans le marché des denrées de première nécessité l'élément régulateur qui fait défaut à présent. C'est par ce moyen que l'on arrivera à inculquer au noir une compréhension plus exacte de la valeur relative des choses. L'indigène a, sous ce rapport, des notions bien vagues et il arrive rapidement à exiger pour tout ce qui est désiré par l'Européen, un prix relativement considérable, hors de proportion avec la valeur réelle de ce qu'il consent à céder. Une des raisons, évidemment, de cet état de choses, c'est que l'indigène possède peu et ne

se décide pas facilement, de sa propre initiative, à fournir la somme de travail, bien minime cependant, qui lui permettrait de tirer de ses cultures plus qu'il n'est strictement nécessaire à ses propres besoins. Il semble dire : « Je n'en ai que pour moi, je vais me priver, et j'exige une large compensation pour ce renoncement. »

L'équilibre dans les transactions avec l'indigène n'a pu encore être réalisé au Congo, ni dans aucune des autres colonies de l'Afrique équatoriale. Ce fait constitue une grande entrave à leur développement économique. Tel le problème s'est posé, dès notre arrivée au Congo, et tel il est resté. Il est de ceux auxquels on doit songer toujours, car le sort de la colonie dépend de sa bonne solution.

La flottille du haut Congo s'augmente en 1899 de deux unités nouvelles. — L'attention de mon successeur se porta naturellement en premier lieu sur les travaux qui se poursuivaient au port de Léopoldville. Les premières pièces de deux nouveaux vapeurs, malheureusement de faible tonnage, la *Ville de Gand* et la *Ville de Liége*, venaient d'atteindre le Pool. Le montage commença aussitôt. Mais ces bâtiments étaient très instables, et ils durent être profondément modifiés avant de pouvoir être mis en service. On joua également de malheur dans l'envoi des diverses pièces qui devaient entrer dans la construction d'un *slip* et qui ne parvinrent jamais à Léopoldville. L'intention était bonne, car on a pu voir avec quelles difficultés j'avais été aux prises pour mettre à sec, avec des moyens tout à fait insuffisants, des vapeurs du tonnage du *Stanley* et de la *Ville de Bruxelles*, mais cette intention fut réalisée sans tenir compte de l'état de la route des caravanes.

Le montage des vapeurs n'offrait aucune difficulté en lui-même. On disposait à Léopoldville, d'ouvriers dévoués, intelligents, et ayant la pratique de leur métier. Ils sor-

taient à peu près tous, des usines Cockerill, de Seraing, et des chantiers d'Hoboken. Les marins, capitaines et mécaniciens, la plupart scandinaves, connaissaient bien le fleuve; ils avaient été formés à l'école de Shagerstrom, qui, pendant longtemps, put être cité en exemple au personnel de la marine. Il mourut à la tâche, et ce fut pour le service des vapeurs du haut Congo une perte irréparable.

Particularités de la navigation. — Le régime fluvial du Congo et de ses affluents présente des particularités dont il convient de tenir compte dans la construction des embarcations destinées à les desservir. La caractéristique du Congo est de s'étendre généralement en larges nappes, séparées par des étranglements plus ou moins accentués. Là, les eaux sont calmes, à faible courant, d'une profondeur peu considérable, le fond est généralement sablonneux; tandis qu'ici, le courant est parfois impétueux, les eaux profondes et le lit parsemé de roches dangereuses. Dans les expansions du fleuve, les îles sont nombreuses, les hauts fonds également et, parfois, surtout aux eaux basses, le thalweg est mal défini, difficile — si pas impossible — à trouver. Le vapeur, évidemment, doit répondre aux conditions multiples d'une semblable navigation : caler peu pour traverser les parties larges, et avoir de la vitesse pour rencontrer les chenaux étroits et éviter les pointes rocheuses contre lesquelles l'eau se précipite et d'où elle est renvoyée en tourbillons immenses. Calant peu, les embarcations susceptibles de transporter de lourds chargements devront conséquemment recevoir de grandes dimensions en largeur et en longueur. Elles s'affaiblissent en raison de ces proportions; comme il convient pourtant de les munir de fortes machines qui risquent d'en ébranler la masse, il faut recourir à des artifices de construction, de manière à donner de la rigidité à l'ensemble. La Société Cockerill est passée

maîtresse en cet art spécial, et elle a réalisé un type de vapeur portant en lourd 500 tonnes, que les meilleurs constructeurs anglais nous avaient déconseillé d'entreprendre, et en fait, avaient renoncé à construire. La navigation du Congo se présente dans des conditions relativement faciles. Une embarcation y évoluera facilement en tout temps, pourvu qu'elle ne dépasse pas une calaison de 4 pieds, et qu'elle puisse atteindre une vitesse de 7 nœuds. Encore faut-il, à l'époque des basses eaux, un capitaine expérimenté pour découvrir partout cette profondeur de 4 pieds; quelle que soit son expérience, il lui arrivera, à l'étiage, tout en marchant prudemment, d'échouer son vapeur sur les bancs de sable. Ceux-ci se déplacent sans cesse, et il est plus difficile de les éviter que les bancs rocheux dont la position immuable est à présent assez exactement fixée. Heureusement qu'il en est ainsi, car l'échouement sur un banc de sable n'est pas dangereux en lui-même; il ne peut apporter à sa suite que des retards, tandis que la rencontre des bancs rocheux peut entraîner de véritables sinistres.

La navigation des affluents est plus complexe que celle du grand fleuve. Les principaux, l'Ubangi et le Lualaba-Kasaï, présentent aux eaux hautes les mêmes caractères que le Congo, et toutes les embarcations peuvent s'y risquer alors. Il en est tout autrement aux eaux moyennes et spécialement aux eaux basses, où seules les embarcations relativement petites, du type de 30 tonnes actuellement en usage, peuvent y avoir accès et non sans réel danger. Quant aux autres affluents, ils sont, aux eaux hautes, accessibles vers l'embouchure à toute embarcation, mais dans les parties plus ou moins éloignées de cette embouchure, ils ne permettent l'emploi que d'embarcations de très faibles dimensions, tantôt à cause du peu de profondeur des eaux, tantôt à cause de leur cours très sinueux. Les *snags*, c'est-à-dire

les arbres morts, dont le tronc repose à terre, et dont la tête flotte entre deux eaux, y sont plus nombreux que dans le Congo même; ils constituent un obstacle dangereux à la navigation, d'autant plus que rien ne les signale à l'attention du navigateur.

De tout ceci, il appert que le problème de la navigation du bassin du Congo est complexe, et qu'il n'a pu être résolu pratiquement qu'après une étude minutieuse et à la suite de nombreuses observations. Il ne pouvait être abordé qu'après l'achèvement du chemin de fer, car primitivement, il fallait, avant tout, tenir compte de la difficulté des transports sur la route des caravanes; ce fut déjà extraordinaire d'être parvenu à lancer sur le haut Congo, avant l'aboutissement du rail à Léopoldville, deux vapeurs tels que le *Stanley* et la *Ville de Bruxelles*. Ces vapeurs ont d'ailleurs rendu des services considérables, et leur type trouve encore sa place indiquée logiquement dans la flottille du haut Congo.

Comment composer la flottille du haut Congo de manière à lui faire atteindre son maximum de rendement avec un minimum de frais? Le problème, on s'en aperçoit tout de suite aux détails qui précèdent, se dédouble : navigation sur le Congo même, navigation sur les affluents. Sur le Congo, il faut évidemment recourir aux plus grandes embarcations possible, de manière à réduire les frais généraux et le personnel. Dans cet ordre d'idées, on s'arrêta d'abord aux unités de 150 tonnes du type *Brabant*. L'annonce de l'arrivée d'un tel vapeur à Léopoldville y fit événement et, contrairement à toute attente, avant même qu'on en eût examiné les plans, le personnel maritime protesta et tenta de démontrer l'impossibilité absolue de le faire naviguer. L'hostilité alla grandissante pendant les travaux d'assemblage, et elle ne se calma pas, bien au contraire, aux premiers essais, qui, d'ailleurs, furent

désastreux. Le rapport adressé en la circonstance au Gouvernement, dit entre autres choses : « Tout le monde était pâle, on sentait le danger imminent..... » C'était tragique. Et cependant l'administration centrale avait pris soin de prévenir que le steamer avait été mis à flot à Hoboken et qu'il s'était admirablement comporté sur l'Escaut. Le sang-froid s'était perdu à tel point que des parties essentielles des machines avaient été mal assemblées. On cherchait aussi à expliquer comment le vapeur avait touché un roc à son premier voyage en arguant qu'ensuite de certaines circonstances, il plongeait soudainement de deux pieds et touchait des rochers dont la présence était insoupçonnée jusqu'alors ! Enfin, tout cet émoi se calma, et brusquement, tout le monde chanta les louanges de ce type de vapeur. Deux autres steamers, des mêmes dimensions, furent expédiés au Congo et mis à l'eau sans qu'une note discordante se fît entendre.

Le souvenir de tout cet effroi était cependant resté dans les esprits, car à deux reprises, à l'occasion de la perte de l'*En Avant* et d'une autre chaloupe d'aussi minime importance, on fit ressortir qu'on devait s'attendre à des sinistres, maintenant qu'on mettait en service des vapeurs d'un tonnage excessif ! Chose étrange, ce sont les plus petits bâtiments qui ont continué à se perdre, sans qu'il fût jamais, jusqu'ici, arrivé rien de fatal aux grandes unités. Et c'est ainsi que toute idée nouvelle est souvent accueillie en Afrique. Les dirigeants auront toujours à tenir compte de cet esprit pour apprécier les événements qui leur sont rapportés comme pour diriger une évolution. Encouragé par ce succès, le Gouvernement envoya des allèges de 350 tonnes avec remorqueurs et finalement des vapeurs de 500 tonnes.

Pour le service des affluents principaux, on emploie des steamers de 35 et de 20 tonnes, types *Ville de Bruges* et *Délivrance*. Et enfin, pour les petites rivières sinueuses,

ÉGLISE DE LA MISSION PROTESTANTE A LÉOPOLDVILLE.

des chaloupes, remorquant des baleinières en acier. Les grands vapeurs déposent leur chargement aux dépôts judicieusement établis le long des rives du Congo, où les petites embarcations viennent prendre les ravitaillements destinés à l'intérieur, et apportent les produits des régions éloignées des rives du grand fleuve. Ce système fonctionne à la satisfaction générale, et comme les rivières courent parallèlement les unes aux autres, à des distances relativement peu éloignées, le portage imposé aux populations est réduit à bien peu de chose.

J'initiai encore mon successeur à la connaissance des mœurs indigènes, je lui présentai les chefs des environs que je convoquai à la station et nous visitâmes ensemble les villages. Nous décidâmes aussi de nous rendre à bord de l'*En Avant* dans le Kasaï, pour visiter le district dans ses parties les plus éloignées et aussi pour inspecter les marchés que j'y avais organisés naguère afin de nous procurer le petit bétail nécessaire à l'alimentation du personnel de Léopoldville. Dans les débuts, c'était surtout la chasse à l'hippopotame qui alimentait la table de Léopoldville, mais la chair de ce pachyderme est assez indigeste et il n'est pas bon d'en faire son ordinaire. C'est pourquoi, pour varier la nourriture, mes efforts s'étaient tournés vers le Kasaï, où je m'étais rendu pour organiser moi-même les marchés. Les vapeurs y passaient chaque mois et revenaient avec un nombre très suffisant de chèvres et de volailles.

Ce voyage fut encore mis à profit pour visiter les maisons de commerce et les missionnaires établis le long des rives.

Les maisons de commerce en 1889. — Les maisons de commerce installées dans le haut Congo au début de 1889 se bornaient à la maison hollandaise et à la *Sandford Exploring Expedition C°*, encore en étaient-elles à leurs

débuts. Elles n'avaient pas encore fondé de comptoirs en amont du Stanley-Pool.

Il était intéressant de présenter M. Greshoff à mon successeur. L'entrevue fut d'ailleurs des plus courtoise et étonna fort l'ingénieur Van den Bogaerde, car elle présentait un singulier contraste avec l'impression laissée par la lecture des lettres officielles échangées avec ce commerçant. Rien n'est plus malaisé que de maintenir une ligne de conduite vis-à-vis d'une personne qui, dans ses relations officielles, obéit à un ressentiment personnel et cherche à prendre l'autorité en défaut. La lutte reprit de plus belle après mon départ, à telle enseigne, que son auteur dut être frappé, à un moment donné, d'un arrêté d'expulsion. Mais, je l'ai dit, le revirement fut complet et sincère par la suite.

Les principaux missionnaires étaient les Rév. Grenfell, Combes et Bentley, de la Mission baptiste anglaise, et les Rév. Bellington et Sims, de la Mission baptiste américaine. Ces premiers missionnaires protestants étaient généralement bien supérieurs par l'éducation et l'instruction à ceux qui les suivirent au Congo.

Les missionnaires anglais étaient installés à Kinshassa, tandis que les Américains étaient établis à Léopoldville même, Sims à la rive, et Bellington à droite de l'aboutissement de la route des caravanes. Ils songeaient à créer les bases de leurs entreprises en amont et ils réalisèrent peu après leurs projets, Grenfell, en s'installant à Bolobo, Bellington à Tshumbiri. Grenfell était absorbé par ses voyages de découverte, bien qu'il mît à la disposition de sa mission les renseignements précieux de tout genre qu'il recueillait en vue de l'extension de l'entreprise dont il était le chef incontesté. Mais dans nos entrevues, il s'entretint tout spécialement de ses voyages, et on sentait que les découvertes auxquelles il avait attaché son nom le passion-

naient. Sims était médecin, en même temps que missionnaire, et il connaissait admirablement le traitement des fièvres et des affections tropicales. Il était au surplus fort dévoué, très serviable et il prêta une assistance précieuse à plus d'un Européen. Les missions étaient bien organisées au point de vue du confort intérieur; elles disposaient des vastes ressources mises à leur disposition par les associations religieuses en Angleterre, et recevaient aussi des dons importants. Le *Henry Reed*, de la mission Bellington, rappelle le nom du généreux donateur de ce vapeur. Des secours de moindre importance affluaient sans cesse à ces missions protestantes.

Elles ne comptaient alors que le personnel indigène indispensable pour assurer les travaux : charpentiers, forgerons, boys. Préoccupés du souci non dissimulé de se créer un home confortable, les missionnaires ne se livraient guère au prosélytisme dans le haut Congo. Tout au plus avaient-ils à la mission quelques jeunes noirs qui vivaient plus directement dans l'intimité des missionnaires, et dont ceux-ci se servaient pour noter les différents dialectes indigènes. Feu le Rév. Bentley s'était spécialement consacré à l'étude des langues indigènes, et les travaux linguistiques qu'il a publiés sont réellement remarquables. Il a été puissamment secondé dans ses études par Mme Bentley qui continue, à l'heure actuelle, la publication des travaux de son mari.

L'entreprise fondée au Congo par l'évêque américain Taylor, sous la dénomination de *Bishop Taylor's Self Supporting Mission*, mérite une mention spéciale. Comme le nom l'indique, il s'agissait de missionnaires qui ne pouvaient compter que sur eux-mêmes pour développer leur institution et assurer leur entretien. L'évêque Taylor annonça ses projets à grand fracas; il devait réaliser des prodiges par les méthodes qu'il avait conçues. L'arrivée de

BANFUMU, INDIGÈNES DE LA RIVE GAUCHE DU STANLEY-POOL.

ces missionnaires devait bouleverser toutes les idées admises auparavant, et la conquête du Congo n'était pour ces derniers arrivés que jeu d'enfant. Ils allaient apparaitre sur les eaux du Stanley-Pool à bord d'un vapeur de formes fantastiques, éclairé à la lumière électrique. Les projecteurs opérant la nuit dans la direction des villages, devaient faire croire à l'apparition d'un bateau-soleil, supprimant l'obscurité et prodiguant aux populations ébahies, chaleur et lumière perpétuelles. Bishop Taylor comptait sur la puissance de son fétiche nouveau pour se grandir aux yeux des indigènes. Le transport de ce bâtiment au travers de la région des Cataractes n'était pas fait pour effrayer les Américains : qu'importaient les montagnes et les vallées profondes, puisque, par la création d'une locomobile spéciale, due au génie inventif de l'évêque, le pondéreux matériel serait rapidement remorqué jusqu'à Léopoldville ? A ces beaux rêves succéda bientôt la réalité. Le vapeur, débarqué à Vivi, ne s'éloigna jamais à plus de 10 kilomètres des rives, malgré des efforts considérables ; il redescendit bientôt la montagne pour être mis à flot dans le bas fleuve. Nonobstant ces déboires, quelques-uns de ces missionnaires s'installèrent à Kimpoko en 1888. Ils y menèrent une vie misérable, mais il faut louer leur héroïsme, car ils créèrent, dans un sol ingrat, et sans l'aide des indigènes, habitations et plantations. Ils se nourrissaient presque exclusivement de maïs, de sel et de chicwangue. Quant à leur influence sur les indigènes, elle était nulle : ils n'aiment pas les étrangers qui s'installent au milieu d'eux sans richesses et dont le voisinage ne leur procure aucun avantage tangible immédiat. Je fus appelé, un jour, à Kimpoko pour régler un différend qui aurait pu devenir sérieux. A tort — d'après les indigènes — les missionnaires accusaient le chef de l'endroit d'avoir tenu des propos galants à la compagne d'un des leurs. Celui-ci,

assez naturellement, avait pris la chose de très mauvaise part, et avait fait au chef des remontrances très justes, qu'il eut l'imprudence d'accompagner de menaces non déguisées. L'affaire faillit tourner au tragique et mon intervention avait dû se produire en grande hâte. Après cet incident, les missionnaires vécurent complètement isolés, et finalement, ils durent renoncer à poursuivre leur apostolat.

Cette puissante organisation des protestants ne trouva devant elle pendant quelques années, aucune action catholique. Ce n'est qu'au début de 1888 que le père Gueluy, des missions de Scheut, arriva à Léopoldville, accompagné de quelques religieux, parmi lesquels le père Cambier, dont l'œuvre de christianisation au district du Lualaba-Kasaï a pris depuis un développement si considérable et si efficace.

J'avais été informé de leur arrivée et j'avais reçu comme instructions d'établir les pères sur la rive droite à Kwamouth, où existaient quelques bâtiments élevés autrefois par des pères français et abandonnés depuis. Je me rendis à Kwamouth et j'y installai le sous-officier Hernotte avec quelques hommes, pour restaurer les habitations et commencer immédiatement les premières cultures. Lorsqu'arrivèrent les missionnaires, ils n'eurent pas à s'installer dans la brousse, et avant mon départ de Léopoldville j'eus encore la satisfaction de pouvoir constater le développement qu'avait pris la mission après quelques mois seulement de travail. C'était l'heureux prélude aux efforts considérables qu'allaient bientôt faire les missionnaires catholiques pour poursuivre leur œuvre d'évangélisation parmi les sauvages du bassin du Congo.

Notre voyage se poursuivit jusqu'à Mushie et nous rentrâmes à Léopoldville fort satisfaits, mon successeur surtout, des résultats de notre inspection. Nulle part nous

n'avions rencontré la moindre hostilité, ni relevé de troubles parmi les indigènes. Partout nous avions reçu des assurances pacifiques. Et puisque nous parlons de la question, j'ajouterai que durant tout mon séjour à Léopoldville, je n'eus à régler qu'un seul différend grave. Une caravane de la maison hollandaise ayant été pillée près de l'Inkisi, je dus m'y rendre avec une dizaine de soldats, mais les charges volées furent restituées et une indemnité fut payée sans qu'il fallut recourir autrement à la force.

Le retour. — Enfin, le 17 mars 1889, je quittai Léopoldville, après avoir pris congé de M. Van den Bogaerde et du personnel qui, avec un dévouement admirable, allait continuer sous mon successeur, à assurer le développement de ce centre important. A Lukungu, je serrai la main à mon camarade Van Dorpe qui accomplissait des prodiges au service des transports. J'y rencontrai aussi le capitaine Van Gèle, qui se dirigeait vers Léopoldville et qui allait poursuivre ses mémorables explorations de l'Ubangi et de ses nombreux affluents.

A Boma, j'allai saluer le Vice-Gouverneur général Ledeganck qui avait succédé à M. Janssen, et qui, à son tour, allait être remplacé par M. Gondry, administrateur des chemins de fer belges.

A Boma, les changements qui s'étaient produits depuis mon passage au début de 1887 étaient surprenants. C'est le lieutenant Fiévez qui commandait *ad interim* la force publique, toujours composée presque exclusivement d'hommes recrutés à l'étranger. Les diverses directions fonctionnaient régulièrement et le service de la justice également avait pris un essor notable. Je passai à Boma une huitaine de jours, heureux d'y rencontrer plusieurs amis, tous également épris de l'œuvre à laquelle chacun donnait de son mieux, et ses forces et son intelligence.

Enfin, M. Ledeganck et moi prîmes congé de M. Gondry, qui avait tenu à nous accompagner jusqu'à Banana. A peine rentré en Belgique, j'appris, avec une vive émotion, que M. Gondry avait succombé, et je me souvins des paroles émues qu'il avait eues à l'adresse des siens, laissés au pays, pendant qu'il nous serrait une dernière fois les mains. J'eus la douleur d'apprendre plus tard la mort de mon successeur à Léopoldville, l'ingénieur Van den Bogaerde, dont les travaux étaient très remarqués et qui se fut rapidement élevé aux plus hautes situations.

CHAPITRE VII

GÉNÉRALITÉS SUR LA RACE BANTU

L'on s'est souvent efforcé de percer les ténèbres qui enveloppent le passé de la race Bantu. S'est-elle élevée, à une époque quelconque, dans l'évolution des siècles, au-dessus de sa condition actuelle? Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'en entrant en contact avec elle, les Belges l'ont trouvée dans un état de barbarie et de déchéance extrême. Rien, dans le souvenir de ces déshérités, ni dans leurs traditions, ni dans leur état social, ni dans les objets d'ordre matériel qui les entourent, ne fournit un indice quelconque d'une période meilleure, d'une époque de civilisation plus avancée. Ni ruines, ni vestiges d'aucune sorte ne rappellent une autre ère. L'intelligence du noir, cependant vive, ne semblait s'exercer que dans le mal. Les indigènes se disaient heureux de leur sort, le trouvaient enviable.

Est-ce à cet état d'esprit, se transmettant à travers les âges, ou à l'état physiologique même de la race, qu'il faut attribuer ce manque d'initiative, rendant tout progrès spontané impossible? On peut presque affirmer que, livré à lui-même, le nègre ne se fût jamais perfectionné. Il fallait l'action directe et impérieuse de l'Européen pour le changer, sinon, comment comprendre que les Bantu ne se soient pas laissés pénétrer par les civilisations plus avancées

qui les enserraient de toutes parts, au nord, à l'est comme au sud ? Ce qui ne peut être mis en doute, c'est que, partout ailleurs, l'on voit le voisinage d'une civilisation supérieure agir sur les peuples qui y sont soumis, tandis que les Bantu y sont demeurés insensibles.

Les Bantu ont reculé devant la pression des races plus vigoureuses, plus avancées, mais ils se sont repliés sur eux-mêmes, n'ont rien livré de leurs secrets, comme ils n'ont rien emprunté à l'étranger. Et ce ne sont pas des sentiments de légitime fierté d'une race imbue de sa supériorité qui ont produit ce phénomène, mais plutôt la conscience de son infériorité. Le Bantu n'a aucune honte à confesser son ignorance. Il admire et subit facilement la supériorité d'autrui, il se laisse volontiers dominer par l'étranger, précisément parce qu'il croit celui-ci supérieur à lui-même. Il ne faut pas qu'il se trouve pour cela en présence de l'Européen, l'Arabe, le Zanzibarite, jouissaient à ses yeux d'un prestige extraordinaire. Ce n'est pas seulement la force et la cruauté de l'Arabe qui firent admettre sa domination.

Les souvenirs des noirs ne vont pas au delà de deux ou trois générations. Le passé ne les impressionne guère. Si ce n'est dans quelques légendes, jamais il n'y est fait allusion. Aucun signe graphique pouvant tenir lieu d'écriture n'a été découvert. Tout au plus, certains insignes, tels que des armes de forme particulière, des coiffures, des bâtons plus ou moins ornés, rappellent aux indigènes la qualité de celui qui en est détenteur.

Bien que le système décimal soit en usage, on ne découvre aucune trace de figuration numérale. Parfois quelques nœuds dans une corde, des faisceaux de bâtonnets, servent d'aide-mémoire pour rappeler des nombres peu élevés. Ils expriment le nombre 10 en montrant les dix doigts ; le nombre 20 se précise en mettant les mains ouvertes sur

les doigts de pied correspondants. Ils comptent par centaines et par multiples de mille, mais dans ces proportions, les chiffres n'ont plus de précision dans leur esprit.

Ils observent la nature et connaissent bien la succession des phénomènes qui se déroulent à leurs yeux. Les phénomènes célestes ne leur échappent point : ils suivent les phases de la lune, le déplacement du soleil et des étoiles. La météorologie leur a livré certains secrets; ce qui concerne la force et la direction des vents suivant les saisons, les pluies, les tornades, a été bien observé. Une certaine périodicité relative aux écarts que présentent les saisons entre elles a été annoncée par les indigènes et a pu être vérifiée par les Européens.

La botanique aussi a été l'objet de leur observation : ils connaissent les propriétés médicinales de certaines plantes. Ils savent extraire les métaux et les travailler. Même la chimie ne leur est pas absolument étrangère, puisqu'ils provoquent la fermentation de leurs bières, notamment par l'emploi du maïs germé.

Mais ils ne raisonnent pas ces phénomènes; ils les constatent, en tirent profit, et c'est tout.

Cependant, à les entendre discuter leurs intérêts matériels, la politique indigène, on ne pourrait leur dénier une intelligence vive, mise au service d'une logique serrée. Certains arguments étaient la logique même; l'Européen avait parfois besoin de toute son attention pour les réfuter.

Mais il est fort différent de discuter avec un nègre dans la force de l'âge et un vieillard. L'enfant généralement est bien différent encore, il possède une excellente mémoire et comprend rapidement ce qu'on lui veut. Mais généralement à l'âge de la puberté, on dirait qu'un voile obscurcit la raison du nègre. Une bonne part dans ce résultat, d'après nous, est due aux excès auxquels il se livre. Cette influence ne peut être niée, car cette chute de l'intelligence

chez le noir, bien que plus lente chez certains individus, est réellement frappante, même presque foudroyante parfois. Il est rare de présenter à un enfant une image sans qu'il se rende compte de ce qu'elle figure, tandis que l'adulte ne tardera pas à en détourner son attention, n'y comprenant rien. J'ai vu des enfants chercher à expliquer des images en s'efforçant, pendant des heures, à faire comprendre à leurs ainés ce qu'ils y voyaient, sans le moindre succès.

L'histoire des Bantu comme celle des débuts de toute société est inconsistante et vague, elle n'offre pas d'éléments précis pour l'étude de ce groupe humain. Il en résulte que le droit et la politique applicables à ces peuples ne peuvent s'inspirer que de l'observation de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs institutions au stade actuel de leur développement.

Pour finir, qu'il me soit permis de condamner le plus formellement, s'il en est nécessaire encore, la pratique qui consisterait à stimuler l'évolution des noirs en les soustrayant complètement à l'influence de leur milieu.

Parmi les nombreuses expériences de ce genre, et dont certaines eurent un triste retentissement, rapportons ce qui advint du premier noir qui fit un séjour prolongé en Belgique. Je veux parler de celui qui accompagna le lieutenant Liévin Van de Velde et qui ne s'appela ici que le prince Sakala, soi-disant fils d'un grand roi des environs de Vivi. Ce pseudo-prince participa aux réceptions faites à son maître, surtout en Flandre, et il y fut traité en personnage d'importance. Il agissait un peu à sa fantaisie, et en réalité, il s'était fait une idée bien singulière de notre civilisation. Comment d'ailleurs un jeune noir amené ici, élevé à l'opposé des principes que nous cherchons à inculquer à nos propres enfants, à qui l'on permet toutes les extrava-

gances, et qui, en outre, ne passe que quelques mois en Europe, pouvait-il être influencé d'une façon profitable pour lui? Sakala s'imagina que les blancs qu'il avait pu traiter avec un tel sans-gêne, ne méritaient pas plus d'égards, et qu'à part quelques-uns, son maître tout d'abord, c'étaient des personnages de peu d'importance.

Ramené au Congo, il jeta le trouble et la méfiance parmi les serviteurs noirs de l'État, en contrôlant les inscriptions portées sur leur livret. A Léopoldville, dès les premiers moments de la maladie de ce maître qui eut pour lui toutes les bontés, il ne lui accorda pas un instant ses soins. Je dus intervenir énergiquement pour le rappeler à ses devoirs. Quand son maître mourut, l'on s'aperçut que ses bagages avaient été mis au pillage. Et ce misérable Sakala osa me demander que je le prisse à mon service. Je lui fis comprendre toute l'indignité de sa conduite, et je le renvoyai dans son village. Plus tard, en descendant à Boma, je le trouvai condamné pour vol et pendant la guerre arabe, à l'Aruwimi, il trahit l'État. Telle fut l'odyssée du premier indigène congolais dégrossi par un séjour en Europe.

L'éducation des noirs se fait mieux chez eux dans leur milieu. On peut espérer quelque résultat quand un noir, ramené en Europe tout jeune, y est maintenu pendant de longues années soumis à un régime familial, et encore, j'estime que ce n'est pas désirable. Plus tard, en Afrique, les blancs n'auront plus pour lui la même attention, tandis que lui-même dédaignera ses frères plus barbares, ce sera presque fatalement un déclassé; et comment pourra-t-il se créer une famille? En tous cas, ces inconvénients ne se présentent pas au même degré quand l'éducation se fait en Afrique.

Mais quelle doit être l'éducation à donner au noir? Question très controversée et qui mériterait de longs

développements. Les uns vont jusqu'à vouloir en faire un humaniste, tandis que d'autres recommandent de le maintenir dans son ignorance intellectuelle séculaire ! La solution de ce problème délicat doit, à mon sens, tenir essentiellement compte de la condition sociale actuelle du noir. Non seulement celui-ci se trouve dénué de tout rudiment d'instruction, mais il ignore, ou néglige de recourir aux moyens qui lui permettraient de s'entourer d'un bien-être matériel qui le ferait sortir de cet état de vie primitive où il doit tout craindre du lendemain. Son existence, toujours mise en cause, est pour lui un sujet perpétuel d'inquiétude.

Cherchons à modifier cette condition matérielle du noir, en le transformant en un artisan, en un agriculteur, capable de s'entourer de confort, d'acquérir un certain patrimoine, dont il ne tarderait pas à s'enorgueillir. Et alors seulement il se sentira attiré vers l'étude, et inclinera à s'instruire, à acquérir en surplus une portion de ce patrimoine intellectuel dont à juste titre les races supérieures sont si fières.

Mais rien n'empêche que pendant l'initiation aux travaux manuels, les plus intelligents reçoivent une instruction se bornant à quelques notions simples, pouvant se traduire par le savoir lire et écrire. Naturellement, cet effort s'élargira progressivement, par la force même des choses, qu'on le veuille ou non. Surtout, n'oublions pas d'élever la femme indigène dont le rôle dans le premier stade de l'évolution aura une si heureuse et grande influence.

Et si, comme certains le craignent, des *intellectuels* surgissaient un jour parmi nos sujets congolais, cherchant à soulever leurs frères contre ceux qui les ont tirés de la barbarie, mieux vaudrait, semble-t-il, que ces ingrats eussent à s'adresser à des hommes transformés par le travail et l'éducation, ayant une certaine conscience des droits et

des devoirs de l'humanité, plutôt qu'aux barbares actuels, crédules à l'excès, et par trop enclins à écouter les pires conseils.

Sachons résolument marcher dans la voie du relèvement moral et matériel d'une race trop longtemps déshéritée, là est le devoir, et malgré les prophètes de malheur, rapportons-en-nous à la justice immanente des choses.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

PAGES

Un « départ » autrefois 5

Mission secrète 5
Embarquement de l'artillerie à Liverpool 8
Une visite au palais du roi de Bonny 9
Communications du large avec la côte africaine 12

CHAPITRE II

Arrivée au Congo 15

Premières impressions d'Afrique. — Situation internationale. — Situation intérieure 15
L'arrivée au Congo 15
Décès d'un de nos compagnons de voyage 15
La première factorerie belge au Congo 19
Résidence du roi Masala 22
La situation de l'Association internationale africaine en 1883 22
L'occupation du Niadi-Kwilu 23
Séjour à Vivi 27
De Vivi à Léopoldville 31
En route vers le haut Congo 32
Une navigation émouvante 34
Un étrange chef de poste 37
Première rencontre avec Stanley 38
Coup d'œil en arrière 39
A l'assaut d'une station 40
Choix de l'emplacement de Léopoldville 41
Séjour à Léopoldville 43

CHAPITRE III

PAGES

Bolobo et les Bayanzi 47

Bolobo et les Bayanzi 48
Incendie de Bolobo 55
Relations avec les indigènes. Leurs mœurs et croyances . 59
Pays d'origine des Bayanzi 62
Mœurs et coutumes des Bayanzi 65
Commerce et industrie. 71
Le fétichisme 76
Incidents journaliers de la vie indigène 81
Ibaka fait mettre à mort l'enfant de sa favorite 83
L'épreuve du poison. 84
Funérailles indigènes 84
Le séjour à Bolobo 92
Comment j'entrai en relations avec les Ba-Tende . . . 93
Le missionnaire Grenfell 96
Quelques nouvelles des efforts des Belges dans le bas Congo 96
Projets des missionnaires protestants 99
Dans l'attente du capitaine Hanssens 101
Démêlés avec Ibaka. 104
Visite du grand féticheur de Tshumbiri. 110
Les hostilités chez les indigènes 112
Combats navals 120
Le retour du capitaine Hanssens. L'occupation du haut Congo 120
Une visite à Léopoldville 122
Retour à Bolobo 123
Augmentation de la flottille du haut Congo. Mise en service du vapeur *Stanley* 124
Les débuts des missions protestantes. 126
L'Association internationale, puissance souveraine. . . 128
Les Arabes deviennent menaçants aux Stanley-Falls . . 129
La conquête du sud du Congo par l'expédition du grand explorateur allemand von Wissmann 133
Proclamation à Vivi de la fondation de l'Etat indépendant du Congo 136
Nécessité de restreindre l'occupation. 136
Récits de chasse 137
Le Haoussa Omari 148
Evacuation de Bolobo 149

CHAPITRE IV

PAGES

Séjour à l'Équateur. — L'Ogowe. — Le retour au pays. . 151

A l'Equateur 151
Nous empêchons par la force des sacrifices humains . . 152
Hostilités avec les indigènes. 153
Fin de séjour. Retour par l'Ogowe 155

CHAPITRE V

L'expédition Stanley au secours d'Émin Pacha. — Les Arabes au Congo 159

Second départ pour le Congo 159
La vie à bord 160
Le vapeur s'échoue dans l'estuaire du Congo 161
Transfert du Gouvernement local de Vivi à Boma . . . 162
Le départ pour Léopoldville 164
Comme quoi pour récolter il faut semer. 167
A Léopoldville. Les préparatifs de l'expédition de Stanley. Incidents. 167
Le danger arabe 177

CHAPITRE VI

Léopoldville. 187

Organisation de Léopoldville 187
Wabundu et Bateke. 189
Le port. Installation du plan incliné ou *slip* 192
Les indigènes sont initiés aux travaux divers. 195
Les Bangala tentent d'instaurer leurs mœurs à Léopoldville 200
L'activité sur la route des caravanes. 201
Les débuts des entreprises commerciales belges dans le haut Congo 204
Départ du *Roi des Belges* pour le haut Congo. 208
Le danger du port de Léopoldville 210
Le rôle d'Alexandre Delcommune 211
La *Ville de Bruxelles* 212
Comment le transport des pièces constituant la *Ville de Bruxelles* aurait pu amener un incident diplomatique . 214
Aboutissement au Stanley-Pool de la mission d'études du chemin de fer des Cataractes. 216

PAGES

Comment faillit périr la *Ville de Bruxelles* 217
Boma se développe et remplit son rôle de capitale . . . 218
Création des tribunaux territoriaux 221
Les oppositions locales. 222
Nos relations avec les autorités françaises de Brazzaville. 226
Passagers de Léopoldville 227
La variole éclate au siège de la *Sanford*, à Kinshassa . . 230
La reconnaissance du réseau du haut fleuve 231
Les luttes avec les Arabes 233
L'occupation des frontières 236
Fin de séjour 238
Cultures vivrières 238
La flottille du haut Congo s'augmente en 1899 de deux unités nouvelles 240
Particularités de la navigation du Congo 241
Les maisons de commerce en 1889. 246
Le retour 252

CHAPITRE VII

Généralités sur la race Bantu. 255

FIN

aexs/2

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00755 8133